

## INTRODUCTION

N'ayant jamais eu de prétention littéraire, c'est avec une certaine appréhension que, sur la demande de quelques amis, je vais essayer de retracer notre activité en tant qu'agent des réseaux de renseignements durant la dernière guerre.

Si ces lignes sont, un jour, publiées, je sollicite toute l'indulgence du lecteur. Qu'il sache seulement que je me suis efforcé, avec mes faibles moyens, de retracer pour mes amis et mes enfants, les événements et les actions auxquelles nous avons été mêlés.

Ces événements nous ont procuré bien des peines, mais aussi bien des satisfactions et des instants qui valent la peine d'être vécus. Dois-je avouer que depuis la libération, nous sommes quelque peu déçus et même désillusionnés d'avoir vu fondre, comme neige au soleil, cette belle union devant l'ennemi qui caractérisait, en particulier, les réseaux de renseignements où il suffisait, pour y être admis, d'être Français, sans plus et de s'engager à servir la France Libre.

Mon seul but, en écrivant ces lignes, a été de vouloir payer un tribut d'hommage et de reconnaissance à la confrérie Notre Dame, à tous nos camarades qui ont donné leur vie pour que la France vive, à tous ceux qui ont enduré les pires tortures, avant de subir celles des ignobles camps de concentrations, aux mamans, aux épouses et aux familles de tous nos chers disparus, mais, aussi colonel Gilbert Renault, "REMY" "ROULIER" etc. qui dès Octobre 1940 fut notre Chef et le demeura jusqu'à la conclusion victorieuse pour nos armés, de cette horrible guerre, qui était pour nous, au tout début du réseau, tout simplement "RAYMOND".

"LOYER"

A ma chère Jeanne  
et aussi à tous mes camarades  
des réseaux, connus ou inconnus,  
Aux familles des disparus.

# QUATRE ANS ET DEMI AU SERVICE SECRET DE LA FRANCE LIBRE par "LOYER"

## La défaite

QUIBERON le 18 Juin 1940.

Les nouvelles sont de plus en plus mauvaises et alarmantes. J'ai appris à la gendarmerie que les Boches sont à Rennes. La Marine qui occupait les forts et la base navale formant le sous secteur de Quiberon prend ses dispositions pour embarquer sur le "DE GRASSE" qui est en baie. Hier l'hôpital anglais de la Baule s'est embarqué ici avec médecins, malades et tout le personnel faisant preuve de calme et de discipline. Un blessé que je transportais me demande s'il est exact que la France abandonne. Je lui réponds que la France a demandé un armistice mais que cela ne signifie pas qu'elle abandonne.

Le maire de Quiberon est parti avec toute sa famille pour une destination inconnue.

Le tambour de ville publie que tous les hommes de 18 à 50 ans doivent s'embarquer avec la Marine.

Un capitaine de frégate vient me demander d'envoyer un car prendre les hommes composant l'armement de la batterie de Kergroix. Comme je n'ai pas de chauffeur sous la main, je prends un car et au moment de partir, le capitaine de frégate me prévient que je vais probablement trouver les Boches sur la route. Je lui réponds que je m'en moque et pars. J'embarque les quelques 25 officiers marinières et marins qui étaient encore à leur poste, avec armes et bagages et, après m'être fait assurer par un second maître que les canons étaient inutilisables, je conduis tout le monde à Port Haliguen où j'arrive pour assister à un spectacle lamentable.

Il semblerait que tout le monde est devenu fou!

Un officier me dit: "Vous embarquer avec nous?"

-Pour aller où?

-"je n'en sais rien".

Alors ma décision est prise. Je suis tout disposé à partir avec le fils qui me reste pour continuer la lutte n'importe où; mais veux savoir où l'on me conduira si j'embarque. Comme personne, parmi toutes celles que je peux consulter, ne peut me l'indiquer, je reste en pensant qu'on ne peut pas abandonner ainsi à leur sort des femmes et des enfants. Personne n'a du reste pu me dire de qui émanait l'ordre de faire embarquer

les hommes de 18 à 50 ans. Le capitaine de frégate chef d'état major du sous secteur, apprenant que je reste, me demande de passer à la villa occupée par l'état major de la Marine, de la visiter de fond en comble et de détruire tous les documents qui pourraient encore s'y trouver. Je m'y rends aussitôt et brûle tout ce que je trouve comme papiers secrets et emporte chez moi le rôle d'équipage, les cachets, deux machines à écrire, une lampe de projecteur et un carnet de feuilles de route. Ces dernières me furent très précieuses par la suite. Elles me permirent de démobiliser, régulièrement pour les Boches, plusieurs prisonniers de guerre évadés de différents camps.

J'aurais le plaisir de restituer aux commandants PRADO et CHARRIER, le 8 Mai 1945 tous les papiers et les deux machines que j'ai pu, pendant près de cinq ans et malgré 10 perquisitions à mon domicile dont quatre par la Gestapo, soustraire à la rapacité du Boche.

Je rentre chez moi à 21 heures et trouve mon fils Jean qui vient d'avoir 17 ans et Jean Chapus, un petit parisien de 18 ans que sa mère nous avait adressé avant la prise de Paris, sac au dos pour aller s'embarquer. Je leur demande de quitter immédiatement leurs sacs et de rester là. Ma femme est au désespoir et voudrait qu'ils partent. Je lui déclare qu'il n'y a rien à faire et qu'ils resteront là comme moi-même du reste. Dans ma cour il y a au moins cinquante personnes qui attendent ma décision. Je leur déclare que je ne pars pas et qu'il n'y a aucune raison de partir lorsqu'on ne sait pas où l'on va. Ma cour se vide. Nous nous mettons à table et essayons de dîner mais ça ne descend pas. Nous couchons mais je ne peux pas dormir et passe une partie de la nuit à me demander si c'est moi qui suis complètement désaxé ou si ce sont tous ces gens-là qui sont devenus fous. Vers minuit, J'ai résolu le problème et me persuade que c'est moi qui ai raison.

Les événements qui ont suivi m'ont démontré que j'étais dans le vrai.

### 19 Juin 1940

Toujours pas de Boches mais 10 000 réfugiés du Nord en plus de la population et des soldats français et polonais arrivant à tout moment pour embarquer. Un général et son état major cherchent un bateau qui pourrait les conduire à Belle-Ile d'où ils doivent rejoindre l'Angleterre.

Les magasins d'alimentation ont été vidés de leur contenu par les gens ayant de l'argent. Je pense que si demain il n'y a rien à manger, ce ne sont pas les trois gendarmes qu'il nous reste qui suffiront au maintien de l'ordre.

Je pars pour Carnac où je sais rencontrer le commandant d'un bataillon de pionniers qui y est cantonné. Je lui expose la situation et lui demande s'il peut distraire une section qui serait dirigée sur Quiberon pour le maintien de l'ordre. Il accepte et nous envoie sur le champ une section commandée par un adjudant-chef.

Il m'apprend en même temps qu'il a fait garer à Pluvigner un train complet d'essence.

Je rentre à Quiberon et prends un camion Matford abandonné dans mon garage par des militaires d'un régiment du génie venus embarquer ici, pour tenter d'aller à Vannes, avec un bon de réquisition de la mairie, chercher de l'essence afin d'assurer par la route, le ravitaillement de la population civile car depuis hier, il n'y a évidemment plus de train.

Je pars pour Vannes et ne trouve pas un Boche sur la route. Je vide le réservoir de la S.G.H.P. et rentre à Quiberon. Entre Vannes et Auray, je reconnais mon fils aîné Paul dans un groupe de trois soldats se dirigeant à pied vers Auray. Pensant que comme beaucoup d'autres, Paul a abandonné son unité à Elven, sans ordres, je ne m'en occupe pas.

Il arrive à Quiberon le soir fatigué par sa marche. Il y a exactement 12 jours qu'il a été appelé avec la classe 40 et affecté aux chars. Il m'explique qu'il est parti sur ordre de son capitaine qui a autorisé les jeunes soldats originaires des environs à rejoindre leurs foyers. Je ne l'entends pas de cette oreille là et le fais se mettre à la disposition du commandant des pionniers qui le prend comme chauffeur.

#### 20 Juin 1940

Les quais et la route de Port-Haliguen sont encombrés de véhicules de toutes sortes abandonnés par les militaires qui se sont embarqués ici. Avec mes chauffeurs et mécaniciens, je les parque dans un endroit clos afin qu'en arrivant, les Boches ne puissent pas jouir de se désordre.

La journée du 21 se passe de la même façon, mais je demande à l'adjoint qui remplace le Maire de m'autoriser à peindre au pistolet quelques camions militaires qui seront remis aux propriétaires de véhicules qui ont été réquisitionnés. Naturellement il me le refuse et tous ces camions seront pris par les Boches à leur arrivée. J'aurais dû suivre ma première idée qui était de conduire tous ces camions à la côte sauvage, caler l'accélérateur et les diriger vers la mer d'où personne n'aurait pu les sortir.

#### 22 Juin 1940

J'ai décidé hier de tenter d'aller chercher de l'essence à Pluvigner avec tous les camions militaires dont nous disposons maintenant, afin de permettre aux bateaux d'aller pêcher de la sardine qui abonde, ce qui sera d'un grand intérêt pour le ravitaillement. J'ai donc demandé à tous les hommes sachant conduire de se trouver à 7 heures devant le poste. Personne ne manque au rendez-vous et nous sortons les camions de l'enclos où ils étaient garés. Je pilote moi-même un 10 tonnes. Au moment où nous allions partir, arrive une automitrailleuse Boche suivie d'une petite conduite intérieure. Un officier qui a le grade de lieutenant, en descend accompagné d'un civil

interprète qui dit au chef du poste militaire cantonné à proximité que l'officier veut voir tous les militaires rassemblés ici dans une heure, avec une couverture.

Je dis à l'un de mes chauffeurs de se rendre immédiatement à la maison et de prévenir ma femme qu'elle fasse porter tout de suite des vêtements civils à Paul, mon fils aîné, qui est de garde à l'usine Amieux afin qu'il se change et vienne immédiatement à la maison où il attendra mes instructions.

Puis nous partons pour Pluvigner. Je marche avec mon 10 tonnes en tête du convoi de douze camions que j'ai formé. Nous parcourons 11 kilomètres et j'aperçois, venant de Plouharnel, une petite voiture Opel suivie de trois side-car armés chacun d'un fusil mitrailleur. Mon premier réflexe est de donner un coup de volant à gauche et de repasser tout ce monde avec mon 10 tonnes, mais je réfléchis et songe que mon geste n'est plus d'aucune utilité. Un lieutenant boche descend de la voiture et me fait signe de stopper. Je m'exécute et descend pour me voir entourer des boches qui occupaient les side-car et qui me mettent leurs revolvers sous le nez, ce qui me fait sourire.

L'officier me demande alors: "Où allez-vous?"

- Nous avons à Quiberon 12 000 réfugiés qu'il faut nourrir. Nous allons chercher du ravitaillement pour eux.

- Ces camions sont militaires?

- Ils l'étaient, mais ayant été abandonnés par les militaires, ils ont été pris par la municipalité qui s'en sert pour le ravitaillement de la population civile.

- Qu'est ce qu'il y a dedans ?

- Du vent.

- Je ne comprends pas.

- Ca veut dire qu'ils sont vides.

- vous allez garer tous ces camions au prochain village.

- Non monsieur.

- C'est un ordre que je vous donne.

- Je regrette monsieur, mais j'ai déjà vu un officier allemand plus gradé que vous qui m'a autorisé à partir. Ce n'est pas vous qui allez maintenant m'empêcher de passer.

- Ah, vous avez déjà vu un autre officier allemand ?

- Oui monsieur.

- C'est bien monsieur, passez.

Et voilà comment nous avons pu nous rendre à Pluvigner où nous avons rempli nos camions de bidons d'essence et rentrer sans encombre à Quiberon avec 15 000 litres d'essence et d'huile, prélevés dans le train militaire qui était effectivement garé à cette station. Cette petite provision de carburant nous a permis d'avoir, à défaut d'autre chose, du poisson à manger pendant quelque temps.

L'après-midi, je ne peux pas accompagner le convoi qui repart pour un autre chargement. Cette fois le dit convoi est coupé par des motocyclistes sur la route de Quiberon à Plouharnel et leurs conducteurs sont contraints d'aller transporter des prisonniers français de Carnac à Hennebont où les Boches ont installé un camp immense.

Entre temps, je suivais la radio et avais entendu le fameux "il faut cesser le combat" puis "l'armistice dans l'honneur". Je pleure comme un enfant, mais ne veux pas accepter cette honteuse défaite.

Puis, en cherchant les postes étrangers, j'entends à Londres, le fameux coup de clairon du Général De Gaulle: "LA FRANCE A PERDU UNE BATAILLE MAIS ELLE N'A PAS PERDU LA GUERRE".

### **Refus d'accepter la défaite**

L'appel de De Gaulle me fait prendre une décision. Par tous les moyens et tout seul s'il le faut, je vais combattre le Boche et essayer de lui faire le plus de mal possible.

Nous sommes occupés. C'est tous les jours un mouvement incessant de troupes qui arrivent ou qui partent.

Un matin à 6 heures, une formation motorisée est arrêtée devant mon garage où existe une pompe à essence. Un Boche frappe à la porte. Je me lève et sors pour demander au Boche ce qu'il veut.

- Essence.
- Non.
- Essence tout de suite.
- Non.

Le Boche qui avait le grade de feldwebel embarque dans une voiture, démarre et revient cinq minutes après avec un lieutenant qui se met à hurler qu'il veut de l'essence tout de suite. Je refuse encore. Ils partent tous les deux et reviennent quelques instants après avec un hauptman qui hurle plus fort que ne l'avaient fait les deux autres réunis. Devant mon troisième refus, il me met son revolver sous le nez ce qui a le don de me faire sourire. Il se met alors à gueuler. J'attends qu'il ait terminé et lui déclare:

- Je ne comprends pas l'allemand. Vous ne comprenez pas le français. Allez donc chercher un interprète.

Ce dernier arrive peu de temps après et d'un air furieux me demande si c'est bien moi qui refuse de donner de l'essence à l'armée allemande.

- Je n'ai jamais rien refusé mais ai été militaire et comme tel, habitué à obéir de préférence au grade le plus élevé. Or, votre grand chef de Lorient a fait apposer sur les

murs une affiche où il est stipulé que sous peine de punition, les maisons de commerce doivent être ouverte de 8 heures à 18 heures. Qu'en conséquence, afin de ne pas désobéir aux ordres, tant qu'il ne sera pas 8 heures, à mon grand regret, je ne puis pas délivrer une goutte d'essence.

Il traduit. Tête des autres qui par son truchement me demandent où est cette affiche. Je le leur indique. Ils vont la consulter puis me laissent tranquille. A 8 heures précises ils reviennent et l'interprète me dit:

- Il est 8 heures, il faut nous donner de l'essence.
- Vous avez un bon de réquisition ?
- Nous allons vous l'établir.
- Je regrette beaucoup mais l'essence qui est dans cette cuve appartient à la municipalité. Tant que vous n'aurez pas une autorisation en règle de cette dernière, je ne peux pas vous donner un centilitre d'essence.
- C'est nous qui commandons.
- Pardon, mais dans ce cas pourquoi y a-t-il un maire français ici et un préfet français à Vannes.

Tout ceci est traduit au fur et à mesure au hauptman qui jure comme un charretier, me traite en allemand, évidemment de tous les noms d'oiseaux qu'il connaît mais se décide quand même à aller à la mairie d'où il revient avec la fameuse autorisation ; mais il est 9 heures et grâce à mon entêtement j'ai fais perdre 3 heures à cette formation qui paraissait cependant très pressée.

Le premier geste des Boches à leur arrivée ici fut de s'emparer du train sanitaire anglais abandonné en gare par ces derniers puis de prendre les pièces d'artillerie lourde sur voie ferrée, stationnées à la Commission d'Expérience (annexe de Bourges) à Saint Pierre Quiberon pour les diriger sur le Pas de Calais afin de bombarder l'Angleterre...

Je cherche comment je pourrais empêcher ou tout au moins retarder ce départ. Soudain, je me souviens que je possède 1 Kg de poudre émeri rangé dans mon atelier de mécanique. Voilà ce qu'il me faut. J'en remplis 2 tubes ayant contenu de l'aspirine que je glisse dans mes poches et me dirige vers la gare où mes fonctions de correspondant de la S.N.C.F. me donne grandes et petites entrées. Je m'assure que personne ne me surveille et, m'approchant des wagons affûts de ces canons, je verse le contenu de mes 2 tubes dans les boites à huile des essieux.

Depuis lors, chaque fois que je l'ai pu, et c'est arrivé souvent, chaque wagon chargé à Quiberon, pour les Boches a été doté par mes soins de sa petite dose de poudre émeri dans les boites à huile.

Cette poudre qui se mélange à l'huile de graissage et a pour résultat, en faisant disparaître l'antifriction des coussinets des essieux, d'amener très rapidement l'échauffement de ces essieux, puis leur rupture, présente l'avantage de ne laisser

aucune trace à l'examen. Tandis que le sable, par exemple, aussi fin qu'il soit en laisse. Je continue ce petit travail chaque fois que je peux approcher une voiture automobile ou une moto. Tout en ayant l'air d'admirer la mécanique allemande et de m'intéresser à tous les détails, chaque fois que je peux enlever le bouchon du reniflard du carter d'huile, ce dernier reçoit sa petite dose. Il paraît que pour le rodage c'est merveilleux...

### La résistance s'organise

J'essaie de trouver sur place des gens qui, comme moi, n'acceptent pas la défaite, mais il est très difficile de se confier et à plus forte raison de se livrer. Les Boches nous ont déjà transmis leur méfiance mutuelle.

Au début d'Octobre, je reçois un jour la visite d'un grand, jeune et beau garçon affublé de lunettes noires énormes qui ont pour but, d'après lui, de le faire passer inaperçu et qui, à mon sens, le font tout de suite remarquer. Il se présente comme le fils Rigoine dont je connais depuis longtemps le père qui habite La Trinité-Sur-Mer. Il me déclare qu'il revient de Norvège après un crochet par l'Angleterre où il n'a pas voulu rester, mais qu'il le regrette et qu'il va repartir. Il ajoute qu'avec un petit groupe d'amis sûrs, ils voudraient former un réseau recueillant des renseignements qui seraient transmis aux français libres à Londres. En raison de son âge, il veut combattre, mais que ses amis et lui, cherchent des hommes dégagés de toute obligation militaire, qui ne soient pas susceptibles d'être déportés par les Boches, qui puissent remplacer les jeunes lorsque ceux-ci auront rejoint les F.F.L.

Je dois avouer que ses airs de conspirateur ne m'inspirent pas une grande confiance, mais comme il paraît très franc, je n'ai pas une seconde l'idée qu'il peut être un agent provocateur chargé de me sonder. Je lui demande avec qui il est lié et lui fait part du désir que j'aurais d'être présenté à ses amis. Il me promet qu'il m'en fera connaître au moins un.

La plus grande partie du mois se passe sans que je le revois ou en entende parler puis, un beau jour il revient avec l'un de ses amis qu'il me présente comme étant Robert Jude. Nous causons. Ils me font part de leurs projets et comme Jude me fait une bien meilleure impression, je leur donne mon accord et signe un papier que me remet Jude qui était mon engagement dans les F.F.L.

Je commence alors à recueillir et à noter les renseignements que je peux me procurer. Je relève les totems des unités qui séjournent dans la région, le passage des avions en notant les heures etc. Mais au bout d'un certains temps, je me rends compte que je nage et que je fais là un travail parfaitement inutile...

Je vais à Vannes voir Jude qui a pris le pseudo de "L'AVOCAT" probablement parce qu'il préparait son droit et me baptise "LOYER" parce que les trois premières

lettres de mon nom font "BAIL" . Bail et Loyer vont de pairs, marchons donc pour "LOYER". Je lui remets les renseignements recueillis et lui demande ce qui pourrait particulièrement intéresser nos amis. Je constate, alors, avec désespoir, qu'il est aussi novice que moi dans le métier et qu'un sérieux apprentissage nous est nécessaire. Néanmoins, avant de le quitter, je lui déclare qu'il faut absolument faire oeuvre utile et que je vais m'organiser.

Pendant mon voyage de retour à Quiberon, je réfléchis à ce que nous allons pouvoir faire. Je n'avais jusque là, pas soufflé mot de mon engagement à ma femme ni à mes fils. J'en parle d'abord à la première qui ne se montre pas très enthousiaste au début, mais finit par me dire que si je crois que c'est mon devoir, elle aurait mauvaise grâce à s'y opposer.

Paul, mon fils aîné fera les plans et croquis puisqu'il est dessinateur, Yannick, mon second fils fera l'agent de liaison sans être mis, pour l'instant au courant de notre activité car il cause facilement et je préfère attendre qu'il soit plus mûr. Je vais du reste, dès ce moment, m'efforcer de lui faire tenir sa langue et j'y réussirai. Quant à mon rôle, il consistera à rechercher les renseignements intéressants.

Voilà donc toute ma famille dans le bain, avec défense absolue de parler de nos activités à qui que ce soit et je réclame un engagement formel de la part de chacun. Engagement qui, je dois le reconnaître, a été tenu puisque nous avons pu, sans inconvénient grave, continuer à fournir des renseignements sur l'activité de l'ennemi, de Novembre 1940, jusqu'au 8 Mai 1945.

J'interroge tous les Boches que je peux approcher et vais examiner les travaux de défenses qu'ils commencent à entreprendre sur toute la côte car il n'est déjà plus question, pour eux d'envahir l'Angleterre en quinze jours.

Une petite anecdote à ce sujet :

J'étais allé au mois de Juillet à la kommandantur demander l'autorisation nécessaire pour circuler en auto.

Un lieutenant allemand me reçoit très correctement mais me dit : "Vous ne savez pas, en France, ce que c'est d'être privé d'essence. En Allemagne nous connaissons cela depuis Septembre 1939. Mais rassurez-vous, ça ne durera pas longtemps. Nous allons nous occuper de l'Angleterre et dans quinze jours, peut-être un mois"... A ce moment je continue sur le même ton : "peut-être un an, peut-être deux ans".

Le Boche qui était penché sur sa table se redresse en donnant un violent coup de poing sur celle ci et me demande :

"Pourquoi me dites-vous cela ?"

Parce que je considère qu'il est plus difficile de franchir le Pas de Calais que de franchir la Meuse sur des ponts qu'on a oublié de faire sauter.

Le Boche me regarde stupéfait et manque de casser son cachet en l'apposant sur mon autorisation de circuler qu'il me tend sans un mot.

### **Notre premier travail intéressant est transmis**

Je vais à Vannes porter à "L'AVOCAT" mon premier travail intéressant. Nous avons noté sur un plan de Quiberon, tous les cantonnements avec le nombre d'hommes et les occupants. Le grade du commandant en chef, le nombre d'officiers sous ses ordres, la position et le calibre des canons. Qu'il existe à St. Julien ( petit village de la Presqu'île ) une batterie de 3 canons de 150 courts et une autre à St. Pierre-Quiberon. Paul m'a dessiné les totems des différentes unités stationnées dans la région et il m'a fait les croquis des travaux de défenses avec plans et profils. J'ai demandé la proportion de ciment employée et ai pris le diamètre des fers utilisés....

C'est à mon avis, mon premier renseignement intéressant. J'ai aussi signalé la présence en baie de 7 contre-torpilleurs qui y séjourneront 15 jours. Je suis content de mon équipe et de moi-même. A compter de ce jour Paul devient " POLBA " et Jean s'appellera " YANN ".

Cette première information intéressante, à mon sens, est remise à "L'AVOCAT" le 25 Novembre 1940.

J'aurai le plaisir de constater son résultat le 4 Janvier 1941, lorsque des avions anglais viendront bombarder les locaux occupés par les officiers boches à 21 Heures, lotissement Graff. Cet emplacement était soigneusement noté sur le plan que nous avions fourni.

J'apprends qu'on procède à la réfection des peintures du camp de vacances de la S.N.C.F. Je me renseigne et un marin allemand m'apprend que c'est pour recevoir les équipages des sous-marins boches basés à Lorient. Je réussis même à apprendre qu'ils doivent commencer à arriver à partir du 18 Mars pour être tous en place le 27. " POLBA " me fait un croquis des installations qu'ils ont faites. Je situe exactement la colonie de vacances sur un plan, fait un rapport et expédie " YANN " porter le tout à " L'AVOCAT ".

Le lendemain du jour où les marins boches devaient être installés, Un avion anglais survole la colonie de vacances et lâche 4 bombes qui endommagent l'un des bâtiments, le château d'eau et détruisent totalement les bâtiments supplémentaires qui venaient d'être construits, une heure après, exactement, qu'une mission d'officiers japonais venait de quitter les lieux.

Je n'ai jamais su pour quelle raison il y avait eu contrordre pour l'occupation des bâtiments par les sous-mariniens, mais ils n'étaient malheureusement pas arrivés.

En signalant cette affaire, j'avais pensé qu'il était très difficile pour l'aviation d'atteindre les sous-marins, à Lorient, en raison de leur camouflage et de la très

puissante D.C.A et qu'en conséquence on obtenait un résultat meilleur en détruisant les équipages que l'on met plus de temps à former qu'il n'en faut pour construire un sous-marin.

Je me rends néanmoins à Lorient, essayer de me rendre compte du poste d'amarrage des sous-marins et constate que presque toujours, ils s'amarrent à couple d'un cargo mouillé sur rade, que les nuits de lune, suivant la position de celle-ci, ils s'amarrent d'un côté ou de l'autre du cargo de façon à toujours se trouver, par rapport à la lune, dans l'ombre du bateau auquel ils sont amarrés. Les sous-marins qui ont séjourné plusieurs fois en baie de Quiberon, adoptaient la même tactique. Ils changeaient de mouillage, les nuits avec lune, afin de se trouver toujours dans l'ombre formée sur l'eau par la terre.

Il est bien évident que chaque séjour était immédiatement signalé, mais nos faibles moyens de transmission, à l'époque, ne nous ont pas permis d'obtenir les résultats que nous étions en droit d'escompter.

Plus tard, un sous-marin moderne et tout neuf, passera une semaine entière en baie de Quiberon pour essais. Ayant appris qu'il était là pour une semaine, je le signale le premier jour de son arrivée. Qu'est-il advenu de mon courrier???

Toujours est-il que le Boche a pu continuer et terminer ses essais en toute tranquillité.

Les bateaux se livrant à la pêche côtière sont autorisés à sortir mais ils doivent arborer le pavillon français surmonté d'un trapèze jaune. Il en est de même des autres bateaux comme celui des Ponts et Chaussées et le vapeur assurant la traversée entre Quiberon et Belle-Ile. Je m'empresse de signaler cette particularité afin de permettre aux bateaux, venant d'Angleterre chercher du courrier et même des passagers de pouvoir utiliser ces renseignements et ressembler, au cours de leurs missions aux bateaux de pêche basés en France.

A compter de ce moment, nous sommes dotés de douaniers et garde-côtes allemands naturellement qui, au moyen de bateaux à moteur réquisitionnés un peu partout sur la côte, mais en particulier ceux que le gouvernement français avait, peu de temps avant la guerre, affecté à la surveillance des pêches maritimes, font des patrouilles en mer et vérifient l'identité des bateaux et de leurs équipages, se trouvant sur les lieux de pêche, dans les limites autorisées par l'amirauté allemande. "POLBA" m'en fait toutes les silhouettes qui sont immédiatement transmises à Londres.

A la suite du séjour en baie de Quiberon d'un bateau venant d'Angleterre qui, par la suite d'un fort coup de vent a cassé sa chaîne et est parti en dérive, tout son équipage à terre. Ce bateau est rencontré et pris en remorque par un bateau de pêche de la Trinité-sur-Mer qui le conduit dans ce dernier port.

Les boches après l'avoir visité et trouvé à bord des cigarettes anglaises et autres produits de même origine, décident de changer la position du trapèze jaune qui devra maintenant être placé sous le pavillon français.

Je bondis à la Trinité prévenir Rigoine que l'on baptisé "PRINCE" en lui faisant ressortir l'urgence qu'il y aurait à aviser Londres de cet important changement qui pouvait avoir des conséquences très graves. "PRINCE" est en mission. Je prie son père de lui transmettre d'urgence ce renseignement.

Les Boches qui dès Juillet 1940 avaient fait passer à Belle-Ile en Mer, L'effectif d'une compagnie d'infanterie, la retire mais elle est aussitôt remplacée par une autre qui y séjourne environ un mois et quitte l'île à son tour. Cette compagnie est remplacée par environ cinquante douaniers et garde-côtes. Tout ces mouvements sont signalés à "L'AVOCAT" au moins deux fois par semaine.

Quelque temps après mon rapport sur l'arrivée des douaniers à Belle-Ile, je reçois la visite de "PRINCE". Il nous faut me dit-il, de toute urgence des renseignements sur Belle-Ile. Nous avons l'intention de monter une affaire contre cette Ile. Nous voudrions nous en emparer et nous y installer. Nous avons pensé que pour le moral des Français, il serait épatant de leur annoncer la prise de Belle-Ile par les Alliés.

L'affaire me paraît un peu osée en raison de la proximité de Quiberon où les Boches n'ont qu'à amener un peu d'artillerie lourde pour anéantir toutes les agglomérations de l'île. En outre, avec l'aviation dont ils disposent, le maintien d'une troupe dans l'île et son ravitaillement me paraissent une chose difficile. Je suis soldat, et j'obéirai aux ordres.

Je prétexte l'achat d'un cheval afin d'obtenir des Boches l'autorisation nécessaire pour aller à Belle-Ile car depuis Juillet 1940 personne ne peut s'y rendre sans une autorisation écrite. Je l'obtiens assez difficilement et pars pour le Palais qui est la capitale de l'île.

J'y rencontre un vieux et excellent patriote que je connais Mr. Le Toquin, lui explique ce que je fais et lui demande s'il veut bien m'aider. Il accepte avec empressement. Il lui faut un pseudo qu'il choisit lui même: "VAUBAN" en souvenir du constructeur de la citadelle qui domine le port.

Avec "VAUBAN" qui connaît parfaitement l'île et qui, mobilisé sur place en 1939 en même temps que moi-même du reste, commandait les G.P.I.L. ( Garde des Points Importants du Littoral ). Il a étudié, à cette époque tous les points où un débarquement était possible, afin d'y installer des défenses. Nous faisons le point, il me donne les effectifs et leur répartition que je note soigneusement sur un petit papier que je glisse dans une boîte d'allumettes à double fond que "POLBA" m'a confectionnée pour y cacher mes messages. Pour justifier mon voyage, je vais voir quelques chevaux, en discute le prix, mais les trouvant trop chers, n'en achète pas. Le

lendemain matin, j'en vois d'autres et prend le bateau pour rentrer. A bord je trouve le chef de brigade de gendarmerie Nicolas qui rentre de permission. Ardent patriote qui rendra de signalés services aux jeunes gens appelés par le S.T.O., et formera ensuite le maquis de la région d'Hennebont où il a été affecté comme adjudant, en liaison étroite avec son chef le commandant Guillaudot, actuellement général et compagnon de la libération. Nicolas sera arrêté en même temps que son chef, déporté en Allemagne et mourra dans les bagnes allemands sans avoir jamais parlé.

Que le lecteur veuille bien me permettre de saluer sa mémoire et de féliciter sa veuve qui le seconda toujours aussi efficacement.

Pendant la traversée nous causons de choses et d'autres et en arrivant à Quiberon, au lieu d'un douanier que j'étais accoutumé à voir pour le contrôle des passagers, j'en vois trois. La chose me paraît anormale et je suis sur mes gardes. Le débarquement commence et lorsque Nicolas se présente à la coupée, un douanier lui met la main sur l'épaule et lui dit de l'accompagner au poste. La présence insolite des deux douaniers supplémentaires m'a déjà comme je l'indique plus haut mis en éveil, mais je tente quand même ma chance. Au moment où je mets les pieds sur le quai, l'un des deux douaniers qui restent me dit de le suivre au poste.

-Très bien Monsieur.

Je sors tranquillement mon étui à cigarettes, en extrait une cigarette que j'allume et jette négligemment à l'eau, la précieuse boîte d'allumettes et son contenu.

Arrivé au poste, je suis soumis à une fouille en règle puis prié de me déshabiller.

Je m'exécute et suis examiné jusqu'aux endroits les plus intimes par le chef de poste qui déclare, lorsqu'il a terminé son travail que ce n'est pas pour acheter un cheval que je me suis rendu à Belle-Ile. Je lui cite alors tous les propriétaires de chevaux que j'ai visités et lui dit qu'il lui est facile de contrôler ce que j'avance. Je suis, alors autorisé à m'habiller et je rentre chez moi ayant eu un peu chaud.

### **Premier contact avec RAYMOND, REMY, ROULIER, RENAULT etc.....**

A l'aide d'un petit livre de propagande généreusement diffusé par les Boches, "POLBA", "YANN" et moi apprenons tous les grades de la Wermacht, de la marine et de la luftwaffe. Nous commençons à devenir très calés dans cette matière, mais il y a encore beaucoup de lacunes dans notre instruction, particulièrement en ce qui concerne la difficulté que nous éprouvons l'un et l'autre à reconnaître, à distance, le calibre d'un canon. Nous y arriverons par la suite, mais cela nous demandera beaucoup de temps et de patience.

Malgré la noyade de mon précieux document, j'arrive à reconstituer de tête les renseignements fournis par "VAUBAN". Mais comme j'ais pris l'habitude de ne transmettre que des renseignements absolument sûrs, je fais passer un mot à

“VAUBAN” en lui demandant de bien vouloir me fournir à nouveau les renseignements qu’il m’a donnés mais que j’ai dû détruire. Par le bateau suivant il me les fait parvenir et je les transmets à “L’AVOCAT”.

Je suis convoqué à Auray par “L’AVOCAT” qui doit me présenter à “RAYMOND” qui est notre grand patron. Je vais au rendez-vous en apportant pour être remis à “RAYMOND” un état récapitulatif des défenses de mon secteur qui comprend toute la partie côtière de Lorient à Saint-Nazaire.

Je suis présenté à “RAYMOND” qui est accompagné de “L’AVOCAT” et d’un autre agent qui était, je crois, “LE BRETON” car il s’occupait du secteur de Lorient. “RAYMOND” nous demande des renseignements sur l’activité des sous-marins, en particulier, et en général sur tous les mouvements maritimes. IL décide qu’en ma qualité d’ancien marin, je me spécialiserai dans cette branche, mais que je devrai pas pour cela négliger les autres questions. Nous parlons ensuite de l’opération projetée sur Belle-Ile, mais très vaguement.

Quelques semaines plus tard, “L’AVOCAT” me convoque à Nantes où nous devons rencontrer “RAYMOND” pour mettre au point le débarquement à Belle-Ile. Je vois, à Vannes, “L’AVOCAT” monter dans le train et nous voyageons jusqu’à Nantes en nous ignorant. Nous devons trouver “RAYMOND” au tramway qui part de la gare d’Orléans à 13 Heures et devons descendre où il descendra, pour ne nous rencontrer que dans un endroit désert, après nous être bien assurés que nous ne sommes pas suivis.

“RAYMOND” arrive de Brest où il a été photographe le “SCHARNOST” et le “GNEISNAU” qui nous donne bien du souci et que nous voudrions bien faire détruire par les Anglais.

Au cours de notre entretien je fais remarquer à “RAYMOND” que lorsqu’on est chargé d’une mission comme la sienne et qu’on est porteur d’un appareil photographique, il est recommandé de le camoufler.

“RAYMOND” rougit et me demande comment j’ai pu savoir qu’il en possédait un. Il le portait dans la poche supérieure droite de son gilet et étant beaucoup plus grand que lui, je l’avais remarqué à notre premier entretien.

“RAYMOND” paraît un peu vexé de ma découverte et aborde tout de suite le sujet qui est l’objet de notre rencontre. Je dois reconnaître qu’il ne laisse aucun point dans l’ombre et qu’il m’oblige à lui fournir tous les détails susceptibles de faciliter l’opération projetée.

Je ne lui cache pas que l’affaire ne m’emballe pas, mais puisqu’il y tient, je lui fournirai un plan d’attaque de l’Ile avec carte et croquis.

Après un excellent déjeuner en commun au cours duquel pas un mot concernant notre affaire n’est prononcé, nous allons tous les trois dans un jardin public où nous continuons notre conversation interrompue par l’heure du déjeuner.

“RAYMOND” nous fait encore part de son désir d’obtenir des plans de l’emplacement choisi pour construire la base sous-marine de Lorient dont les travaux sont commencés. Je lui promets de m’en charger et je tiens parole puisque “POLBA” a eu la satisfaction de s’entendre dire à Paris par madame de HAUTECLOQUE, en janvier 1944, après son expulsion et celle de “YANN”, par les Boches, de la poche de Quiberon, que le premier plan de la base sous-marine de Lorient arrivé en Angleterre, avait pour source, la maison “LOYER” “POLBA” “YANN” et Cie.

“RAYMOND” qui est l’éternel voyageur et ne reste pas en place, nous quitte pour prendre un train sur Bordeaux, autant que je m’en souviens. “L’AVOCAT” et moi, n’ayant plus de train pour regagner nos pénates après une heure passée à la terrasse d’un café, place Royale, allons faire un tour en ville et “L’AVOCAT” me conduit Boulevard Delorme où il me montre la maison habitée par le colonel de Saint-Denis où je devrai venir prévenir s’il arrivait malheur à lui-même ou à “RAYMOND”.

Nous cherchons ensuite un restaurant pour dîner. Nous n’avons oublié qu’une chose, retenir une chambre à notre arrivée. Nous courons d’hôtel en hôtel. Ils sont complets ou réquisitionnés comme le Central où je descendais habituellement. Nous finissons par trouver une chambre dans une maison de passe située près de la gare d’Orléans.

Dès notre entrée dans la chambre, je cherche une issue de secours pour le cas où un départ précipité s’avérerait nécessaire et trouve un petit escalier à moitié camouflé, donnant accès à un petit grenier d’où l’on peut gagner les toits. Je demande à “L’AVOCAT” de noter qu’aucune pièce d’identité n’a été exigée de nous à la location de la chambre et que c’est à retenir pour l’avenir.

Le gîte dans une maison de ce genre s’il présente pour nous des avantages, comme celui dont je viens de parler, fait apparaître quelques inconvénients. Toute la nuit, en dehors des alertes annoncées par les sirènes, il y en a bien eu une vingtaine annoncées par les remplissages et vidanges des appareils spéciaux qui servent à la toilette intime et dont ce genre d’établissement est abondamment pourvu.....

Nous nous levons de bonne heure pour prendre notre train où, aussitôt installés, nous essayons de dormir pour récupérer le sommeil perdu dans la maison que nous venons de quitter.

“L’AVOCAT” me quitte à Vannes et je rejoins ma presqu’île.

Je m’attaque, aussitôt rentré, à la réalisation du plan d’attaque réclamé pour Belle-Ile, l’établis mais ajoute une note disant que plus j’y réfléchis, plus je déconseille l’opération à moins que l’on se borne à un coup de main ayant pour objet de rafler les cinquante Boches en en profitant pour cueillir les quelques collaborateurs notoires de l’île, puis j’expédie “YANN” les remettre à “L’AVOCAT”.

L'un de mes camions allant régulièrement à Vannes deux fois par semaine, nous avons décidé que "YANN" y prendrait place chaque fois avec le courrier; au grand désespoir de mon chauffeur qui croit que j'ai pris cette décision pour le faire surveiller. Le but des visites de "YANN" à "L'AVOCAT" sera des leçons de latin que Robert Jude a bien voulu consentir à lui donner pour lui permettre de passer son Bac dans de meilleures conditions. Si bien qu'à chaque voyage, "YANN" trimballe toujours des livres et des cahiers d'écolier.

### Nous devenons suspects

Depuis peu de temps est arrivé au bureau de poste de Quiberon un soldat boche qui, sous le couvert de la fonction de contrôleur de téléphone, est certainement un agent de la Gestapo. Les événements qui vont suivre vont me démontrer que je ne me suis pas trompé.

Les Boches commencent de grands travaux dans la partie de la falaise de dunes qui va de Penthievre-plage au village de Sainte Barbe où le général Hoche avait établi son quartier général en 1795 au moment de l'affaire de Quiberon contre les Emigrés.

Ils construisent d'abord une voie ferrée en bordure de mer et tous les jours extraient et chargent, au moyen d'une benne preneuse, huit cent tonnes de gravillons destinés au béton nécessaire à la construction des abris pour les sous-marins de Lorient.

Je signale immédiatement ces faits en demandant qu'on vienne bombarder ces trains et détruire les voies ferrées, ce qui, à mon avis gênerait et en tous cas retarderait la construction de ces abris.

Je n'aurai jamais la satisfaction de voir bombarder ces installations, à mon grand désespoir, du reste et je suis un peu découragé. Mais me console en songeant que ceux qui nous dirigent, savent mieux que moi ce qu'ils ont à faire. Je suis un soldat, je dois obéir et continuer mon travail même si je constate que les renseignements que je fournis n'ont pas de résultats que je puisse contrôler.

On m'avait aussi demandé de fournir des renseignements sur les champs de mines marines qui auraient pu, éventuellement être établis dans les parages.

Un seul moyen de me renseigner. Je vais demander aux capitaines des bateaux fréquentant le port s'ils ne sont pas gênés par les mines mouillées par les Boches. Ils sont unanimes à me déclarer que s'il y avait des mines, comme ils sont presque toujours chargés de munitions ou de matériel allemands, ils seraient certainement prévenus d'un mouillage éventuel de mines et on leur aurait certainement indiqué les zones dangereuses.

Donc de ce côté-là, on peut être tranquille. Je joins à mon rapport un calque de la baie de Quiberon avec tous les alignements à suivre pour y naviguer et qui ont été

tracés par un pilote de la flotte. Je demande aussi, afin d'être bien certain que mes informations parviennent à Londres que l'on veuille bien passer à la B.B.C, chaque fois que mon courrier sera parvenu, la phrase suivante: "LE LOYER EST PAYE". Et toutes les fois que nous l'avons entendu, ce fut une grande satisfaction pour nous, mais nous nous félicitons aussi d'être ainsi certain que tout le courrier qui accompagnait le notre, était parvenu sans dommage pour tous ceux qui étaient chargés de l'acheminer.

### **Première mission officielle**

Je reçois un jour la visite de "L'AVOCAT" qui m'apprend qu'il est chargé d'une mission auprès de Mr. Rio ancien ministre qui habite Quiberon. Il me déclare qu'il ne le connaît pas et ne sait comment le toucher. Je lui propose de l'accompagner et nous nous faisons annoncer ensemble au domicile de Mr. Rio.

"L'AVOCAT", après s'être présenté comme agent secret de la France Libre, lui demande s'il serait disposé à se rendre en Angleterre où on le réclamait. En cas de réponse affirmative, nous avons des ordres pour lui faciliter son départ ainsi que celui de sa famille et qu'un avion serait mis à sa disposition à un endroit qui lui serait indiqué ultérieurement.

Mr. Rio répond qu'il est très flatté de la démarche que nous venons de faire, mais qu'il ne peut nous donner une réponse immédiate. Qu'il doit consulter sa femme et que dès demain matin, il me fera connaître sa décision. "L'AVOCAT" en profite pour lui demander par quel moyen il serait possible d'être introduit près de l'amiral de La Borde qui commande l'armée navale à Toulon.

Très aimablement Mr. Rio remet à "L'AVOCAT" un mot de recommandation pour un personnalité de Vichy qui est susceptible de provoquer un entretien avec l'amiral.

"L'AVOCAT" rentre à Vannes avec mon courrier.

Le lendemain, comme convenu, je vais chercher la réponse de Mr. Rio.

Il me déclare que s'il avait eu 20 ans de moins et même à l'heure actuelle, s'il était en bonne santé, il m'aurait répondu oui mais que son âge et le régime très sévère auquel il est astreint, le mettaient, à son grand regret, dans l'obligation de décliner notre offre. Ne sachant pas comment il fallait à ce moment interpréter son attitude, je lui demande à brûle pour point: "êtes vous pour ou contre le général De Gaulle".

Il me répond qu'il espère bien que ce n'est pas une injure que je veux lui faire et que depuis son retour de Vichy où il m'avait du reste déclaré qu'ils avaient été les "cocus" de l'affaire, il a toujours été et demeure plus que jamais Gaulliste.

Je sors de chez lui pas satisfait de sa décision, mais content quand même car, en supposant qu'il ait à ce moment là penché pour la collaboration, il est probable que le

compte de "L'AVOCAT" qui avait du décliner sa véritable identité et le mien, étaient bons.

### La suspicion augmente

Quelques jours après cette mission, deux felgendarmen se présentent à mon domicile.

"- Monzieur, nous venons pour Visitation".

Je me précipite sur le calendrier et leur fais remarquer qu'il y a une erreur. La Visitation est beaucoup plus tard.

Celui qui paraît être le chef se fâche et me dit :

"- Non, Monzieur, Visitation maison".

- Très bien, Monsieur, que voulez-vous visiter?

"- Partout".

Je les fais alors entrer dans la salle à manger. Ils se précipitent sur les tiroirs et placards qu'ils fouillent et n'aperçoivent même pas au mur une petite photo du général De Gaulle que "POLBA" avait encadré de tricolore.

- Voulez-vous voir une autre pièce?

"- Oui, monzieur".

Je leur montre une chambre à coucher qu'ils fouillent, visitent le cabinet de toilette et commençant à trouver que la plaisanterie a assez duré après leur avoir demandé s'ils voulaient voir une autre pièce, sur leur réponse affirmative, j'ouvre la porte des W-C. et m'efface pour les laisser entrer.

A ce moment, le plus gradé qui était feldwebel, me regarde, se demandant, à juste titre, si je me payais leurs têtes, me salue militairement et mes deux felgendarmen se retirent.

Tout ceci m'a donné l'éveil et je préviens mon équipe qu'à compter de ce jour, il va falloir redoubler de précautions. Avec "POLBA" nous entaillons le chambranle d'une porte du premier étage jusqu'à ce qu'on trouve une brique creuse de la cloison. Puis, "POLBA" installe une fermeture pivotante, passe une couche de peinture sur le tout et pendant toute la durée de la guerre, cette cachette me servira pour mettre à l'abri des indiscretions, tous les renseignements que nous notons au jour le jour.

Aussitôt le courrier à transmettre sera terminé, nous le dissimulerons dans un bidon de deux litres vide d'huile qui aura été préalablement défoncé et que nous remettrons régulièrement parmi une centaine de vieux bidons vides.

Au cours de toutes les perquisitions, les Boches passeront et repasseront trois ou quatre fois près de ces deux cachettes, sans jamais se douter qu'elles existent.

Je vais accompagner "YANN" au car. Il va à Vannes passer son Bac et en profite pour emporter le courrier. A l'instant où le car démarre, le contrôleur de la

poste, agent de la Gestapo présumé, qui nous observait depuis un moment appelle un soldat boche, lui dit quelques mots et ce dernier, courant après le car, réussit à sauter dedans. Je fais comprendre à "YANN" qu'il a à se méfier, mais il avait vu la manoeuvre. Le boche qui est monté dans le car s'attache à ses pas comme si il était son ange gardien. "YANN" en profite pour le faire droguer à Auray d'abord, et en suite à Vannes. Il se garde bien, naturellement, d'aller à notre "boite aux lettres" remettre le courrier pas plus que chez "L'AVOCAT" où il était cependant invité à déjeuner. Ce qui, même à cette époque, était déjà précieux surtout pour "YANN" qui a toujours eu un excellent appétit que les menus servis dans les hôtels n'ont jamais réussi à satisfaire. Il réussit à semer le boche dans la soirée. Il passe son examen, se fait coller (on ne peut pas bien faire deux choses à la fois) puis rentre à Quiberon sans avoir osé remettre le courrier qu'il a néanmoins conservé sur lui ce qui m'évite d'avoir à le reconstituer.

Je pars à Vannes porter moi-même le courrier et préviens "L'AVOCAT" que nous commençons à être sérieusement suspectés.

Mon contrôleur commence à m'intéresser. Il faut que je connaisse son nom mais aussi ses relations locales, car il en a de nombreuses. J'apprends qu'il se nomme Schloss. Jean et qu'il est reçu jour et nuit chez madame Ardeven sage-femme dont la fille a déjà fait un séjour volontaire en Allemagne.

### **Je fais dérailler un train chargé de matériel**

J'avais aussi signalé, entre temps, le départ des batteries de 150 court cantonnées à St. Pierre-Quiberon et à St. Julien.

J'avais appris le 3 Janvier 1941 qu'elles devaient embarquer le 10 et avais envoyé un courrier spécial pour signaler ce départ.

Profitant de mes fonctions de correspondant de la S.N.C.F. je vérifie sur le cahier de la gare où l'on enregistre les dépêches, si le matériel nécessaire à l'embarquement de ces batteries, a bien été annoncé et constate que c'est bien le 10 que cet événement doit se produire. Les deux trains arrivent en effet dans l'après-midi du 9. J'en profite pour verser quelques petites doses de poudre émeri dans plusieurs boites à huile.

Le lendemain 10, à la première heure je suis à la gare, persuadé que nos alliés vont envoyer des avions bombarder ces deux trains. J'ai déjà repéré un fossé où je pourrai me mettre à l'abri.

J'attendrai vainement toute la matinée. Les trains doivent partir, le premier à 12 heures. Celui-ci est déjà formé à 10 heures 30. En circulant le long du convoi pour noter ce qu'il emporte, je constate que ce train est formé sur une voie au milieu de laquelle existe une aiguille. Il suffirait donc de changer cette aiguille pour qu'au

départ, la moitié du train suivait la machine et l'autre s'engage sur une autre voie ce qui provoquera inévitablement un déraillement de la moitié arrière du convoi.

Il faut absolument que je tourne cette aiguille.

Il règne sur les quais la pagaille consécutive à tout embarquement militaire. Les Boches ont amoncelé des bottes de foin et de paille un peu partout mais particulièrement autour de cette aiguille.

Après avoir regardé à droite et à gauche, je passe derrière les bottes de paille et tourne le levier commandant l'aiguille. Personne ne m'a vu. J'ai profité de ce que le factionnaire le plus rapproché, faisait ses dix pas en me tournant le dos. J'attends avec impatience, l'heure du départ du train. Il démarre enfin et le bi-voie se produit. Trois wagons déraillent et se renversent sur la voie. Les officiers descendent en hurlant sabotage et veulent arrêter le brigadier de manoeuvre et le chef de gare. J'avais pensé à tout excepté à cette éventualité. Je suis décidé, si elle se produit à déclarer que c'est moi qui ai tourné l'aiguille.

Heureusement qu'à ce moment arrive par la route l'inspecteur de l'exploitation, collaborateur notoire du reste qui parle bien allemand. Après s'être rendu compte de ce qui avait produit le déraillement, il fait remarquer au commandant boche qu'il n'y avait aucune responsabilité de la gare. La faute incombait à celui qui avait fait déposer les bottes de paille de façon à masquer l'aiguille. Après une assez longue discussion l'affaire s'arrange mais il faut demander à Rennes la grue nécessaire au relevage des wagons déraillés.

Un boche qui se trouvait sur le siège d'une voiture de Cie. au moment du déraillement est tombé entre les deux tampons du wagon. Je pense qu'on va le ramasser avec une petite cuiller. On dégage la voiture qui le maintenait prisonnier et je constate qu'il n'a pas la plus petite égratignure. Il n'y a pas un blessé. Je suis un peu déçu car je fais la guerre.

Je signale aussi le passage des avions qui viennent depuis le début de Décembre bombarder Lorient presque chaque nuit. Ils passent tous au-dessus de la Presqu'île qui, avec Belle-Ile et Groix doit être un excellent point de repère. Ils longent ensuite la côte jusqu'à Lorient où, après avoir lâché leurs bombes, ils font demi-tour et reviennent survoler Quiberon pour repartir ensuite dans l'enfer que représente la très nombreuse D.C.A. installée à Lorient.

Le 20 Décembre vers 11 heures, un avion anglais survole la Presqu'île à très basse altitude. Je le suis et le vois atterrir quelques instants plus tard à Belle-Ile par suite de panne d'essence, sans doute.

J'apprendrai plus tard qu'effectivement il n'avait plus d'essence.

Dans l'après-midi, les trois aviateurs qui le montaient débarquent à Port-Maria escortés de 15 Boches armés jusqu'aux dents. Je leur fais le signe traditionnel du pouce en l'air et ils me répondent de la même façon sans que les boches s'en

aperçoivent. Une voiture cellulaire les attend. Ils y montent et je demeure sur le quai, satisfait d'avoir pu leur faire comprendre qu'ils étaient en pays ami. Malheureusement on ne pouvait, à ce moment là, rien faire pour eux.

Le lendemain, j'apprendrai qu'à leur départ de Le Palais, Belle-Ile en Mer, ils ont été l'objet d'une manifestation de sympathie de la part de la population ce qui a eu le don d'exaspérer les Boches qui ont sorti leurs revolvers et ont tiré en l'air.

L'apathie du début paraît disparaître. On commence à voir des inscriptions sur les murs. Vive De Gaulle! A bas l'envahisseur! etc.

Un marchand de peaux de lapins crie chaque fois qu'il croise un boche, au lieu de peaux de lapins, peaux de cochons. Ce qui évidemment fait rire tout le monde, excepté le boche qui n'y comprend rien.

Au début de Février, je constate que les phares de tout le secteur, qui étaient éteints depuis le commencement des hostilités et qui sont maintenant occupés par nos "libérateurs", sont allumés irrégulièrement. Je cherche à en connaître la raison et découvre que chaque allumage correspond ou à une entrée de sous-marin à Lorient ou au passage d'un convoi. Je ne manque pas de signaler ce fait qui peut avoir une grande importance.

Depuis les bombardements par avions du camp de vacances S.N.C.F. et du lotissement Graff, les Boches ont installé quelques canons de D.C.A. et ont pris des mesures pour empêcher un débarquement éventuel. Ils doivent se demander ce que signifient ces bombardements.

### **Nous sommes arrêtés**

Les travaux entrepris dans la falaise, entre Plouharnel et Penthièvre prennent de l'ampleur. Les Boches cherchent des ouvriers partout. Ceux de Quiberon ne veulent pas y aller travailler s'ils doivent s'y rendre à pied ou à vélo. Les Boches viennent me demander mes cars pour les conduire. Comme j'ai pris depuis longtemps la bonne précaution de démonter une pièce essentielle à chacun de mes véhicules afin d'en empêcher la réquisition. Je leur réponds qu'ils ne sont pas en état de marche et que je ne trouve pas de pièces pour remplacer celles qui manquent. Ils s'en vont en grognant mais reviennent quelques jours plus tard et m'informent qu'ils vont remorquer mes cars à Auray pour les mettre à mes frais en état de rouler. Je suis coincé et n'ai plus qu'à faire contre fortune bon coeur. Je leur dis alors que depuis leur dernière visite j'ai trouvé sur place les pièces nécessaires que j'étais allé chercher à Nantes et à Paris sans succès du reste.

Trois de mes cars sont donc réquisitionnés pour le transport des ouvriers, le matin de Quiberon à Plouharnel et le soir, en sens inverse.

Je n'ai plus qu'un chauffeur. Je décide donc que "POLBA" conduira un car, le chauffeur le deuxième et moi le troisième qui doit assurer le transport aller et retour sur Auray.

Cette nouveauté présente quand même un avantage. Nous avons nos grandes et petites entrées sur les chantiers. Nous sommes, en outre, en contact journalier avec les ouvriers et contremaîtres français qui y travaillent mais aussi avec les ingénieurs allemands de l'organisation Todt, chargée des travaux.

"POLBA" a pour mission de prendre tous les croquis qu'il pourra, moi je cuisine ingénieurs et ouvriers en faisant semblant de m'extasier sur le génie allemand capable de réaliser des travaux aussi formidables.

J'obtiens, ainsi quelques renseignements intéressants sur les abris de sous-marins construits à Lorient par la même société et recueille des renseignements précis sur le dosage du ciment, le calibre du gravillon et des fers employés, l'épaisseur des ouvrages sur les côtés et le dessus. J'apprends aussi que les travaux entrepris ici consistent en la construction de plates-formes et abris destinés à recevoir et abriter une batterie de trois canons de 340, dans le but de protéger l'entrée de Lorient contre une attaque éventuelle par la mer.

A compter de ce jour, je me promets d'obtenir d'une façon ou de l'autre, les plans de ces travaux, avec, autant que possible, les coordonnées de l'emplacement exact de chaque canon.

J'entre en relation avec un belge, plus nazi que le dernier des Boches, qui travaille en qualité de comptable. J'ai connu sa fonction trop tard sans cela je ne me serais pas tant attaché à capter sa confiance. Sa comptabilité ne m'intéressait pas du tout. Néanmoins je suppose que par lui je pourrai connaître un autre personnage qui pourrait me donner les renseignements que je recherche.

Mon belge aimant bien boire, je lui flanque un jour une bonne cuite au Pernod, mais je perds mon temps et mon Pernod. Kligenfuss c'est le nom du belge, sorti de sa comptabilité, ne sait rien.

Il faut donc m'orienter d'un autre côté. En causant avec les ouvriers que je conduis chaque jour à Auray, j'apprends que l'un d'eux est contremaître et travaille sur plans fournis par les Boches. J'invite plusieurs fois de dis contremaître à venir prendre un où plusieurs verres de Muscadet à l'arrivée à Auray. Il paraît l'apprécier. Je force donc la dose un samedi soir et tâte mon homme pour être sûr de ses sentiments. Les vapeurs de Muscadet aidant, il se met à table et j'ai la certitude de me trouver en présence d'un bon patriote qui ne travaille avec les Boches que parce qu'il faut manger. Nous devenons bons amis et un beau jour, en arrivant à Auray, je lui offre un bouteille de Muscadet et lui demande s'il pourrait me fournir les calques des plans mis à sa disposition par les Boches. Il tique un peu, me faisant ressortir les difficultés et les dangers que cela représente pour lui. Au début d'Octobre, il me

déclare que si je puis l'indemniser du temps qu'il passera à faire les calques et des risques qu'il va prendre, et qui peuvent lui coûter sa place, il sera en mesure de me fournir les plans avec coordonnées de l'emplacement des canons etc. le 9 courant contre remise d'une somme de 5000 Fr.. L'affaire me paraît trop belle pour que je demande, suivant la règle, à "L'AVOCAT" s'il est d'accord pour le prix et je lui dis que c'est entendu.

Entre temps, nouvelle perquisition à mon domicile par la feldgendarmerie, sans plus de résultats que la dernière fois. Le felfwebel qui commande la fouille me déclare que la feldkommandantur reçoit des quantités de lettres anonymes dénonçant des habitants de Quiberon. Qu'ils en prennent quelques unes au hasard et viennent perquisitionner. Comme je ne lui demandais absolument rien je me demande pourquoi il a éprouvé le besoin de me raconter cette histoire. Quoi qu'il en soit, je dois me méfier de plus en plus. Je préviens "POLBA" et "YANN" et donne à ma femme, toutes les instructions utiles pour une nouvelle perquisition éventuelle.

Dans Quiberon circule le bruit qu'il y a une liste d'établie par la kommandantur pour de futurs arrestations. Nous le verrons bien et il ne faut pas sans faire.

Je continue mon service d'ouvriers et le 9 Octobre 1941, quitte, comme d'habitude, mon garage à 5 heures30 suivie de "POLBA" et du chauffeur qui conduisent chacun leur car. A la hauteur du Fort Penthièvre, par temps brumeux, nous croisons trois cars et plusieurs petites voitures.

Nous nous inquiétons pas. Je prends mon équipe à Auray et l'amène sur le chantier où le contremaître s'arrange pour rester le dernier dans le car. Il me remet les calques promis en échange desquels je lui verse les 5000 Fr. et rentre vers Quiberon.

La sortie de la Presqu'Ile est interdite. On laisse tout rentrer, mais rien ne peut sortir, et avant d'arriver à Quiberon, un gosse me fait signe de m'arrêter. Il vient de la part de Jeanne (ma femme) me prévenir que "YANN" a été arrêté à mon domicile à 7 heures ce matin alors qu'il était encore au lit, que mon domicile est gardé militairement et que personne ne peut entrer ni sortir. Comme je constate la présence d'un cordon de soldats et de felgendarmen sur la route, il ne me reste qu'une solution : avaler le plan qui vient de m'être remis. C'est du gros papier calque et il passe difficilement. Ma chère petite Jeanne qui savait que je devais recevoir ce plan aujourd'hui a eu la bonne idée de me faire prévenir. J'ai ralenti pour avoir le temps de tout avaler et lorsque je me présente à l'entrée de mon garage, je viens de réussir à avaler la dernière parcelle du plan que j'ai eu tant de mal à obtenir. J'essaie de rentrer dans mon garage avec mon car mais la sentinelle placée à l'entrée m'en interdit l'accès. Je descends et aperçois à la fenêtre de la salle à manger qui est ouverte, ma pauvre Jeanne qui est défigurée. Je lui demande ce qui se passe. Elle a juste le temps de me dire que "YANN" a été arrêté alors qu'il était encore au lit et emmené à la kommandantur par les deux felgendarmen chargés de l'arrêter. Je tente à nouveau, à

pied cette fois, de pénétrer dans ma cour. Le factionnaire croise la baïonnette et j'en aperçois un autre qui garde le téléphone dans mon bureau, puis un troisième qui garde la face arrière de ma maison.

Je crie à Jeanne que je vais à la kommandantur demander le motif de l'arrestation de "YANN". La kommandantur est installée dans une villa du Boulevard Chanard. J'y rencontre le secrétaire à qui j'ai déjà eu affaire plusieurs fois. Je le questionne mais il me déclare qu'il n'est au courant de rien et qu'en allant à l'hôtel Penthièvre je pourrai peut être savoir quelque chose. En descendant vers la kommandantur j'ai remarqué qu'un factionnaire se tenait devant la pâtisserie Celerier. Je respire un peu car cette particularité me démontre que ce n'est pas une mesure qui nous est spéciale. C'est donc moins grave que je ne le supposais. J'arrive au pied de l'escalier donnant accès à l'hôtel Penthièvre et au moment où je mets le pied sur la première marche, je suis arrêté par un feldgendarme qui me demande ce que je désire.

- Mon fils vient d'être arrêté à mon domicile. Je viens en connaître le motif.

- "comment vous appelez-vous"?

- Le Bayon.

Il consulte une liste puis me dit de le suivre. Il m'introduit dans la pièce de gauche en entrant qui est le salon de l'hôtel où siègent deux officiers dont l'un a le grade de capitaine de la luftwaffe et paraît présider. Il reçoit le rapport d'un feldgendarme armé jusqu'aux dents qui, avec force et claquements de talons lui raconte une histoire à laquelle je ne comprends rien. A ce moment vient se ranger devant l'hôtel le car de mon homonyme F. Le Bayon qui assure le service régulier Quiberon-Auray. Il a été arrêté au passage à niveau de Penthièvre et contraint d'embarquer, outre ses voyageurs, toutes les femmes de Kerhostin qui allaient ramasser du bois mort dans les bois de Penthièvre.

Le capitaine président me demande ce que je désirais.

Je le lui explique.

- "Quel est votre nom"?

- Le Bayon.

- "Alors vous êtes le propriétaire de cet autobus." Et il me montre celui qui venait d'arriver.

- Non Monsieur.

- "Vous vous appelez bien Le Bayon"?

- Oui Monsieur.

- "Alors cet autobus est bien votre propriété"?

- Non Monsieur.

- "Voyons, vous êtes bien M. Le Bayon entrepreneur de transports"?

- Oui Monsieur.

- "Alors cet autobus est à vous"?

-Non Monsieur.

“-Alors à qui est-il?”

-Il est à Monsieur Le Bayon.....

Sans me donner le temps de continuer et en tapant sur la table, il me hurle:

“-Mais c’est vous M. Le Bayon!”

L’affaire commençant à m’amuser énormément, je souris en lui répondant:

-Mais non Monsieur.

“-Je ne comprends plus rien.”

-Je vais vous expliquer. Cet autobus appartient à un M. Le Bayon dont le prénom est François. Il habite Locmariaquer; tandis que mon prénom est Roger et que je réside à Quiberon.

“-Pourquoi ne me l’avez-vous pas dit tout de suite?”

-Parce que vous ne me l’avez pas demandé.

A ce moment je lui rappelle l’objet de ma visite qui est de connaître le motif de l’arrestation de “YANN”.

“-Je ne peux pas répondre à votre question et je suis même obligé de vous garder à ma disposition.

Il donne un ordre, deux soldats en armes se présentent accompagnés d’un feldgendarme. Ils m’encadrent et me conduisent dans une chambre au deuxième étage, où ils me laissent sous la surveillance d’un soldat en armes.

Entendant, au cours de la matinée, du va et vient dans le couloir, il faut que je sache ce qui se passe. Prétextant un besoin urgent, je quitte ma chambre suivi par mon cerbère et aperçois dans la chambre qui fait à celle d’où je sors M. Chauvire. Plus loin, “POLBA” dans une autre. “YANN” un peu plus loin et plusieurs autres personnes dont Geoffroy et Celerier.

Je fais disparaître dans la cuvette des cabinets, après les avoir brûlées, des notes que j’avais prises et écrites sur des feuilles volantes, suivant un code personnel et que j’avais soigneusement roulées en boules, prêtes à être avalées à la moindre tentative de fouille. Satisfait de mon inspection, je regagne ma chambre, toujours suivi de mon ange gardien et réclame au passage, une cigarette à M. Chauvire qui me la donne.

Il m’est interdit de me montrer à la fenêtre. L’hôtel est entouré de factionnaires qui mettent en joue quiconque se présente dans l’encadrement de la fenêtre.

“POLBA” a été arrêté au moment où il rentrait son car au garage. Jeanne est venue aux nouvelles, dès qu’elle a pu sortir, c’est-à-dire aussitôt que les factionnaires gardant la maison se sont retirés. Allant à la fenêtre malgré la défense, je l’aperçois sur le boulevard. Je lui fais un signe auquel elle répond. A ce moment un factionnaire se précipite sur elle, lui fait faire demi tour et me met en joue. Je me rentre prudemment et demande à mon gardien si ses camarades ne sont pas “furruck”.

Vers 11 heures, un sous officier vient me chercher et, toujours escorté de mon gardien, je suis introduit dans une pièce occupée par un officier qui a sur les pattes d'épaules les insignes du grade de major et un secrétaire dactylographe, assis devant ma propre machine à écrire qui m'a été réquisitionnée. Le commandant a une vraie gueule de Boche avec les balafres réglementaires.

“-Dites moi ce que vous savez?”

-Je n'ai rien.

“-L'officier vous demande de lui dire ce que vous savez”.

-Je ne sais absolument rien, mais serai heureux de connaître le motif de mon arrestation et de celle de mes deux fils.

“-Vous devez le savoir mieux que nous”.

-Si je le savais je ne le vous demanderais pas.

“-Vous êtes communiste?”

-Oui et c'est probablement pour cela qu'à Quiberon, on me surnomme Mussolini.

“-Pourquoi vous appelle-t'on Mussolini?”

-Sans doute parce que je suis communiste.

Mon boche ne comprend pas.

“-Donnez-nous les noms des communistes de Quiberon”.

-Je ne connais pas de communistes, mais seulement deux catégories de citoyens les Français et les Allemands.

“-Vous voulez me faire croire qu'il n'y a plus de communistes à Quiberon?”

-Je ne veux rien vous faire croire, mais vous répète que je n'en connais pas.

“-Vous avez été dénoncé par un communiste. Vous pouvez donc nous donner leurs noms”.

-Mais Monsieur, je vous répète que je n'en connais pas.

“-Alors dites-moi ce que vous savez?”

-Je vous répète que je ne sais rien.

Alors il entre dans une violente colère, se met à hurler en tapant sur la table et finit par me faire reconduire à ma chambre. Un deuxième factionnaire est adjoint à celui qui me surveillait depuis ce matin. Je dois être considéré comme très dangereux.

Je commence à trouver le temps bien long. Pour me distraire, je me fais expliquer par mes gardiens, le fonctionnement de leurs fusils. Ils s'y prêtent d'ailleurs de bonne grâce. Ayant capté leur confiance, j'en profite pour faire demander une cigarette à M. Chauvire qui est toujours dans la chambre en face.

Vers 16 heures on nous fait tous descendre dans la salle à manger de l'hôtel où l'on nous fouille minutieusement. Tous les objets que nous possédons sur nous sont mis, après inventaire, dans une grande enveloppe. Comme je proteste, le sergent qui opère, me dit:

“-Rassurez-vous, tout ceci vous sera rendu à votre arrivée à Angers”.

Ce qui lui vaut une bonne engueulade d'un officier qui l'a entendu.

Il faut maintenant trouver un moyen de faire prévenir ma pauvre Jeanne que notre destination est Angers. A ce moment précis, un officier demande les trois Le Bayon car j'ai retrouvé "POLBA" et "YANN" au rassemblement. Je me présente et il me remet nos trois imperméables que Jeanne a réussi, à force d'insister, à lui faire accepter pour qu'ils nous soient remis.

Je pense aussitôt, ayant vu des cars se ranger devant le perron de l'hôtel, qu'on va nous embarquer, mais aussi que ce mouvement n'échappera pas à Jeanne et que nous aurons la consolation de la voir avant notre départ. J'en profiterai pour lui indiquer notre destination.

Un ordre en Boche. Une cinquantaine de soldats en armes se présentent, nous encadrent et c'est après un dernier appel, l'embarquement dans les cars. Je ne lâche pas mes fils d'une semelle afin d'avoir des chances d'embarquer avec eux. Je vois ma pauvre Jeanne au premier rang. Elle est défigurée. Je lui crie : "Angers" et vois que c'est à grand peine qu'elle retient ses larmes.

- Pas une larme surtout, tu ferais trop plaisir à ses salauds.

Deux feldgendarmen approchent et commencent à bousculer la foule qui s'est peu à peu amassée. S'ils ont le malheur de bousculer Jeanne, il arrivera ce qui arrivera mais j'assomme le premier qui la touche.

Je dois à la vérité de dire qu'à ce moment le capitaine de la luftwaffe qui m'avait reçu le matin, intervient, donne un ordre aux feldgendarmen qui se calment. Il était temps, ils allaient arriver à Jeanne et déjà, je voyais rouge.

Nous montons dans les cars où nous nous installons avec devant et derrière, revolvers au point, huit feldgendarmen par voiture.

Il y en a deux. Dans la nôtre, outre mes deux fils et moi-même, il y a Chauvire fils, qui m'apprend que son père a été relâché après son premier interrogatoire. Jean Lavenant décédé depuis certainement des suites de son internement qui l'avait beaucoup affecté. Marin, Guennec, Mondes, Marchand, Caudron, complètent le chargement. Nous traversons Quiberon pour prendre la direction d'Auray. Toute la population est dans la rue, consternée car il y a eu plus de quarante arrestations et les gens se demandent à qui le tour.

Je peux parler à mes fils que j'ai réussi à caser l'un devant, l'autre près de moi. Un feldgendarme intervient et me dit dans un français mitigé d'un fort accent belge : "- vous ne savez pas qu'il est interdit de blaguer comme ça ?"

Je fais l'âne et réponds que personne ne nous l'avait dit.

Je n'en continue pas moins mes instructions à "POLBA" et "YANN" et j'insiste sur le point qu'au cas d'interrogatoire et de question gênante, ils doivent répondre qu'ils ne savent pas et que c'est moi qui m'occupais de toutes ces questions.

Si on fouille bien mon domicile comme je le présume, on va trouver des tas de choses et entre autres, des armes. Je suis certain que Jeanne s'en sortira mais crains que si on nous interroge séparément, comme s'est probables on nous fasse nous couper.

Je n'ai aucune crainte pour Jeanne et suis certain que quoiqu'il arrive, elle ne parlera pas. Elle sait aussi qu'il en sera de même pour moi. Je crains davantage pour "YANN" qui est un peu jeune et pourrait se laisser influencer aussi je lui dis que dans les circonstances actuelles, mentir devient un devoir. Il me regarde avec ses bons yeux de gosse et ne paraît pas s'expliquer ce changement qui est contraire à tout ce que je lui ai appris. J'insiste encore sur ce point en lui faisant ressortir que mentir aux Boches, ce n'est pas la même chose.

Nous arrivons à Vannes vers 18 heures et les cars s'arrêtent place de la Halle aux Grains devant la feldgendarmerie de la feldkommandantur. Nous sommes autorisés à descendre deux par deux pour satisfaire un besoin naturel. Puis, après palabres de nos gardiens avec leurs bureaux nous sommes conduits à la Maison d'Arrêt de Vannes, place de Nazareth de sinistre mémoire. Cette prison aura vu au cours de la guerre, passer tant de bons Français qui ont payé de leur vie leur dévouement à leur Patrie.

Mon camion qui venait comme l'on sait deux fois par semaine à Vannes transportait presque à chaque voyage, du poisson destiné au ravitaillement du gardien-chef de la prison.

Je songe en y pénétrant que si j'ai la chance de le voir, il pourra peut-être nous faire passer quelque chose à manger car depuis ce matin 6 heures, nous n'avons rien mangé. En traversant un couloir qui se trouve à gauche en entrant dans le bâtiment de gauche, au rez-de-chaussée, je passe à le toucher et le regarde fixement ne pouvant lui parler mais me rends compte aussitôt qu'il n'a pas voulu me reconnaître.

Nous sommes alors introduits dans une immense pièce garnie de deux tables et quatre bancs, avec, dans un coin, la traditionnelle tinette qui empeste.

Nous prenons l'aventure du bon côté et plaisantons à qui mieux . J'ignore à quelle heure se font les distributions de soupe ou autres dans ce genre d'établissement, mais c'est en vain que nous attendons qu'on nous apporte quoi que ce soit. Mon impression sur le gardien-chef se confirme. Nous causons assez fort, aussi le feldgendarme à l'accent belge, dont j'ai déjà parlé ouvre la porte et nous invite à nous taire. Nous lui faisons remarquer que nous n'avons pas de quoi nous coucher et Lavenant lui dit que prisonnier des Allemands pendant l'autre guerre, il était mieux traité.

Un quart d'heure après, il revient porteur d'une paillasse. Nous sommes douze. Le privilège de âge me permet de bénéficier de la paillasse que je partage avec M. Monges ex-receveur des Postes à Quiberon. Un peu plus tard, Marin en resquillera ce

qu'il peut en rester. Je regrette de ne la lui avoir abandonnée complètement car j'y ai récolté puces, poux et autres bestioles encore plus empoisonnantes dont le travail nocturne joint aux émanations de la tinette, m'ont empêché de fermer l'oeil.

A 6 heures le lendemain matin, nos feldgendarmen viennent nous extraire et nous font remonter en car. Nous avons dû quitter l'hôtel Nazareth avant la distribution de ce qui est servi le matin car nous avons toujours l'estomac vide. Nous sommes toujours aussi bien encadrés que la veille et prenons la route de Nantes.

Je me suis arrangé pour que mes fils soient encore auprès de moi et continue à leur indiquer ce qu'ils doivent dire ou ne pas dire, même si on leur raconte que j'ai tout avoué ou que leur mère a parlé. Ils sont maintenant bien chapitrés et je commence à être plus tranquille. Mais je pense au chagrin que tu dois avoir ma pauvre Jeanne et sais aussi que tu vas te fatiguer à essayer de faire marcher notre affaire et que tu ne trouvera pas beaucoup de gens pour t'aider, sachant très bien que c'est lorsqu'on est dans la peine que l'on connaît ses vrais amis, mais aussi que c'est à ce moment que l'on peut les compter et constater qu'ils ne sont pas nombreux.

Qu'il me soit néanmoins permis de remercier ici Madame Le Mouroux qui, spontanément est venue offrir à Jeanne et son personnel et son matériel.

Je me dis que je suis responsable du chagrin que tu éprouves en sachant pas ce qu'il va advenir de tes fils et de ton mari et commence à m'en vouloir. J'adresse une fervente prière à Sainte-Anne d'Auray et lui demande de nous protéger comme elle l'a toujours fait jusque là.

La route continue à se dérouler et malgré la beauté des sites traversés, le paysage me laisse indifférent.

J'avais pensé qu'à Nantes, nos gardiens nous auraient tout de même donné un morceau de pain, mais, après un arrêt qui a permis à ces messieurs de se ravitailler en sandwiches qu'ils dévorent à notre nez, nous roulons vers Angers. Je commence à me sentir l'estomac vide et pense à mon pauvre "YANN" qui a un appétit féroce ; mais ne le questionne pas pour ne pas lui faire penser. J'ai omis de dire que ma bonne petite Jeanne avait pris la précaution de glisser dans chaque poche des gabardines remises, quatre rondelles de pain et du chocolat que nous avons, depuis déjà bien longtemps, partagés avec nos compagnons d'infortune.

Nous arrivons à Ancenis et le conducteur de notre car qui conduit du reste fort mal, manque de nous faire rentrer dans un mur. Le car s'arrête à quelques centimètres de ce dernier. Il n'a pas fallu plus des deux ou trois minutes qui se sont écoulées, pour faire marche arrière et manoeuvrer pour que les habitants du quartier où nous sommes arrêtés, viennent sur le pas de leurs portes, ayant constaté qu'il s'agissait de Français arrêtés par les Boches. Nous faisons signe que nous avons faim. Immédiatement, une boulangère nous apporte deux pains de six livres, une épicière, du saucisson et des conserves etc. . Nous nous excusons de ne pas pouvoir les payer. Nous n'avons pas un

sous. Braves gens de France. Ils ne nous réclament rien et la boulangère nous dit qu'elle se débrouillera bien pour les tickets.

Nous chargerons par la suite le père de l'un des nôtres d'aller les remercier comme il convient et leur payer ce que leur bon coeur les avait fait nous offrir sans nous connaître. Notre seule qualité de Français arrêtés par les Boches avait été suffisante, pour qu'ils ouvrent, en même temps que leur coeur, leur bourse.

Qu'ils en soient remerciés encore. Nous avons été on ne peut plus touchés par ce geste et en étions très émus.

Un feldgendarme a remplacé le chauffeur au volant. Je dois reconnaître qu'il conduisait très bien. Nous dévorons les vivres qui viennent de nous être remis et que nous avons partagés.

Après un voyage sans autre histoire, nous arrivons à Angers vers 17 heures. Les feldgendarmen ne paraissent pas connaître la ville et nous la parcourons dans tous les sens. A un endroit nous sommes arrêtés par des factionnaires puis l'on entend une musique qui est certainement militaire.

Je suppose que nous allons assister à un défilé quelconque car ce n'est sûrement pas en notre honneur qu'on a fait sortir la musique.

Des musiciens à cheval paraissent, précédant une vingtaine de voitures hétéroclites. Malgré notre pénible situation, je ne peux pas m'empêcher de rire tellement ce défilé paraît grotesque. Je reconnait, alors, les musiciens qui ont séjournés à Quiberon quatre ou cinq mois.

Le car démarre et cette fois, aucune illusion possible, c'est à la maison centrale que nous sommes destinés. Nous apprendrons plus tard qu'on la désigne sous le nom de Pré-Pigeon.

### **En Taule**

Dès notre entrée, je constate que c'est une prison cellulaire. Je vois ouvrir une cellule, y faire entrer un homme, ouvrir une autre porte pour que recommence le même manège. Je dis alors à mes fils de ne pas me quitter et de rester, autant que possible devant moi. Nous aurons ainsi des chances d'occuper des cellules voisines. Je demande aussi au jeune Chauvire de vouloir bien rendre à "POLBA" le tricot de laine que ce dernier lui avait prêté parce qu'il avait froid, puis, ce que j'avais prévu arrive. "YANN" qui marche en tête est coffré cellule 50, "POLBA" cellule 52 et votre serviteur échoue au n° 54. Il est 18 heures 30 environ car nous n'avons plus de montre. Nous attendons, vainement qu'on nous apporte quelque chose à manger.

Toutes ces tribulations et l'ennui que j'éprouve de savoir ma chère petite Jeanne toute seule, se demandant ce que nous sommes devenus et ce qui va nous arriver, car elle sait que j'ai reçu la veille, le plan de la batterie "E", mais ignore que je l'ai avalé

et qu'il est, maintenant, certainement digéré. Toutes ces choses et l'inquiétude qui est réservé à mes fils, m'ont mis à plat. Je m'étends sur ma paille et bien qu'elle soit aussi dure que du bois, je m'endors et ne me réveille que le lendemain matin au cri de "kafé" répété par les Boches qui distribuent le "jus" dans chaque cellule. Je me lève pour entendre le guichet de la porte s'ouvrir. Je vois une tête rasé dans l'encadrement et entends : "passe ta kamelle". J'aperçois sur la table une gamelle du modèle de l'infanterie française en 1914. Je la passe au guichet et le Boche me verse une ration de café correspondant à la moitié de la gamelle, puis un autre dépose sur le même guichet, un huitième de boule de pain.

Il y a bien longtemps que je n'ai pu obtenir de pain sans être obligé, en contrepartie, de donner, avec le prix correspondant, les tickets nécessaires. J'étais littéralement affamé et le jus accompagné du pain, sont absorbés immédiatement. Je pense aussitôt que c'est un sérieux avantage d'être en prison et cette réflexion m'amuse. Mais soudain une autre idée me vient. Pourvu que ma pauvre Jeanne, dans sa détresse, est pensé à prévenir "L'AVOCAT" de notre arrestation afin qu'en cas de souricière, lui-même où ses agents de liaison ne viennent pas donner tête baissée chez moi. Cette idée me tracasse mais je connais bien Jeanne et je suis convaincu qu'elle n'aura pas manqué de prévenir aussitôt. J'apprendrai, à mon retour, que ce fut son premier geste.

Je suis restauré, cela va mieux. Maintenant, appliquons les principes dont je ne me suis jamais départi pendant les deux guerres. 1° Exploration. 2° Installation. 3° Exploitation. Il commence à faire jour. J'examine ma cellule qui comprend, à droite en entrant, une couchette métallique qui se relève pour être fixée au mur, sur cette couchette, une paille garnie de paille fraîche dont l'étui est relativement propre, une couverture qui paraît propre aussi. A gauche, un tabouret en chêne massif dont l'un des pieds est traversé par un boulon à oeil. Dans cet oeil est fixée une chaîne qui est scellée au mur. A gauche encore, une tinette recouverte d'un siège en bois avec fenêtre. Plus loin, à gauche, une table fixée au parquet par quatre équerres vissées et tenue au mur par deux pattes scellées dans ce dernier et vissées sur le dessus de la table. Au fond, face à la porte, un vasistas ouvrant de haut en bas et les inévitables barreaux. Ce vasistas est placé à environ deux mètres au dessus du plancher. Sur la table, la gamelle décrite plus haut et une cuiller en fer battu.

Connaissant les boches de réputation, je me dis que si l'un de mes fils est brutalisé dans sa cellule, il faut que je puisse intervenir tout de suite. Pour cela, il me faut les moyens de défoncer la porte. Je ne vois, dans tout l'inventaire que j'ai fais, que le tabouret pour y arriver. Je me mets aussitôt au travail pour le libérer de sa chaîne, mais n'y arrive qu'après avoir tordu le bout de ma cuiller pour en faire une sorte de clé qui me permet de dévisser l'écrou qui maintenait en place le boulon à oeil.

Ce travail qui m'a bien demandé une heure, accompli, je pense que maintenant celui qui touchera un de mes fils, constatera à ses dépens qu'il n'est pas seul.

Je veux maintenant voir les possibilités d'évasion. En approchant mon tabouret du vasistas et en y installant ma paillasse debout je réussis à l'ouvrir. Ca va déjà mieux. Je saute aux barreaux, m'y accroche et inspecte les environs. Je constate que d'après le soleil nous sommes dans le bâtiment Nord de la prison. Nos cellules sont au premier étage et donnent directement sur une petite cour qui sépare l'aile où nous sommes d'un petit bâtiment qui donne dans le jardin des gardiens français qui ont été évacués avant notre arrivée. J'en aperçois un qui se promène, je siffle pour attirer son attention. Il me regarde mais ne répond pas. Je constate aussi qu'un mur de six mètres de hauteur, au moins, entoure toute la prison. A ma droite un autre bâtiment, semblable à celui que nous occupons et qui doit former l'aile Est. Je mesure approximativement la distance qui sépare deux fenêtres et pense pouvoir arriver à communiquer avec "POLBA". Je remarque aussi que les barreaux sont scellés dans de la pierre blanche et par conséquent très friable. Je m'en occuperai plus tard.

En descendant de mon observatoire je remarque qu'il existe, encastré dans le mur une sorte de lavabo. J'essaie tous les moyens pour tenter de faire couler de l'eau du robinet sans aucun succès. Je commence l'inspection du plancher qui me révèle de nombreux trous de souris obstrués par des pelotes de fil à voile. Les femmes internées, avant nous dans ces cellules, travaillaient pour les établissements Bessoneau. J'extrais le fil à voile des trous et constate que ce ne sont pas que des tout petits bouts. Je les attache les uns aux autres jusqu'à ce que j'obtienne une longueur suffisante pour atteindre, de ma fenêtre, celle de mon voisin de droite qui est "POLBA". Mon travail terminé, je remonte à ma fenêtre et l'appelle. Il finit par m'entendre. Je lui explique ce qu'il faut qu'il fasse pour atteindre sa fenêtre et lui demande de me prévenir lorsqu'il y sera parvenu. Quelques instants plus tard il m'apprend qu'il est en place.

- Tu vas voir passer quelque chose devant le coin gauche de ta fenêtre. Tu t'en saisiras et attendras.

J'attache ma cuiller au bout de mon fil, passe le bras entre deux barreaux et balance le tout jusqu'à ce que "POLBA" me dise qu'il tient la cuiller. Je descends et continue l'amarrage de tout les bouts de fil pour que "POLBA" ait assez de longueur pour atteindre la fenêtre de "YANN". Je demande à "POLBA" de faire pour son frère l'opération que j'ai réalisé pour lui et qu'ils recommencent en sens inverse, après avoir passé le fil derrière un barreau de la cellule de "YANN" afin de réaliser un va-et-vient.

Ce travail qui ne me paraît pas compliqué nous prend tout de même toute la matinée car au moindre bruit, dehors ou à l'intérieur, nous devons cesser notre travail, descendre et prendre l'air innocent de l'enfant qui vient de naître.

Je suis satisfait, j'ai maintenant une liaison directe avec mes deux fils et nous verrons si nous devons nous en servir de jour ou de nuit.

Bien qu'assez sportif, malgré mes cinquante printemps, l'exercice qui consiste à sauter aux barreaux de ma fenêtre, de m'y accrocher dans une position instable, en équilibre sur la fenêtre, ne me va pas beaucoup d'autant que la quatrième ou cinquième fois, j'ai cassé un carreau dont heureusement personne n'a entendu la chute, mais pour la nuit ce ne sera pas très agréable. Je pense que si je pouvais déplacer ma table, en la mettant sous la fenêtre et l'escabeau par dessus, j'aurais une installation merveilleuse.

Je m'attaque donc aux vis des équerres qui fixent la table au plancher. Avec ma providentielle cuiller, je réussis à en dévisser trois. La quatrième ne veut rien savoir malgré toutes les combinaisons essayées. Pas plus de succès pour les pattes à scellement du dessus.

Un proverbe dit que patience et longueur de temps font plus que force et que rage. Pour une fois il était inexact ou alors c'est que je n'avais pas une dose de patience suffisante. J'entre dans une rogne majuscule. Je quitte mon veston, me mets à quatre pattes sous la table et m'arc-boutant au plancher, la secoue dans tous les sens. Après une bonne demie heure d'efforts qui m'ont mis en nage, je réussis à libérer la table que j'approche de la fenêtre. A ce moment, un bruit de pas dans le couloir. Tout est aussitôt remis en place. Le guichet s'ouvre et une main plaque sur la tablette un morceau de pain de la grosseur de celui délivré le matin.

“- Passe ta kamelle”.

Je m'exécute et la vois remplir à demi d'un liquide avec quelques morceaux de solide qui ressemble étrangement à la Wermarcht soupe que j'ai vu tant de soldats boches enterrer sans y goûter.

Je goûte. Est-ce l'appétit que j'avais ou était-ce la préparation qui était bonne? Je n'en sais rien. Mais ce dont je suis certain c'est que je n'en ai pas laissé une goutte. Le guichet s'ouvre une autre fois.

“- Passe ta kamelle”.

Et on y verse quelque chose qui veut ressembler à du café. Ce n'est pas trop mauvais et c'est assez bien sucré.

Je remonte à mon perchoir ce qui est devenu un jeu. Debout sur l'escabeau que je mets sur la table, je peux m'accouder entre les barreaux.

Il faut maintenant faire connaissance avec les voisins de dessous, de dessus et d'à côté. La cellule à ma gauche quand je suis à ma fenêtre est certainement occupée. Je frappe la lettre “V” en morse, on répond. Je monte au perchoir et appelle mais la fenêtre est encore fermée. Je donne le tuyau pour l'ouvrir ce qui se produit quelques instants après, puis, j'entends sauter à la troisième tentative, une voix rapprochée me demande qui je suis. J'explique et apprends, ensuite, que mon voisin se nomme Louvel. Il est marchand de vin en gros à Fougères, où les Boches ont arrêté une cinquantaine de personnes, que son frère est dans une cellule en face de la nôtre ( côté

intérieur) et qu'à le toucher se trouve le capitaine au long cours Gallais dont la femme et la fille sont aussi en cellules, dans le bâtiment Est. Louvel me demande comment je peux me maintenir, sans fatigue, accroché aux barreaux et me déclare que ça le fatigue. Je lui explique ma combinaison qu'il se met en devoir de réaliser. Il la passe à ses amis qui occupent les cellules du rez-de-chaussée, en dessous de nous, et c'est un véritable usinage qui commence dans chaque cellule. Mes fils et leurs voisins ayant profité des conseils.

Vers 16 heures le guichet s'ouvre. Un Boche porteur d'un papier fixé sur un carton et armé d'un stylo montre sa sale gueule dans l'encadrement du guichet.

"-Comment vous appelez-vous?"

-Le Bayon.

Il passe au guichet de "POLBA". Même question; même réponse. Il note encore puis passe au guichet de "YANN". Même question; même réponse.

Il revient au mien.

"-Je vous ai demandé votre nom".

-Eh bien je vous l'ai donné.

Il vérifie.

"-Vous vous appelez bien Le Bayon?"

-Oui.

Guichet de "POLBA", même question, même réponse. Il en est de même au guichet de "YANN".

Il revient me voir.

"-Votre nom?"

-Donnez je vais vous l'écrire.

Il retourne voir "POLBA". Il ne peut pas réaliser que trois hommes logés dans des cellules différentes puisse avoir le même nom.

Je m'amuse énormément lorsque j'entends "POLBA" que l'incident doit raser, et qui devait être occupé à autre chose, lui expliquer en petit nègre que nous sommes le père et les deux fils. Alors, gravement le boche inscrit notre nom sur la porte de nos cellules. Il en fait autant sur les autres portes de sorte que, ayant réussi à caler, à l'aide de papier glissé dans la rainure, le guichet coulissant de la porte de façon à ce qu'il soit impossible de l'immobiliser de l'extérieur au moyen du crochet prévu à cet effet, je peux le faire coulisser de l'intérieur et voir ainsi tout ce qui se passe au dehors ou plus exactement dans l'intérieur de la prison. Je peux aussi lire les noms des occupants des cellules se trouvant dans mon rayon visuel. Cette particularité me permettra, par la suite, de découvrir un "mouton" que les Boches avaient logé dans une cellule du rez-de-chaussée pour nous espionner.

Nous ne sommes pas comme on pourrait le croire, en mauvaise compagnie. Au deuxième étage se trouve presque tout l'état-major de la compagnie d'assurance la

Mutuelle du Mans. Je l'apprends par une voix qui vient du ciel. L'un des directeurs qui me connaît comme client, m'a entendu appeler par Louvel et s'est souvenu de moi. Le Vicaire Général du Morbihan a le même honneur que nous. Il y a aussi quatre abbés dont un vicaire de Quiberon et des gendarmes en uniformes.

L'heure du repas du soir arrive et on nous apporte du pain et deux rondelles de saucisson. Je pense à mon pauvre "YANN" qui n'en a certainement pas suffisamment.

Je décide alors de ne consommer que la moitié du pain que je recevrai en disant à mes fils que j'en ai de trop, au moyen du va et vient, je le leur passerai. Effectivement, tous les jours, après chaque repas les occupants des cellules d'en face, voyaient se promener, sur la partie qui séparait nos cellules, un morceau de pain qui avançait par petits bonds.

Mon voisin Louvel me produisant une excellente impression, je lui propose de le relier au va et vient qui s'est allongé de l'autre côté si bien que Louvel, occupant l'extrémité du bâtiment, la liaison horizontale est établie dès le lendemain de notre arrivée.

La nuit tombe mais je n'ai pas du tout envie de dormir. Je commence à marcher dans ma cellule, trois pas dans un sens, trois pas dans l'autre. Cet exercice me réchauffe un peu et me permet aussi de réfléchir. Je commence mon interrogatoire. Pose les questions que je suppose qui me seront posées et y réponds. J'examine, ensuite ce qu'on pourrait me réfuter.

Ce petit travail mental répété pendant les dix-sept jours qui ont précédé mon interrogatoire m'a permis de me présenter devant les deux officiers chargés de ce travail complètement armé et ayant en réserve, tous les arguments pouvant démontrer notre innocence complète.

Si j'avais été boche, je n'aurais certainement pas laissé autant de temps de réflexion aux gens dont je voulais sortir quelque chose.

Après avoir fait ma prière quotidienne, je m'étends sur ma paillasse. J'ajoute à cette prière, la promesse à Sainte Anne d'Auray que si mes deux fils et moi, sortons de cette aventure, nous irons à pied à Ste-Anne, remercier la mère de la Vierge de sa protection.

Je m'endors vers une heure du matin. J'ai dû mettre ma gabardine par dessus ma couverture, mon carreau cassé laissant pénétrer un petit vent qui n'est pas chaud. Il faudra que je remédie à cet inconvénient le plus tôt possible.

Le lendemain matin, après le Kafé, un boche nous distribue du papier journal tout découpé, près à l'usage. Ils pensent à tout. Le journal datait bien de dix ans mais je lis quand même tous les faits divers qui intéressent la région angevine où je ne connais personne. Un autre boche vient, de l'extérieur, vider les tinettes qui à notre

arrivée sentaient aussi mauvais que celles de Vannes. Il la ramène quelques instants plus tard le fond garni de chlore. Je préfère cette odeur.

Un autre garçon d'étage, c'est ainsi que je baptiserai tous les boches, prisonniers eux-mêmes, qui sont préposés à notre service, est introduit par un geôlier. Il nous apporte un balai et une pelle pour le nettoyage de la cellule. Toujours pas une goutte d'eau pour se laver. Je ne possède qu'un mouchoir et ne sais plus par quel bout le prendre. Les portes des cellules restent ouvertes quelques instants, le geôlier précède le porteur du balai, ouvre plusieurs cellules, cinq ou six à la fois, puis vient les refermer pour recommencer plus loin. Cette opération se faisant simultanément, au rez-de-chaussée et en face, je me souviens qu'un jour les cellules se trouvant en face de la mienne, mais au deuxième étage et leurs habitants qui avaient été raflés à Gourin, je crois, paraissant broyer du noir, je cherche ce que je pourrais faire pour leur remonter le moral. Au moment où le boche porteur de balai se présente, je le saisis par le bras et lui dis: "Dites donc, Firmin, depuis notre arrivée ici, nous n'avons pas d'eau. Votre service est très mal fait. Si ça continue, je me verrai contraint de vous donner vos huit jours!"

Eclat de rire général. Il n'y a que le boche qui n'a rien compris. On ne peut se faire à l'idée de ce qu'une petite blague comme celle-là peut faire du bien au moral abattu.

La clé tourne encore dans la serrure, au moment où je mettais le pied sur ma table pour monter à mon perchoir. Je descends précipitamment. Le boche me fait signe de sortir. Je m'exécute. Il me conduit dans une petite cour triangulaire. Il y en a cinq isolées les unes des autres par un mur assez haut. Je les ai bien remarquées de mon perchoir à l'extrémité nord de notre bâtiment, mais n'y voyant jamais personne, jusqu'à ce jour, je m'en étais pas occupé. Cinq minutes, environ après mon arrivée dans cette cour, je suis rappelé et passant près de la porte donnant accès à celle d'à côté, j'aperçois "YANN" qui me regarde avec ses bons yeux de gosse et semble triste. J'en éprouve une très pénible impression car je pense que si j'avais voulu comme tant d'autres, hélas! me tenir tranquille, j'aurais évité à mes fils, la détresse physique et morale que nous subissons depuis notre arrivée ici.

Comme le gardien attend que les cinq cours aient été ouvertes pour remonter derrière le dernier des détenus, je stationne dans l'escalier qui est assez sombre et attends la montée de mon Yannick que j'ai la grande joie d'embrasser. Si ces sorties continuent, je m'arrangerai pour embrasser mes fils à tour de rôle. J'y réussis et dès le lendemain ainsi que les jours suivants, j'aurai le plaisir d'embrasser un de mes fils à chaque sortie.

J'ai repéré dans la cour une pancarte en carton qui nous informe qu'un détenu a été fusillé pour avoir tenté de s'évader.

L'inscription ne m'intéresse pas le moins du monde, mais je constate avec satisfaction que le carton fait à peu près la dimension du carreau que j'ai cassé. Un

coup d'oeil pour être sûr que le gardien ne me surveille pas, j'arrache la pancarte que je mets sous mon veston et après avoir embrassé "POLBA" cette fois, dans l'escalier, je réintègre ma cellule où je m'empresse de remplacer le carreau manquant.

Le carton est juste de dimension mais au premier coup de vent, il tombe. Je confectionne avec un morceau de bois arraché au plancher, huit chevilles que je taille avec un morceau du carreau cassé que j'ai précieusement conservé et fixe les chevilles dans le mastic qui adhère encore à l'encadrement de la vitre. Ca tient merveilleusement.

Ma barbe qui a poussé depuis mon arrestation commence à me démanger sérieusement. Je me demande si des pensionnaires ne s'y sont pas installés. Je n'ai aucun moyen de me raser ni de me peigner.

J'établis un programme que je communique à mes fils. Aussitôt levé, le torse nu et chemise à l'air, chasse au parasites. Culture physique pendant une demie heure pour conserver sa forme en cas d'évasion que je projette toujours. A l'aide de ma cuillère, j'ai déjà bien entamé la pierre dans laquelle est scellé l'un des barreaux de ma fenêtre.

Il me faut un peigne. Toujours avec ma cuillère, je détache un morceau de plinthe situé au bas du mur, mais je me demande comment je vais réaliser les dents du peigne. J'avise ma gamelle dont le couvercle est retenu par une chaînette constituée par une suite de S. Je défais cette chaîne, redresse chaque S que je pique dans le bois et réussis à me fabriquer un peigne fort convenable que je conserve toujours comme un précieux souvenir. Ce travail m'a employé deux journées. Pendant ce temps, les heures s'écoulaient plus vite.

J'ai aussi installé une sorte de cadran solaire d'après l'ombre des barreaux de la fenêtre sur le mur. Par une sirène et les cloches, je sais l'heure à midi. En me livrant à un petit calcul, je suis arrivé à connaître toute les heures d'après l'ombre des barreaux. Avant de quitter définitivement ma cellule, je pouvais dire l'heure à un quart d'heure près.

On ne peut pas se faire une idée de tout ce qu'on peut apprendre en prison.

Je commence à connaître tous les pensionnaires de l'aile de la prison où sont nos cellules. Tous les matins, pendant qu'ils sont à la promenade, je les appelle, leur demande d'où ils sont etc.....

Il n'y a qu'un abbé que je n'ai jamais réussi à dérider. Au bout de la Nième fois que je l'appelais, ne réussissant pas à obtenir de réponse, je fini par lui dire: "Oh et puis si vous êtes constipé, vous n'avez qu'à le rester;" il m'a vexé car j'avais toujours jusque là, réussi à dérider, au cours de leurs sorties, les plus cafardeux sauf un autre cependant du nom de Morio employé de chemin de fer à Quiberon arrêté le même jour que nous. Chaque fois que je l'appelais, il fondait en larmes ce qui lui valait, de ma part, une bonne engueulade, mais il n'y avait rien à faire. Il me parlait de sa femme et de sa fille et les larmes jaillissaient à nouveau.

Mon voisin Louvel est devenu notre speaker. Nous avons fait, de loin, la connaissance de toutes les jeunes filles et les femmes qui occupent les cellules des premier et deuxième étages du bâtiment Est. Tous les matins et tous les soirs, la voix de Louvel leur souhaite, de la part de tous, le bonjour et le bonsoir.

Nos transmissions ont fait, d'autre part, de sérieux progrès. Toutes nos cellules communiquent entre elles par le va-et-vient, horizontalement et verticalement.

J'entends mon plus jeune fils qui a 18 ans tutoyer son voisin du dessous que tous les Fougerais appellent Léon et qui pourrait être son père.

Nous apprenons un soir l'assassinat du feldkommandant de Nantes et pensons que cette histoire ne va pas arranger nos affaires.

Le lendemain notre service de renseignements nous informe que six détenus ont été pris au hasard dans des cellules et vont être fusillés comme otage.

Je me tourne encore une fois vers Sainte Anne, lui adresse une fervente prière pour ces malheureux et lui demande de nous continuer sa protection.

Le va-et-vient nous rend quantité de services. Il y a des camarades qui ont pu conserver du tabac mais qui ne possèdent ni feuilles ni feu. D'autres ont ces objets mais pas de tabac. Alors c'est un trafic perpétuel. Un petit morceau de savon qu'une jeune fille du bâtiment en face, nous a fait parvenir, je ne sais comment, se promène de cellule en cellule. Il en est de même d'un briquet, de feuilles à cigarettes et de tabac. Nous avons même pu faire circuler des livres dont j'ai toujours ignoré la provenance initiale.

Je compose une chanson sur la prison et aussitôt un couplet pondu, je le chante à la fenêtre mais quand j'arrive au sixième couplet, j'ai oublié les autres. Il me faut un crayon. Je le réclame à tous les échos et mon voisin du dessous, qui tient un café à Rennes, me dit qu'il en possède un qu'il va me faire passer par le va-et-vient. Je puis ainsi écrire tous les couplets dans les marges du papier journal qui nous est distribué chaque jour.

Je vous livre ma chanson afin de vous faire constater que le moral n'était pas trop mauvais.

Le temps commence, néanmoins, à nous sembler bien long, lorsqu'un jour, nous apprenons qu'un Fougerais vient d'être appelé à l'interrogatoire. Il revient une heure après et un autre part à son tour. Le lendemain c'est un Quiberonnais qui, à son retour, nous apprend qu'il est libéré.

Tous les détenus sont convoqués, mais sans ordre précis comme nous le supposions au début ce qui nous permettait de fixer approximativement la date de notre interrogatoire. On passe de Fougères à Quiberon puis de Gourin à Tours etc.....

Paul est enfin appelé et revient une demi-heure après. Je l'interroge et il me déclare qu'il a été présenté à deux civils boches qui, après l'avoir examiné et comparé à ce qu'il suppose être une photo, l'ont fait réintégrer sa cellule. Je fait des tas de

suppositions et pense que c'est une chance que se soit Paul qui est été appelé de nous trois car s'il y a eu des arrestations dans notre réseau et que quelqu'un ait parlé c'est Jean et moi qui sommes les plus connus. Si "L'AVOCAT" était pisté on a très bien pu me photographier en sa compagnie. Quoiqu'il en soit, je bénis Dieu d'avoir fait appelé Paul au lieu de Jean où moi-même. Je crois que nous devons cette chance au fait que le boche qui a pris nos noms à notre arrivée ne s'est pas occupé de nos prénoms. Ce qui fait que lorsque on a demandé à notre geôlier d'aller chercher Le Bayon il a fait sortir Paul qui était dans la cellule la plus rapprochée de la sortie. Je me rendrai compte de tout ceci lors de mon interrogatoire.

Le 26 Octobre, "POLBA" est à nouveau extrait de sa cellule. Presque tous les Quiberonnais arrêtés ont été relâchés après un court interrogatoire. Il revient une heure après et me crie: " Je suis libéré, ça s'est très bien passé." Je m'agenouille et remercie Sainte Anne.

Je suis moi-même appelé à 10 heures et introduit dans un bureau où je retrouve le capitaine de la luftwaffe qui m'avait reçu à Quiberon le matin de mon arrestation. A côté de lui siège un capitaine de la feldgendarmérie et au bout de la table une dactylo qui a une immense cicatrice au front.

"- Asseyez-vous, Monsieur."

Je m'exécute et dit : "Je vais enfin, peut-être, savoir ce qui me vaut d'avoir été arrêté avec mes deux fils?"

"- Vous allez le savoir tout de suite. Donnez-nous vos noms, prénoms, profession etc.....

Et dites-nous combien vous gagnez annuellement."

Je réponds à toutes ces questions.

"- Sachez que ce qui vous amène ici peut vous conduire au poteau d'exécution."

Je souris.

"- Cela vous fait rire, pourquoi?"

- Je vais vous expliquer.

"- Parlez doucement, pour moi," me dit l'aviateur.

- Le 10 Juillet 1916, Messieurs, au moment où j'amerrissais avec l'appareil que je pilotais, dans l'avant port de Dunkerque, une bombe, que vous veniez peut-être de lancer vous-même, Monsieur, dis-je en me tournant vers l'aviateur, a explosé sous mon appareil et j'ai été projeté à quelque dizaine de mètres en l'air pour retomber, la tête la première, jusqu'aux épaules dans la vase. J'aurais du être réduit en bouillie. Tout ce que j'ai vécu depuis cette date est donc du supplément. Alors que je meure maintenant empoisonné par la potion d'un pharmacien ou de douze balles, fusent-elles allemandes, dans la peau, cela me laisse tout-à-fait indifférent.

"- La mort ne vous fait pas peur?"

- Je la méprise, Monsieur.

“- Connaissez-vous l’allemand?”

- Bien que j’aie obtenu un premier prix d’Allemand au collège à l’âge de huit ans, je ne connais pas cette langue et me refuse à l’apprendre. Par contre, je cause Anglais, Espagnol et même le Breton. Mais je voudrais savoir ce qui m’est reproché.

“- Vous allez l’apprendre, mais dites-nous d’abord ce que vous avez fait depuis votre naissance.”

Je leur fournis alors mon “Curriculum vitae” qu’ils connaissaient mieux que moi d’après ce que j’ai pu constater. Au moment où je disais que j’avais appartenu comme pilote d’hydravion à l’escadrille de Dunkerque, l’aviateur m’interrompt.

“- Alors vous avez combattu contre moi?”

- Si vous vous êtes trouvé en face de ma mitrailleuse, c’est probable, maintenant si vous voulez bien me dire à quelle escadrille vous apparteniez vous-même, je pourrai vous renseigner de façon certaine.

“- J’étais à Ostende.” et il me montre ses décorations.

- Alors, il est probable que nous ayons échangé des bandes de mitrailleuse.

Il se lève, me fait un plongeon comme, seuls, savent les faire les officiers boches, me tend la main que je laisse au porte manteau, paraissant ne pas l’avoir vue, bien que m’étant levé pour répondre à son geste.

“- Je suis heureux de rencontrer un loyal adversaire de l’autre guerre.”

- Moi, Monsieur, je déplore de retrouver un adversaire de l’autre guerre dans des conditions aussi pénibles pour moi. Il y a exactement dix-sept jours que vous ne m’avez pas permis de satisfaire aux soins les plus élémentaires d’hygiène et il y a vingt jours que j’ai la même chemise sur la peau.

“- C’est la guerre.”

- Non, Monsieur, ça ce n’est pas la guerre. Quoiqu’ait pu faire un homme on ne le laisse pas dans une telle détresse physique.

“- C’est la guerre.”

Le gendarme intervient alors. Il lit un rapport d’au moins seize pages où je reconnais l’écriture de Jean Schloss, le contrôleur allemand de la poste de Quiberon.

“- Vous êtes accusé d’être le chef Gaulliste de Quiberon.”

- Vous croyez peut-être me faire beaucoup d’honneur, mais ce n’est pas très flatteur pour moi.

“- Pourquoi donc?”

- Parce que si j’en juge d’après les personnes que vous avez arrêtées à Quiberon comme étant, probablement mes troupes, et que vous avez, n’ayant sans doute, rien relevé contre elles, relâchées en grand nombre, je demeure un chef sans troupes et ce n’est pas très flatteur.

A ce moment ils baragouinent tous les deux en Boches ce qui me fait sourire. Le gendarme se penche vers moi.

“- Vous comprenez l’Allemand?”

- Je vous demande pardon, Monsieur, mais je croyais vous avoir déclaré tout à l’heure, que je n’en connaissais pas un mot.

“- Vous êtes aussi accusé d’avoir distribué de l’argent à pleines mains pour recruter des adhérents au mouvement Gaulliste.”

- Vous me faites encore beaucoup d’honneur mais pour distribuer de l’argent comme cela il faudrait que j’en possède. Au début de cet interrogatoire vous m’avez obligé à vous dire ce que je gagnais annuellement. Vous avouerez que ce ne sont pas ces revenus qui peuvent me permettre une telle libéralité. En outre, lorsque vous m’aurez présenté quelqu’un qui viendra vous dire devant moi que je lui ai remis de l’argent, nous pourrons commencer à discuter. Jusque là je ne vous y crois pas autorisés.

Baragouinage en Boche et je remarque, à ce moment, que l’aviateur sténographie toutes mes réponses. Je remarque aussi, sur la table, mes portefeuilles et porte-cartes dont on a extrait tous mes papiers. Parmi ceux-ci figure une exemption de taxe sur les appareils de radio comme mutilé de l’oreille (souvenir de mon contact avec la bombe en 1916). Cette exemption me permettra, par la suite, lorsqu’un de mes interrogateurs, qui se relaient pour me questionner sans arrêt, me posera une question à laquelle je ne suis pas préparé, parce que je ne l’ai pas prévue, de lui répondre, avec mon sourire le plus aimable :

- Je vous demande pardon, Monsieur, mais vous avez pu constater que je suis mutilé de l’oreille. Je n’entends pas très bien. Voulez-vous me répéter votre question? Et pendant ce temps, j’ai trouvé ce qu’il faut répondre.

“- Vous êtes aussi accusé d’avoir fait des signaux à des avions anglais qui survolaient de nuit la Presqu’île.

- Ici, Monsieur, en m’adressant à l’aviateur, je fais appel à vos connaissances techniques et vous demande si vous connaissez un moyen pour reconnaître, de nuit, la nationalité d’un avion.

“- Je n’en connais aucun.”

- Moi non plus. Dans ces conditions vous avouerez que j’aurais été bien simple de m’amuser à faire, la nuit, des signaux à des avions dont j’ignorais la nationalité.

“- Vous vous êtes aussi vanté que votre maison ne serait jamais bombardée parce que vous étiez l’allié des Anglais.

- Je fais encore appel à votre technique, dis-je encore à l’aviateur. Vous savez comme moi qu’un pilote ne lâche pas ses bombes pour qu’elles tombent à l’endroit précis qu’il a choisi, comme un jardinier peut le faire pour planter ses poireaux.

L’aviateur sourit, sort de sa poche un magnifique étui à cigarettes en or, me le présente en me demandant si je fume. Je suis fumeur et il y a vingt jours que je n’ai pas fumé.

Je regarde et demande :

- Ce sont des cigarettes allemande?

“- Oui, Monsieur.”

- Je regrette, mais ne fume rien de ce qui est Allemand. C'est tout ce que vous avez à me reprocher ?

“- Non, vous êtes encore accusé d'avoir lacéré une affiche allemande.”

- A quel endroit ?

“- A Quiberon, au village de Kermorvant.”

- A quelle date ?

“- Au mois de Juin de cette année.”

- Il n'y a qu'un malheur, Messieurs, c'est qu'il y a plus d'un an que je n'ai pas mis les pieds dans ce village et il aurait fallu que j'aie le bras très long pour atteindre une affiche à cette distance.

Baragouinage en Boche. Je n'ai jamais tant regretté de ne pas comprendre cette langue que je déteste.

“- Connaissez-vous des communistes ?”

- Non, Monsieur.

Sourire ironique des deux.

“- Vous connaissez des communistes, nous le savons.

Pendant ce temps, l'aviateur s'est emparé du rapport de Schloss, le déchire et le jette au feu.

Est-ce bon signe ? Je le présume.

Ils me posent alors, sans me donner le temps de respirer, et à tour de rôle, une série de questions qui me permettent de bien m'amuser. Je les avais, à peu près, toutes prévues dans ma cellule et avais la réponse toute prête.

“- Etes-vous partisan de la collaboration ?”

- Si elle n'était pas à sens unique, peut-être.

“- Que voulez-vous dire ?”

- Je veux dire qu'en Français, collaboration signifie avantages égaux pour les deux parties. Or jusqu'à présent j'ai constaté que vous avez eu tous les avantages, nous tous les inconvénients. Dans ces conditions, je ne puis pas être pour une telle collaboration.

“- Alors vous n'aimez pas les Allemands ?”

- Vous aimiez les Français, vous, Monsieur, lorsqu'ils occupaient la Rhur ?

Ils ne répondent pas, moi non plus.

“- Pourquoi avez-vous résilié votre abonnement à un illustré français ?”

Il avait sous les yeux la copie de la lettre que j'avais adressée à L'Illustration à la suite des articles de Robert De Beauplan. Dans cette lettre je déclarais que lorsque j'avais renouvelé mon abonnement, J'étais convaincu que je continuais l'abonnement au périodique français que j'avais toujours connu. Constatant que je m'étais trompé, je priais le directeur de vouloir bien résilier mon abonnement. Il me fut répondu qu'on

tenait compte de mon désir et que le reliquat de la somme versée était porté à mon crédit pour me recommencer le service du journal lorsque j'en exprimerais le désir. Je réponds donc très franchement qu'écoeuré par les articles que j'y lisais, je ne pouvais pas continuer à payer un journal dont les articles me mettaient en rage. Ma réponse ne paraissant pas produire très bon effet, j'essaie un rétablissement et me lance dans une diatribe contre les fautes commises par les subalternes allemands à leur arrivée en France, et déclare que si elles n'avaient pas été commises, les 90% de la population étaient tellement dégoûtés des événements qui venaient de se dérouler qu'ils étaient disposés à accepter n'importe quoi plutôt que de revoir le régime qui venait de s'effondrer. Le manque de psychologie des occupants avait tout gâté.

“- D'après vous quelles sont les fautes commises ?”

- Le maintien de nos prisonniers en Allemagne, les réquisitions massives, les arrestations comme la mienne sans aucun motif etc.....

Mes deux Boches conversent longtemps entre eux, puis :

“- Qui croyez-vous qui puisse sauver votre pays ?”

- Je n'ai pas compris.

Comme il en a pris l'habitude, il me répète sa phrase.

- J'ai fort bien entendu ce que vous m'avez demandé mais je n'en saisis pas le sens.

“- Je veux vous demander si vous croyez que le maréchal Pétain pourra relever votre pays.”

- Certainement non.

“- Pourquoi ?”

- Parce que je considère que le maréchal Pétain est mort depuis longtemps. On a simplement oublié de l'enterrer.

Sourire épanoui des deux.

“- Qui alors, De Gaulle ?”

- Je ne connais pas De Gaulle. (et pense in petto, Judas)

“- Dites-nous à qui vous pensez ?”

- Messieurs, l'histoire est un éternel recommencement m'a-t-on appris au collège.

Vous avez d'abord, après votre défaite de 1918, eu un vieux maréchal qui s'appelait Hindenbourg. Nous l'avons il se nomme Pétain. Ensuite est venu chez vous un jeune caporal. Adolphe Hitler. Mais nous avons aussi notre jeune caporal.

Avec un ensemble parfait mes deux Boches se penche vers moi.

“- Qui c'est ?”

- Je ne le connais pas.

“- Comment vous nous dites qu'il existe et vous ne le connaissez pas. C'est De Gaulle?”

- Je vous répète que je ne le connais pas, mais sais qu'il existe car il n'y a pas d'exemple dans l'histoire de France que l'homme de la situation ne se soit pas révélé au moment opportun. Cet homme existe et il se manifestera à son heure.

“- Vous le connaissez ?”

- Je vous ai déjà répondu que non.

Mes deux Boches discutent en échangeant leurs impressions puis :

“- Nous allons vous rendre libre. Vous avez été victime de dénonciation calomnieuse.”

- Dans ce cas j'ai le droit de savoir qui m'a dénoncé.

“- Nous ne pouvons pas vous le dire.”

- C'est une femme.

“- Comment le savez-vous ?”

- Parce qu'il n'y a qu'une femme qui m'en veuille à Quiberon et c'est madame Ardeven sage-femme.

Ils sourient...

- Vous me permettez de vous faire remarquer que je n'aurais jamais supposé que des officiers allemands puissent ajouter foi aux racontars de femmes qui ont couché d'abord avec les Anglais, puis avec les Polonais et maintenant avec les Allemands.

“- Nous sommes obligés de tenir compte de toutes les dénonciations.”

- Je le déplore, je croyais que c'était incompatible avec l'honneur d'un officier allemand.

Pendant ce temps, l'aviateur avait remis à la dactylo ce qu'il avait sténographié puis, le gendarme me demande de signer.

Après avoir constaté que s'était rédigé en Allemand, je refuse.

Il me menace de me faire reconduire en cellule.

- Je ne peux pas signer quelque chose que je ne comprends pas.

“- Monsieur, je vais vous traduire et s'il y a quelque chose qui n'est pas conforme à ce que vous avez déclaré, je vous demande de m'arrêter et je ferai rectifier.”

Il continue sa traduction puis me demande de signer. Je refuse encore.

“- Vous n'avez pas confiance en nous ? Pour qui nous prenez-vous ?”

Avec mon plus aimable sourire je réponds :

- Pour des officiers allemands.

Enfin j'ai tellement hâte d'en finir et suis si fatigué après ces deux heures trente d'interrogatoire que je signe en sept exemplaires.

“- Vous êtes libre, Monsieur.”

- Pourrai-je vous demander une faveur ?

“- Parlez.”

- Mon second fils est encore en cellule. J'aimerais bien qu'il soit interrogé afin que si vous jugez à propos de le faire libérer, il puisse rentrer avec moi.

“- Je regrette mais nous sommes déjà en retard. Nous l'interrogerons Lundi.

- C'est une faveur que je vous ai demandée.

“- Quelles sont les opinions politiques de votre fils ?”

- Il en a une son ventre.

“- Comment, son ventre ?”

- Faites-le venir et vous allez constater que c'est un enfant qui ne pense qu'à une chose, manger.

Ils me font entrer au parloir et regagnent le bureau d'où nous sortons. Une demie heure après, je franchissais en compagnie de mon Yannick, la porte de la prison avec une légitime satisfaction.

A notre arrivée, j'avais repéré un café à l'enseigne “On est mieux ici qu'en face” et j'avais dit à mes fils que le premier qui sortirait, se rendrait dans ce café, dire ce qu'il pensait faire.

Nous y entrons, demandons si “POLBA” y est passé mais j'apprendrai plus tard que ce dernier était tellement pressé et content d'être libre que son premier soin fut de se diriger vers la gare, pour regagner Quiberon au plus vite.

Je commande une fillette d'Anjou dont nous nous délectons.

J'ai omis de dire qu'à l'issue de mon interrogatoire, pendant qu'on interrogeait Yannick, on m'avait reconduit à ma cellule, pour y prendre ce que j'avais pu y laisser. Je prends donc ma gabardine, mon peigne et emporte la serviette toute neuve que nous avons touché la veille (ceci à titre de souvenir) et aperçois ma gamelle qui a été remplie en mon absence. Je ne sais ce qui m'a pris, toujours est-il que d'un magistral coup de pied je l'ai vidée de son contenu éclaboussant tous les murs. Je m'en excuse car c'est le pauvre bougre qui m'a succédé qui en a été le plus gêné. Je crie au revoir à mes voisins et c'est à mon retour près de la porte qu'on me fait entrer au parloir attendre Yannick.

Après avoir absorbé la “fillette”, nous demandons si l'on peut nous servir quelque chose à manger, mais il n'y a rien. Un brave ouvrier qui se trouvait là à consommer nous dit :

- Si vous avez tant que ça faim, ma bourgeoise a dégoté un camembert ce matin. Je vais allé vous le chercher.

Il revient cinq minutes après porteur du précieux fromage et d'un demi pain. Jamais un camembert ne m'a semblé aussi savoureux. Je commande deux autres “fillettes” et invite ce brave homme, qui n'a pas voulu accepter d'argent, à boire avec nous. Puis, je vais télégraphier à Jeanne que nous arriverons tous les deux le lendemain.

Nous prenons ensuite, en demandant notre chemin, la direction de la gare, ni l'un ni l'autre ne connaissant Angers. Une brave marchande de quatre saisons à qui nous nous adressons, voyant sans doute à nos barbes longues et à notre état, que nous sortons de prison, après nous avoir questionnés et obtenu une réponse affirmative nous

dit : “ Je ne suis pas riche, mais si vous avez besoin de quelque argent pour rentrer chez vous, dites le moi.”

Je remercie cette brave femme les larmes aux yeux, tant je suis touché de son geste. Nous arrivons enfin à la gare où je consulte l'indicateur. Notre train ne part qu'aux environs de minuit mais on nous conseille d'être en gare pour dix-neuf heures. A la suite d'un attentat en gare, le couvre-feu vient d'être ramené à cette heure et les Boches sont virulents.

Il est dix-sept heures trente. Nous essaierons de dîner avant de rentrer à la gare. Je me présente à un bureau de tabac où, en exposant que nous sortons de prison, je demande s'il n'est pas possible d'obtenir un paquet de tabac où de cigarettes chacun. Le buraliste nous remet deux paquets de cigarettes dénicotinisées. Je ne les apprécie pas beaucoup, en temps ordinaire, mais aujourd'hui les trouve délicieuses.

Nous nous dirigeons ensuite vers un restaurant où, après avoir expliqué que sortant de prison, nous n'avons pas de tickets, je demande si on peut nous servir à dîner. Le patron accepte et nous faisons un excellent dîner que nous arrosons avec deux bouteilles d'un Anjou parfait. Yannick me paraît se trouver dans un état voisin de la quiétude parfaite. Je commande une autre bouteille pour le voyage et nous allons nous enfermer dans la salle d'attente de la gare. Partout où nous passons, les gens se retournent. Nous obtenons le même succès à la gare.

A dix-huit heures cinquante, nous voyons entrer une vingtaine d'hommes qui pourraient nous rendre des points comme longueur de barbe. Ce sont les Fougerais qui viennent d'être, à quelques exceptions près, libérés en bloc.

Il est curieux de rencontrer des gens avec lesquels on a conversé des journées entières sans les voir et de constater qu'un voisin de cellule qu'à sa voix on croyait d'un certain âge, petit et rondouillet, se révèle un tout jeune homme grand et mince ou inversement.

Mon Yannick est sidéré de constater qu'il a tutoyé pendant tout son séjour en cellule, celui que tous les Fougerais appelaient Léon, qui fit la drôle de guerre, fut un des premiers cités, fut promu capitaine pour fait de guerre et pourrait par son âge être son père. Pour s'excuser, il distribue à la ronde l'un des paquets de cigarettes que j'avais obtenu et nous faisons plus ample connaissance avec nos voisins et compagnons d'infortune.

C'est enfin le retour vers Quiberon. N'ayant pas de correspondance à Auray, nous empruntons deux bicyclettes et je retrouve, enfin, ma chère petite Jeanne qui manque de défaillir tant son bonheur est grand. Nous prenons un bon bain chaud, nous changeons et retrouvons nos vieilles habitudes. J'étais complètement à plat. Après quelques jours de repos, je songe à reprendre le contact et m'arrange pour rencontrer “L'AVOCAT” qui m'ordonne une mise au vert de trois mois. Je proteste, mais il n'y a rien à faire. Les ordres sont formels. Tout

agents qui a eu maille à partir avec les Boches, est mis en quarantaine pendant ce délais.

Cependant, un mois plus tard, je suis convoqué à Lorient par "L'AVOCAT" que je dois rencontrer à Auray pour nous rendre ensemble à Lorient où il doit me présenter une nouvelle recrue.

Je trouve "L'AVOCAT" dans le train qui vient de Vannes. Il est accompagné de deux autres personnes que je ne connais pas. Je fais celui qui ne le connaît pas en montant dans son compartiment, mais il me fait un signe signifiant qu'il est accompagné d'amis. Nous nous retrouvons à la sortie de la gare de Lorient et "L'AVOCAT" me présente "LE BRETON" et l'autre agent qui les accompagnait mais dont je ne me souviens plus du pseudo.

Nous rendons au deuxième étage d'un immeuble situé rue des fontaines. La plupart des chambres sont occupées par des Boches. Nous frappons à une porte, une voix féminine nous dit d'entrer et nous pénétrons dans une modeste chambre meublée d'un lit, d'une armoire à glace et deux chaises.

La dame qui s'y trouve nous prie d'attendre quelques instants, que M. Tanguy ne saurait tarder, bien qu'il lui soit difficile de quitter son travail à la base sous-marine où il est ingénieur sous les ordres des Allemands.

Cette dernière particularité me fait tiquer.

Un quart d'heure après, nous voyons entrer un homme d'une cinquantaine d'années, très pale, coiffé d'un béret basque, Vêtu d'une canadienne dont le col de fourrure est relevé. Ce sont les yeux qui me frappent le plus. Le visage est entièrement rasé. Tout cet ensemble, à part les yeux, ne me dit rien. Après les présentations, n'indiquant que les pseudos, "ALEX" car c'est lui, s'excuse de ne pas avoir suffisamment de sièges et nous invite à nous asseoir sur le lit.

Pendant la conversation qui s'engage entre "L'AVOCAT" et "ALEX" j'examine ce dernier et, malgré moi, établis une comparaison entre les deux hommes. "ALEX" est un homme calme, froid, pour ne pas dire glacial. Il a une façon de vous regarder dans les yeux, lorsqu'il vous parle, qui vous en impose. Il nous expose ce qu'en raison de ses fonctions, il peut faire, les grands services qu'il peut nous rendre et nous explique qu'il peut prendre, à la cire, les empreintes des serrures fermant les coffres où sont renfermés les documents secrets boches mais qu'il ne veut pas se risquer à faire confectionner les clés nécessaires à Lorient. Il faudrait donc trouver à Paris, où ailleurs, un ouvrier capable de les fabriquer. Il est décidé qu'on les lui fera faire à Paris et qu'avant sept jours, il les aura. Il nous indique alors comment il faudra opérer pour le joindre en cas de besoin. Il faut se présenter dans une droguerie, où je me suis souvent rendu par la suite. Elle était située dans une rue perpendiculaire au cours de la Bove. Là on s'adresse à une dame d'un certain âge portant lunettes et on lui demande, autant que je me souviens, deux cent grammes d'alun. La dame vous

fait passer dans la pièce formant arrière-boutique et vous lui exposez le but de votre visite. Elle est toujours en mesure de vous dire où et à quelle heure vous pourrez rencontrer "ALEX".

Nous nous séparons après que j'aie laissé à "ALEX" la moitié d'un billet de cinq francs que je déchire, qui devra nous servir de moyen de reconnaissance pour les agents de liaison que nous adresserons mutuellement et dont je conserve pieusement la moitié que j'avais gardée.

"ALEX" m'a absolument conquis. J'estime qu'il a beaucoup plus d'envergure que "L'AVOCAT", que je trouve un peu jeune, et que c'est lui qui doit devenir notre chef départemental. En ce qui me concerne, Je m'incline devant sa supériorité très marquée et suis décidé, s'il doit un jour comme je l'espère, devenir ce chef, à lui obéir aveuglément. Il le deviendra par la suite et nous ferons ensemble du beau travail. Il a pris ses empreintes et reçu ses clés. Il s'en servira dès qu'il en aura la possibilité. Cette occasion se présente, lors du départ en permission de son patron boche à qui "ALEX" a procuré deux bouteilles de Sauternes que le Boche voulait offrir à sa femme. Ne pouvant pas en trouver il en avait parlé à "ALEX", lui déclarant qu'il ne partirait pas en permission, tant qu'il ne se les serait pas procurées.

"ALEX" fit un voyage spécial à Paris pour les lui fournir et aussitôt le Boche parti, les précieux documents qui consistaient en tous les plans des bases sous-marines de la côte atlantique, passaient du coffre boche, dans la serviette d'"ALEX" qui les transportait immédiatement à Paris d'où ils furent acheminés d'urgence sur Londres.

Entre temps, profonde réorganisation du réseau qui a été passablement étrillé et devient C.N.D. CASTILLE.

A ma grande satisfaction, "ALEX" devient mon patron. "L'AVOCAT" a quitté Vannes pour Paris où il remplira les fonctions de secrétaire de "RAYMOND". Il est remplacé à Vannes par "LUC" (Le Diberder) qui est plein d'allant mais aussi un peu jeune et manque d'expérience. "ALEX" lui conseillera plus d'une fois de ne rien entreprendre de sérieux, sans qu'en son absence, il demande conseil à l'ancien. L'ancien c'est moi.

Nous conservons nos pseudos mais sommes dotés en plus, d'un N° matricule. "ALEX" devient 95.033. Je deviens moi-même 95.122. "LUC" a un matricule intermédiaire dont je ne me souviens plus et mes deux fils ainsi que "VAUBAN" (Le Toquin de Belle-Ile) qui travaillent en sous-ordres conservent purement et simplement leurs pseudos.

"ALEX" me remet un questionnaire à l'usage de l'informateur et me demande de lui fournir un rapport au moins mensuel sur mon secteur, répondant de façon précise aux questions posées.

Ce questionnaire est de couleur rose. Je me souviens qu'une faute d'impression vous obligeait à vous reporter à un autre paragraphe que le premier qui était le "M.I."

(renseignements marine). Je me souviens qu' "ALEX" qui me l'avait lu, se montrait on ne peut plus septique sur la valeur des promesses du préambule où il était stipulé que les agents engagés dans un réseau, concourraient à l'avancement au même titre que les militaires en uniformes etc.....

Je le vois encore me dire, avec son bon sourire qu'il savait, parfois rendre ironique : Vous savez, mon vieux "LOYER" n'attachez pas trop de crédit à ce que l'on raconte là-dessus. Je suis bien convaincu que lorsque cette guerre sera terminée, on nous laissera royalement tomber, si nous avons la chance d'en tirer notre peau. Mais je sais que vous êtes comme moi, que vous vous moquez de toutes ces choses. Il y a des satisfactions, voyez-vous qui dépassent tout ce qui est promis là-dessus. La plus grande pour moi est celle de pouvoir encore "SERVIR" et il mettait dans ce mot toute son âme.

Pauvre "ALEX", mon très cher ami. Cette satisfaction, comme tant de nos camarades, hélas! qui ont si bien "SERVI" t'a amené sous une rafale de mitrailleuse et tu ne sauras jamais la peine et le chagrin que j'ai éprouvés lorsqu'un soir de Novembre 1943, j'ai entendu la voix de la B.B.C. lancer la phrase fatidique : "N'ALLEZ PAS CHEZ ALEX IL A LE CHOLERA."

Cette simple phrase qui ne signifiait rien pour les non initiés. Tu ne sauras jamais plus mon cher "ALEX", le mal qu'elle nous a fait à ma famille et à moi-même qui te connaissions tous et t'aimions d'une affection plus grande que celle qu'on voue à un parent. Nous en connaissions toute la signification tragique et pensions que si tu avais été arrêté, tu étais à ce moment même soumis à la torture de ces sauvages.

Pas un seul instant je n'ai craint que tu parles car je te connaissais et t'avais apprécié. Je connaissais aussi ta vie que tu m'avais racontée en détail au cours d'une nuit passée ensemble dans une chambre d'hôtel meublé de Nantes où je t'avais procuré un asile d'une nuit. Tu étais déjà traqué à cette époque et tu n'avais pas voulu chercher toi-même une chambre.

J'avais tellement confiance en toi que bien que connaissant ta mauvaise habitude de toujours trimballer, dans la serviette qui ne te quittait jamais, tous tes documents - habitude que j'avais, vainement essayé de te faire abandonner-. Malgré les craintes de ma Jeanne qui elle aussi connaissait cette habitude. Je lui ai assuré qu'avec toi il n'y avait rien à redouter et que tu t'arrangerais toujours pour qu'aucun de tes amis ne soit inquiété.

Nous avons alors passé de bien tristes journées. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai appris ta fin sous une rafale de mitrailleuse. La France et le Réseau ont perdu ce jour-là l'un de leurs meilleurs soldats. Tu n'auras pas eu la grande joie d'assister à la libération et à la victoire pour lesquelles tu avais cependant tant travaillé.

## Je peux circuler en voiture

Il faut absolument que je trouve un moyen pour être autorisé à circuler en voiture.

Bien qu'ayant pris vis-à-vis de moi-même l'engagement de n'accepter aucune fonction publique aussi longtemps qu'un Boche souillera notre sol, je me fait élire délégué des transporteurs de voyageurs, au bureau du groupement institué par Vichy. Cette qualité me donne l'autorisation de circuler en voiture mais le jour seulement. J'ai aussi le plus grand besoin de circuler la nuit. Je réussis à me faire désigner pour le transport des malades ce qui me donne droit à un "Ausweis" (permis de circuler) valable les Dimanches, jours fériés et la nuit. Avec la complicité d'un médecin, je pourrai de cette façon, circuler de jour et de nuit. Dans le département jusqu'au débarquement des alliés. Cette facilité se révélera très utile pour le transport du courrier et bien d'autres choses encore.

Il faut que je m'organise. Je commence avec l'aide de "POLBA" à confectionner un tableau à double fond qui me servira longtemps au transport de mon courrier. Lorsque j'ai eu des calques assez grands qui, ne pouvaient pas, sans dommages, être pliés, j'employais un bidon vide d'essence. J'introduisais dans le goulot du bidon, mon plan roulé et j'ai subi au moins vingt visites de ma voiture, par la feldgendarmerie, sans qu'ils songent à s'inquiéter de ce bidon vide.

Plus tard, je perfectionnerai ma "Valise Diplomatique". J'ai pris un assez gros boulon que j'ai scié aux deux tiers dans le pas de vis. J'ai percé la partie tête du boulon puis ai taraudé l'entrée du trou obtenu. Ensuite, j'y ai introduit une tige filetée. J'ai recommencé la même opération, pour l'autre partie du boulon et je faisais rejoindre les deux parties en vissant. Les deux extrémités se rapprochaient dans le pas de vis. Il ne me restait plus qu'à visser un écrou sur le boulon afin de masquer la jonction que l'on aurait pu quand même découvrir après un examen attentif.

Lorsque je partais, j'introduisais, j'introduisais mon message dans la partie creuse du boulon, trois ou quatre tours de vis et c'était fini.

Ma voiture a été entièrement retournée, les Boches ont déplacé des quantités de fois cet innocent boulon qui traînait par hasard dans ma trousse à outils, sans jamais se douter de ce qu'il pouvait contenir.

J'avais aussi appris, par expérience, qu'il ne fallait jamais rester sec, lorsque étant arrêté par un barrage de feldgendarmen qui devenaient fréquents, ces messieurs vous demandaient le motif de votre déplacement. J'avais donc toujours prête, la réponse sur ma destination et le motif de mon déplacement.

Pour justifier ma visite à une "boîte aux lettres" j'avais aussi pris la bonne précaution de toujours apporter du poisson ou des crabes.

Cette bonne habitude me sauva la vie et celle de la personne servant de "boîte aux lettres" sans parler des autres.

J'arrive porteur de mon courrier qui comportait entre autres choses les photos de deux jeunes pilotes qu' "ALEX" m'avait promis de faire passer en Angleterre.

J'arrête ma voiture devant la maison, prends dans mon coffre arrière deux gros crabes et me présente à l'entrée de la maison. Au lieu et place de la propriétaire que j'étais accoutumé à y trouver, deux agents de la Gestapo.

"- Entrez, Monsieur. Que venez-vous faire dans cette maison ?"

- Mais vous le voyez bien. Le ravitaillement est si difficile que chaque fois que je viens à Vannes, j'apporte du poisson ou des crustacés à quelques personnes dont cette dame, qui m'en ont prié.

Le Boche baragouine quelque chose à son collègue qui devait être le chef. Pendant ce temps je constate que la maison a été fouillée de fond en comble les armoires et tiroirs sont ouverts et le linge est répandu par terre.

Le chef me regarde avec insistance et me trouve sans doute un air bien innocent puisque le premier me dit :

"- Cette dame est absente pour la journée. Vous pouvez vous retirer."

Ouf ! Je l'ai échappé belle.

Je sors et remonte dans ma Simca 8 et vois dans le rétroviseur, le Boche qui m'a reçu, noter soigneusement le numéro de ma voiture.

Je vais faire un circuit par les petites rues de Vannes, laisse ma voiture devant la préfecture et me rends, après mettre assuré à plusieurs reprises que je ne suis pas suivi, voir "LUC" afin de le mettre au courant de ce qui venait de se passer mais aussi qu'il n'aille pas tête baissée dans la souricière que ces messieurs avaient tendue.

J'exige alors ce que j'avais déjà réclamé à plusieurs reprises au moins quatre "boîtes aux lettres"

Je ne retournerai jamais deux fois dans la même.

J'apprendrai plus tard que la propriétaire de la "boîte aux lettres" où je m'étais présenté avait été gardée à vue toute la journée par la Gestapo qui s'était retirée en fin de journée, la perquisition n'ayant, évidemment rien donné et la souricière n'ayant pas fonctionné.

Pendant très longtemps, chaque fois que rentrant à Vannes en voiture et passant obligatoirement avenue Hoche, devant l'immeuble occupé par la Gestapo, je serai pris en chasse par une voiture de la dite Gestapo et réussirai, invariablement, à la semer en empruntant les petites rues, surtout celles en sens interdit.

Plus tard je découvrirai une petite rue passant à gauche de l'école normale des filles quand on fait face au bâtiment. En tournant à droite à l'extrémité de cette rue, on débouche rue du Bondon, évitant ainsi le dangereux passage devant l'hôtel de la Gestapo.

## **Arrestation de "LE BRETON"**

L'arrestation de "LE BRETON" me fait prendre la décision de refuser systématiquement de travailler avec des agents qui boivent ou font la fête, ceux qui trafiquent avec les Boches et le moins possible avec les femmes.

La chasse faite par les Boches aux jeunes gens astreints au S.T.O. qui désorganisera quelque peu notre système de liaison, me contraindra, par la suite à revenir partiellement sur cette décision et je dois à la vérité de dire que j'ai trouvé parmi les dames ou demoiselles recrutées par le réseau, beaucoup plus de discrétion et de cran que j'en avais rencontré chez certains agents mâles.

## **Je deviens cambrioleur**

J'ai découvert à la gare de Quiberon un document qui me paraît intéressant. C'est le plan de transport allemand, annonçant tous les transports prévus dans le mois pour la région Ouest. Il donne les quantités et la nature des marchandises à transporter dans le mois en cours, avec itinéraires. Les points de transit pour l'acheminement des marchandises par eau etc. .

A tous<sup>h</sup> hasard je le vole et continuerai à le voler ainsi tous les mois. Que le brave chef de gare veuille bien m'en excuser. Ce dernier se rendant compte que ce document disparaissait tous les mois, avait pris la funeste de le ramasser, dès sa réception, dans son coffre fort. J'ai dû à compter de ce jour, surveiller et choisir le moment où ce brave homme quittait quelques instants son bureau, en oubliant de fermer son coffre, pour aller le lui subtiliser. Plus tard, lorsque les précautions du chef de gare ne m'ont plus permis de l'obtenir de cette façon, j'ai dû utiliser les services d'un intérimaire qui finissait toujours par me le ramener d'une gare ou de l'autre; mais je ne pouvais plus le transmettre aussi régulièrement.

## **Nouvelle rencontre avec "ALEX"**

"LUC" m'envoie un mot me convoquant à Nantes où nous devons rencontrer "ALEX" qui a des instructions à nous donner. Je trouve "LUC" à Vannes et suivant la règle, fais celui qui ne le connaît pas. En circulant dans les couloirs du train, Je rencontre "ALEX" que je mets un certain à reconnaître. Il a laissé pousser sa moustache et porte des lunettes. Nous nous ignorons pendant tout le voyage naturellement, et nous nous retrouvons dans un café de la place de bourse.

Je lui remets mon courrier et lui communique le plan de transport en lui demandant si ça pouvait être intéressant. Après l'avoir parcouru, "ALEX" jubile et me déclare qu'il le lui faut chaque mois, au début si c'est possible. Satisfaction lui sera

donnée, très régulièrement avec, vers la fin, un certain retard, dû aux plus grandes précautions de mon chef de gare. Je procure une chambre à "ALEX" qui, déjà traqué par la Gestapo, ne veut pas aller la retenir lui-même. "ALEX" nous donne ses instructions et après une nuit sans histoire, nous nous séparons.

### Les Boches arment Belle-Ile-en Mer

A mon retour à Quiberon, je vois le bateau qui assure la traversée pour Belle-Ile, et qui est réquisitionné par les Boches, effectuer un voyage spécial. Je reste attendre pour essayer de me rendre compte de ce qui a pu justifier ce déplacement et constate l'arrivée de nombreuses voitures chargées de militaires, marins et civils allemands, mais aussi de nombreux membres dorés sur tranche de l'organisation T.O.D.T. . Toutes ces personnes doivent être des huiles si j'en juge d'après les égards et la déférence qu'ont pour elles les douaniers et garde-côtes boches.

Le lendemain en questionnant un des douaniers, j'apprends que tous ces messieurs font partie d'une commission spéciale qui ne se déplace que lorsqu'il a été décidé de fortifier, très sérieusement, un point quelconque.

Plusieurs jours après, c'est une véritable avalanche de soldats d'infanterie et d'artillerie de marine qui se déverse à Quiberon. Ils arrivent en camions, à pied, dans des wagons tombereaux et s'embarquent immédiatement pour Belle-Ile, à bord de nombreux bateaux dont le chaland des fusiliers-marins de Lorient dont ils se servent surtout pour le matériel et les camions. J'essaie de compter les hommes mais suis obligé d'y renoncer. Je trouve donc plus simple de compter les cuisines roulantes qui les accompagnent. Il y en a, vraisemblablement une par compagnie. D'après ce que j'ai vu passer, il y a actuellement à Belle-Ile, près de cinq mille hommes c'est à dire à peu près autant d'occupants que l'île compte d'habitants. Un capitaine de vaisseau surveille les opérations d'embarquement du personnel et du matériel. Je compte les canons qui embarquent. Ils sont tous de petit calibre. J'établis un compte-rendu de ce qui vient de se passer et le transmets d'urgence.

L'embarquement de tout ce monde pour Belle-Ile n'a duré que trois jours et je crains, si nos amis n'ont pas abandonné l'idée que je leur ai suggéré d'un coup de main sur cette île, que l'affaire soit en train et qu'ils viennent se casser le nez sur cette importante garnison.

Que c'est-il passé ?

Les Boches ont-ils eu vent de ce qui se préparait ou n'est-ce pas tout simplement un membre lettré de l'entourage du Furer qui, connaissant la prétention de son patron de vouloir imiter en tout et pour tout notre Napoléon, a découvert que ce dernier avait doté Belle-Ile d'une garnison de cinq mille hommes destinée à la protéger des Anglais.

Toujours est-il qu'elle est bien et solidement occupée et qu'elle le restera, avec à peu près le même effectif, bien qu'entre temps les jeunes soldats aient été remplacés par de plus âgés, jusqu'au 4 Août 1944.

Les occupants y exécutent des travaux de défense considérables. La batterie de Taillefer sera améliorée et les Boches y installeront un poste d'écoute sous-marin. Ce poste d'écoute me vaudra une aventure.

Quelques jours après l'affaire de Saint-Nazaire, J'essayais d'obtenir des précisions sur ce poste d'écoute auprès de trois officiers allemands qui m'expliquaient qu'il en avaient sur toute la côte, ce qui leur permettait d'éviter la surprise de tout débarquement. Le bruit fait par les hélices d'un bateau passant à proximité de l'un de ces postes, alertait immédiatement toutes les garnisons de la côte.

Alors de mon air le plus ingénu, je leur demande :

- Dans ces conditions, comment expliquez-vous la réussite du débarquement de Saint-Nazaire ?

Mes trois Boches me déclarent alors que le débarquement avait échoué et me quittent.

J'ai certainement eu tort de leur dire cela. J'aurais, sans cette réponse obtenu, sans doute, d'autres précisions sur les postes d'écoute mais j'ai quand même été heureux de leur clouer le bec.

### **Le débarquement de Saint-Nazaire**

Je me rendais en voiture à Carnac le jour de ce fameux débarquement que j'ignorais. Lorsque j'appris qu'aucun ouvrier français n'avait été admis sur les chantiers allemands et que je constatai que des barrages de contrôle supplémentaires avaient été installés un peu partout, les sentinelles doublées et même en certains points quadruplées, qu'elles portaient toutes, à la ceinture, des chapelets de grenades à manche. J'ai pensé que quelque chose avait dû se passer étant donné surtout la violente canonnade entendue dans le Sud-Est la nuit précédente. Mais lorsque j'arrive à Carnac, ce fut autre chose. La formation qui y était cantonnée, avait chargé camions et véhicules hippomobiles de tout son matériel. En passant devant un hôtel réquisitionné, j'ai vu des soldats complètement affolés qui jetaient du deuxième étage, leurs valises dans des voitures qui stationnaient devant la porte et se faisaient houspiller par les conducteurs de ces voitures qui trouvaient qu'ils n'allaient pas assez vite.

J'éprouvai une grande satisfaction en constatant que même chez l'invincible armée allemande, le trouillomètre pouvait quelque fois marquer zéro.

Le but de mon déplacement était de m'assurer si le renseignement qui m'avait été fourni, concernant le séjour des équipages de sous-marin de Lorient, au

Grand-Hotel de Carnac-Plage était exact. Lorsque j'y arrivai, ces équipages étaient pris de la frousse qui dégénérait en panique et embarquaient en se bousculant dans les cars qui les avaient amenés de Lorient.

Ils y revinrent plus tard ce qui fit l'objet de plusieurs rapports avec croquis, photos de l'hôtel et coordonnées indiquant exactement son emplacement, mais je n'ai jamais eu la satisfaction d'apprendre qu'un avion soit venu le bombardier.

### **Je m'occupe des sous-marinières**

Il y a eut cependant quelque chose qui motiva leur changement de lieu de repos. Les bombardements de Lorient les empêchant de dormir pendant leur séjour dans le port, le commandement ne voulait pas les laisser y séjourner. Eux-mêmes réclamaient un endroit où ils puissent dormir.

Je découvre un jour que les Boches sont à camoufler l'étang de Kersalo près de Pont-Scorff et y montent une véritable cité lacustre. Renseignements pris c'est pour y faire venir au repos, les équipages de sous-marins que la longueur de leurs croisières fatigue de plus en plus et que même les abris bétonnés de Lorient, ne sont pas suffisants pour leur assurer le repos dont ils ont grand besoin.

Je fais plusieurs déplacements et cependant l'essence devient rare, afin d'être en mesure de fournir un rapport détaillé sur ce point avec coordonnées des emplacements de D.C.A. qui étaient nombreux et mon donné beaucoup de mal pour les découvrir. J'en fait un courrier spécial, en raison de l'importance du sujet. Je n'ai jamais appris que quoi que ce soit ait été tenté comme bombardement sur ce point. Il faut croire que la R.A.F. avait d'autres chats à fouetter à cette époque.

Les Boches me réquisitionnent une voiture, chaque jour, pour assurer le transport des bagages des permissionnaires entre le quai et la gare et vice-versa. Ma voiture transporte ainsi chaque jour une soixantaine de valises. Je les explore chaque fois que je le peux. On ne sait jamais, l'une d'elles pourrait contenir quelque chose d'intéressant. A tout hasard, je m'empare un jour, d'un brassard à croix gammée réservé aux ouvriers étrangers engagés dans l'organisation T.O.D.T.

Grâce à ce brassard, je pourrai plus tard, circuler librement dans la base sous-marine de Lorient et y noter des choses fort intéressantes.

### **Je revois "PRINCE"**

Au cours de l'année 1942. Je n'arrive pas à situer la date exacte, Je reçois la visite de "PRINCE" qui me demande ce que je deviens et me propose de quitter la

C.N.D. pour m'engager dans le réseau où lui-même est entré après avoir remis sa démission à "RAYMOND". Il m'expose que le travail qu'il fait dans son nouveau réseau est beaucoup plus intéressant et qu'il y a des quantités d'avantages qui n'existent pas à la C.N.D.

Je lui déclare que je ne m'occupe plus de rien, que j'ai laissé tomber la C.N.D. et je ne veux plus rien faire dans cet ordre d'idées, le métier devenant trop dangereux. "PRINCE" s'en va un peu déconfit.

Ma première impression sur son compte ne s'est pas modifiée. Je n'arrive cependant pas à m'expliquer qu'il ait démissionné d'un réseau pour s'engager dans un autre. Je confesse que j'ai éprouvé une sorte de méfiance lorsqu'il m'a fait sa proposition et m'en excuse. Les événements qui ont suivi m'ont démontré que j'avais tort. "PRINCE" a été arrêté, je ne sais plus dans quelles circonstances, déporté en Allemagne où, comme tant de nos camarades des réseaux, il est mort très crânement au poteau d'exécution en criant VIVE LA FRANCE. Il avait avant sa fin magnifique, subi d'horribles souffrances physiques et morales.

### Une émotion

Je suis convoqué un jour à la feldkommandantur de Vannes où je dois me présenter au docteur Helbig. Je me demande qui peut être ce personnage et ce qu'il me veut. Je me rends à sa convocation avec une certaine appréhension. Je suis introduit dans un bureau où siège un officier, vraie gueule de Boche, qui a le grade de commandant.

"- Vous êtes bien M. Le Bayon ?"

- Oui, Monsieur.

"- C'est bien vous qui êtes chargé par une société de Paris des groupages de conserves de poissons pour la région." (ouf, je respire)

- Oui, Monsieur.

Alors, tapant à tour de bras sur sa table, il me hurle qu'il va me faire fusiller que ma maison va être brûlée, que ma famille emprisonnée et quantité d'autres promesses aussi aimables.

Constatant qu'il ne s'agit que de cela, plus il gueule, (je ne trouve pas un autre qualificatif) plus je souris, ce qui a le don de l'exaspérer davantage. Lorsqu'il s'en aperçoit. L'encrier est déjà par terre et le téléphone fait des bons désordonnés sur la table. Il s'arrête, enfin et s'étonne que son discours me fasse sourire.

- Vous avez terminé, Monsieur ?

"- Pourquoi me posez-vous cette question ?"

- Parce que si vous avez fini, Je vais peut-être pouvoir commencer et vous finir, si vous le voulez bien, quelques explications.

“- Je vous écoute, Monsieur.”

- Vous me reprochez de ne pas expédier les conserves destinées à vos services. Comment voulez-vous que je le fasse. Vous avez commencé par me prendre mon matériel, vous me prenez maintenant mon personnel. Vous ne me donnez pas d'essence pour alimenter mes camions et je suis dans l'impossibilité de me procurer de l'avoine pour nourrir mes chevaux, pas plus que du foin ou de la paille, tout est réquisitionné par vous. En outre, vos services de la Banhoff se révèlent impuissants à me fournir des wagons pour charger. Dans ces conditions comment voulez-vous que je puisse vous donner satisfaction.

“- Ce n'est pas possible.”

- Renseignez-vous.

Alors ce fut une nuée de coup de téléphone avec une engueulade soignée pour chaque Boche qui se trouvait au bout du fil.

Lorsqu'il eut terminé, il s'excusa de son emportement, me congédia en me serrant la main.

“- Je vous prie de faire tout votre possible pour expédier, au moins un wagon, mes chefs s'étonnent de ne pas en voir partir.”

En réalité, nous faisons, car je n'étais pas seul, tout ce qui était possible pour retarder le chargement de ces wagons que nous savions destinés à alimenter en conserves de poissons à l'huile, les troupes du front Russe. Les usiniers manquaient de caisses d'emballages ou de pointes pour clouer ces dernières. Il leur était impossible de se procurer la colle nécessaire à la fixation des étiquettes du contrôle sanitaire exigées par l'intendance. Bref, nous avons fait tant et si bien que les Boches ont été contraints de venir, eux-mêmes, avec leurs propres camions, charger, en vrac les boîtes de conserves qu'ils avaient bloquées dans les usines.

### **J'engage la lutte contre le S.T.O.**

Nous sommes en 1943. Les Boches manquent de main d'oeuvre. Il faut, à tout prix boucher les trous creusés par les pertes sur le front Russe. Vichy s'associe à l'opération qui consiste à expédier les jeunes Français en Allemagne afin de remplacer, dans les usines de guerre les Boches qui se sont fait décimer en Russie.

Ma décision est prise, mes fils ne partiront pas. Je songe à les faire passer en Angleterre. J'en parle à “ALEX” qui m'affirme qu'ils sont bien plus utiles ici. Comme j'insiste, il me donne l'ordre de les garder, me faisant ressortir que si j'étais arrêté et déporté ou même fusillé, il faudrait quand même que les renseignements continuent à parvenir. C'est un ordre, je m'incline mais cette fois pas de bonne grâce.

Nous montons, alors avec “POLBA”, une véritable officine de faux papiers. Je me transforme, de plus en plus, en voleur et rafle dans tous les bureaux de la

préfecture ou de la feldkommandantur où mes fonctions de délégué au groupement des transporteurs, m'appellent de temps à autres, imprimés et cachets. La mairie de Quiberon n'échappe pas à mes rafles et je procure, ainsi, par le canal d' "ALEX", à nos amis, des certificats de résidence en zone interdite (certificats indispensables pour pénétrer et séjourner dans la zone côtière).

"POLBA" a sculpté dans du gros linoléum, très épais, la griffe de l'officier boche chargé du service du roulage qui se nommait Gabriel. Le cachet de la feldkommandantur 750 de Vannes subit le même sort. De sorte que ce n'est plus qu'un jeu, pour moi, de rafler des ausweiss en blanc, de les remplir et de leur donner toute les apparences de l'authenticité. Jamais un feldgendarme ne s'est aperçu que l'autorisation de circuler qui lui était présentée par de nombreux automobilistes et moi-même était fausse.

Les services dits français de la main d'oeuvre, deviennent empoisonnants. Tous les industriels et commerçants, sont tenus de fournir mensuellement un état de la main d'oeuvre qu'ils emploient. Je voudrais revoir aujourd'hui les états que j'ai fournis. Je suis convaincu que, d'après ces états, j'ai expédié en Allemagne plus d'ouvriers que je n'en ai jamais employé. Voici comment je procédais. Tout ouvrier employé chez moi qui, attiré par les salaires élevés payés par les Boches ou les entreprises travaillant pour eux, me quittait pour se faire embaucher par les uns ou les autres était, le mois suivant, porté sur mes états, comme ayant été envoyé, par mes soins, travailler en Allemagne.

Mais ce petit jeu n'a pas pu durer éternellement. Les Boches se sont aperçus qu'ils étaient roulés et il leur fallait de la main d'oeuvre à tout prix. Ils ont alors, pris dans chaque mairie les noms des <sup>jeunes</sup> gens des classes qui les intéressaient et leur ont adressé des convocations individuelles. Il ne restait que deux solutions : ou répondre à la convocation, ou prendre le maquis. J'en ai trouvé une troisième. Mes deux fils et deux de mes employés étaient convoqués. Je me rends à la feldkommandantur et demande quel était l'officier chargé de ce service.

Je suis introduit chez le hauptman Rivecol ( je ne suis pas certain de l'orthographe, mais c'était la prononciation).

- Vous parlez Français ? Monsieur.

"- Oui, Monsieur."

- Monsieur, je viens de recevoir une convocation pour quatre de mes employés sur les six qui me restent. Si vous me les enlevez, il ne me reste plus qu'à fermer mes portes.

"- Oui, Monsieur, nous connaissons cela. En Allemagne, pour la mobilisation, c'était exactement la même chose. Tout le monde était indispensable. Nous avons pris les hommes et quinze jours plus tard, l'usine tournait comme avant."

- Je veux bien vous croire, mais vous êtes-vous quelques fois servi d'un râteau ?

"- Pourquoi cette question ?"

- Parce que au premier coup de râteau, il reste quelque chose entre les dents, au deuxième, un peu moins etc. . Or , c'est le dixième coup de râteau que vous donnez chez moi et il ne me restera plus rien.

“- Cela m'est égal, Monsieur, vos employés partiront comme les autres”.

Et il me met poliment à la porte. Dans le couloir je me dis que je ne peux pas rester sur un échec. Je vais voir le fameux Gabriel ( qui n'avait rien de commun avec l'archange du même nom) qui était chargé des services du roulage allemand dont je dépends, du fait même de ma profession. Je recommence mon histoire. Il paraît se laisser attendrir, mais me déclare :

“- Tout ce que je peux faire, c'est de vous donner une attestation certifiant que votre personnel a été, à plusieurs reprises, requis pour des transports allemands.”

Il me demande les noms des intéressés qu'il ajoute sur ce qu'il a déjà fait taper, me remet la note en me priant d'aller la porter au hauptman Rivecol qui peut seul décider. Je le remercie, mais comme ce dernier vient de me mettre à la porte de son bureau je me garde bien d'aller le revoir. Je demande à une employée française rencontrée dans les couloirs où se trouve le bureau qui délivre les sursis pour les S.T.O. . Elle me l'indique très aimablement, mais c'est encore celui de Rivecol. Je n'en sortirai pas. Je demande quand même, s'il n'existe pas un bureau français qui fait ce travail. Aussi aimablement, elle me répond que ce bureau existe, mais qu'il ne peut rien faire sans un papier signé des Allemands.

Une minutes de réflexion. Deux solutions. Ou l'employé français délivrant les sursis connaît l'allemand et je suis fichu ou il ne le comprend pas et j'ai des chances de réussir. Je me présente au bureau et, avec mon sourire le plus aimable :

- Bonjour Monsieur, Je viens d'obtenir un sursis de trois mois pour quatre de mes employés dont les noms ont été portés sur cette feuille par un officier allemand.

Voudriez-vous me les établir ?

L'employé regarde mon papier et ça prend merveilleusement. Dix minutes après, je sortais de la préfecture, nanti d'un sursis de trois mois pour mes deux fils et mes deux employés.

J'ai peut-être, sans le savoir, rendu un très mauvais service à l'un d'eux qui, un an plus tard, sur le front de Lorient, a été très grièvement blessé et a du subir l'amputation d'un bras et d'une jambe.

Mais à compter de ce jour, “POLBA” s'étant mis a l'oeuvre, les sursis de trois mois ont fleuri un peu partout et lorsque les trois mois étaient écoulés, on en fabriquait un autre et ainsi de suite. Mais il restait la carte de travail.

“POLBA” avait dû, malgré son sursis partir pour Plouhinec où il avait été affecté à l'organisation T.O.D.T. en qualité de manoeuvre ce qui lui permis du reste, de recueillir pas mal de renseignements et croquis intéressants.

J'apprends un jour que tous les jeunes Français, même ceux travaillant avec les Boches, allaient être expédiés au camp Franco, à Hennebont, en vue de leur départ pour l'Allemagne. Sans une seconde d'hésitation, je prends ma voiture et vais chercher "POLBA" que je ramène à Quiberon.

Il faut modifier sa carte de travail et celle des trois autres. Je pars pour Vannes et me présente à la direction de la main d'oeuvre où je demande de parler au directeur. Je suis introduit dans le bureau d'un monsieur que je ne connaissais pas mais j'ai été très heureux de faire sa connaissance. Il se nommait Laplanche.

Très franchement, je lui expose que j'ai quatre employés désignés pour partir en Allemagne. Je viens lui demander s'il peut modifier leurs cartes de travail mais lui déclare que, quelque soit sa décision, ils ne partiront pas.

M. Laplanche se lève et me serre la main.

"- Monsieur, je suis heureux de constater qu'il reste encore de vrais Français."

Il déchire les cartes que je lui avais apportées et m'en délivre d'autres sur lesquelles il porte la mention "Affectée sur place, sur ordre de la feldkommandantur".

Je manquerais à tous mes devoirs si je ne rendais pas un juste hommage et si je n'exprimais pas mes sentiments de reconnaissance à ce bon Français qui risquait sa situation et sa peau.

Il fut, du reste arrêté par les Boches, quelques mois plus tard mais après seulement qu'il eut flanqué une bonne raclée aux deux feldgendarmen chargés de cette mission.

Il est maintenant quelque part en Allemagne. J'ignore ses fonctions, mais je suis persuadé qu'il doit se régaler.

### Nouvelle visite de la Gestapo

Je reçois un jour la visite d'un monsieur qui se présente comme membre de la police allemande. J'ai un moment d'émotion, mais me ressaisie assez vite.

- Monsieur, je veux bien vous croire, mais rien ne me prouve votre qualité.

Il m'exhibe, alors une carte rédigée en Boche.

- Je regrette, Monsieur, mais je ne comprends pas l'allemand. Vous avez certainement un papier des autorités françaises vous autorisant à faire le métier que vous faites ?

"- Parfaitement Monsieur."

Et il me montre une carte rédigée en Français.

"- Connaissez-vous quelqu'un à Mériadec ?"

- Non, Monsieur.

"- C'est bizarre."

- Je ne vois pas du tout ce que cela peut avoir de bizarre.

“- Mais si, Monsieur. Je ne comprends pas que quelqu'un puisse vous écrire sans vous connaître.”

- Je m'excuse, Monsieur, c'est une plaisanterie ou de l'enfantillage ? Je suis commerçant Monsieur, et n'importe qui n'a qu'à prendre le bottin ou l'annuaire du téléphone, il y trouvera mes noms et adresse et pourra m'écrire sans me connaître.

“- C'est juste, Monsieur.”

A ce moment il me sort une enveloppe ouverte à mon adresse.

“- Connaissez-vous quelqu'un à Vannes ?”

- Oh oui, Monsieur des tas de gens.

“- Qui en particulier ?”

A ce moment je pense que je peux continuer la mise en boîte.

- Monsieur Zimmerman, ober-feldwebel à la feldgendarmerie de la feldkommandantur de Vannes à qui, il n'y a pas huit jours, j'ai dû payer cent vingt francs parce qu'un de ses gendarmes m'avait arrêté et réclamé ma carte d'identité. Comme je lui montrais ma carte du combattant, il m'a déclaré que ce n'était pas une carte d'identité. Je lui ai répondu qu'en tout cas, cette carte prouvait que j'avais fait quatre ans de guerre victorieuse contre l'Allemagne.

“- Vous vous moquez de moi, Monsieur ?”

- Je n'en ai jamais eu l'intention. Je vous ai cité la dernière personne à qui j'ai eu affaire.

Il me tend alors la lettre à mon adresse, qui avait été interceptée.

“- Lisez.”

Je lis, c'était une sorte de référendum où l'on vous demandait de dire si vous étiez pour ou contre le général De Gaulle. La lecture terminée, mon zèbre qui m'observait, pour voir mes réactions, me demande :

“- Qu'est ce que vous en pensez ?”

- Je pense que je me moque de toutes ces histoires qui ne m'intéressent pas le moins du monde.

“- Voulez-vous me montrer votre correspondance.”

- Avec plaisir, Monsieur.

Et je lui passe mon classeur de lettres commerciales.

“- Non, monsieur, c'est votre correspondance privée que je désire voir.”

Je lui remets alors un paquet de lettres de prisonniers et autre et comme par hasard, la dernière reçue et par conséquent celle se trouvant la première au dessus, émanait du capitaine de frégate Georges Guerre, mon ancien chef d'escadrille pendant la guerre 14-18. Il terminait sa lettre dans le langage imagé qui lui était cher, en me recommandant de continuer à semer la bonne parole au moment où les vaches n'étaient plus des taureaux et où l'on pouvait crever aussi crânement au poteau

d'exécution que sur le front. La lecture de cette fin de lettre paraît laisser mon Boche rêveur. Il en lu plusieurs autres et me rendit le paquet.

“- Je sais, Monsieur, qu'en Bretagne et particulièrement dans le Morbihan, on ne veut pas s'avouer vaincu, ( il ne croyait certainement pas me faire un si grand plaisir) mais nous arriverons à changer cet état de chose. En attendant, cela me donne beaucoup de travail et je suis obligé de toujours voyager dans le département.”

- Vous auriez tort de vous plaindre, Monsieur, le Morbihan est un département essentiellement touristique et il doit, tout de même, être plus agréable de le visiter, comme vous le faites que d'aller au casse-pipe.

“- Qu'est ce que le casse-pipe ?”

- Je vous souhaite, Monsieur, de ne jamais l'apprendre. J'en ai fait quatre ans et je les ai trouvés longs.

Mon Boche prend son chapeau et se retire. Je crois tout de même qu'il avait compris.

### **Sabotage manqué**

Un train blindé arrive à Quiberon. Je vais l'examiner toujours muni de mes deux tubes de poudre émeri. Deux factionnaires revêtus de l'uniforme noir avec tête de mort comme écusson, montent une garde vigilante de chaque côté du train. Impossible d'approcher. J'ai cependant une folle envie de verser ma petite dose dans les boîtes à huile mais la journée se passera sans que je puisse vider mes tubes. Il n'y a aucune défaillance dans le service de garde. J'y suis allé aux heures de repas, j'ai même, à ma confusion, incité une fille de vertu facile à aller tenter d'amuser les factionnaires. Elle s'est fait déborder comme tous ceux qui tentaient d'approcher trop près.

### **Je trouve une boîte aux lettres idoine**

Fin Août 1943, trois boîtes aux lettres sur quatre sont “brûlées” à Vannes. J'apprends que “LUC” brûlé lui-même (ce qui m'étonne pas outre mesure) a dû aller se mettre au vert. Je crois qu'il est chez les demoiselles “MIMOSA” à Pont-Aven. Il faut cependant que mon courrier soit acheminé. Je suis sans nouvelles d' “ALEX” et ne sais plus où le toucher. La chance me sert. Je rencontre une jeune fille que j'ai vue plusieurs fois en compagnie de “LUC”. Elle me confirme son départ précipité. En causant, elle m'apprend qu'elle est secrétaire du directeur d'une grande administration que je ne nommerai pas, afin de ne pas nuire à cette jeune fille. Son patron est collaborateur à tous crins. Je la persuade que, dans ces conditions, mon courrier ne sera jamais en aussi grande sécurité que dans le bureau de son patron et même, si possible dans son coffre-fort. En outre, j'aurai toujours un alibi en me rendant dans

cette administration. Elle a fort heureusement conservé le contact avec les agents de liaison qui visitaient "LUC". Tout est donc pour le mieux.

Et voilà comment un collaborateur de première classe, a caché pendant au moins six mois, dans son coffre-fort, des documents et du courrier qui s'ils avaient été découverts, n'auraient pas manqué de le faire fusiller par ses amis qu'il admirait, paraît-il.

### **Grossière méprise**

J'apprends que le bateau baliseur des ponts et chaussées qui stationnait à Belle-Ile-en-Mer, est maintenant amarré, à demeure, dans l'avant-port de Lorient. Me méprenant sur les sentiments de l'ingénieur T.P.E. dont il dépend directement je me confie à ce dernier et lui demande s'il lui serait possible de me signaler les entrées et les sorties des sous-marins de Lorient. Son bateau étant actuellement aux premières loges pour cela. Mon homme rougit, puis pâlit et me répond froidement de ne pas compter sur lui pour cela.

J'avais cru pouvoir m'adresser à lui en raison de ce qu'un jour qu'il me montrait un de ses matelots qui avait perdu sa femme et son fils et avait été lui même blessé lors d'un bombardement à Lorient, il m'avait dit : "Demandez-leur après cela s'ils sont pour ou contre les Anglais. Ils vous répondront qu'ils sont plus que jamais pour eux."

J'avais eu tort de ne pas piger qu'il me faisait cette constatation sur le mode ironique. Mais ce que je n'ai pas pu obtenir de l'ingénieur je l'ai quand même eu d'un matelot.

J'ai cependant appris depuis que cet ingénieur avait fourni à un agent du réseau "JONQUES", des renseignements et croquis très intéressants sur Belle-Ile. Après tout ma tête ne lui revenait peut-être pas. On ne peut pas plaire à tout le monde.

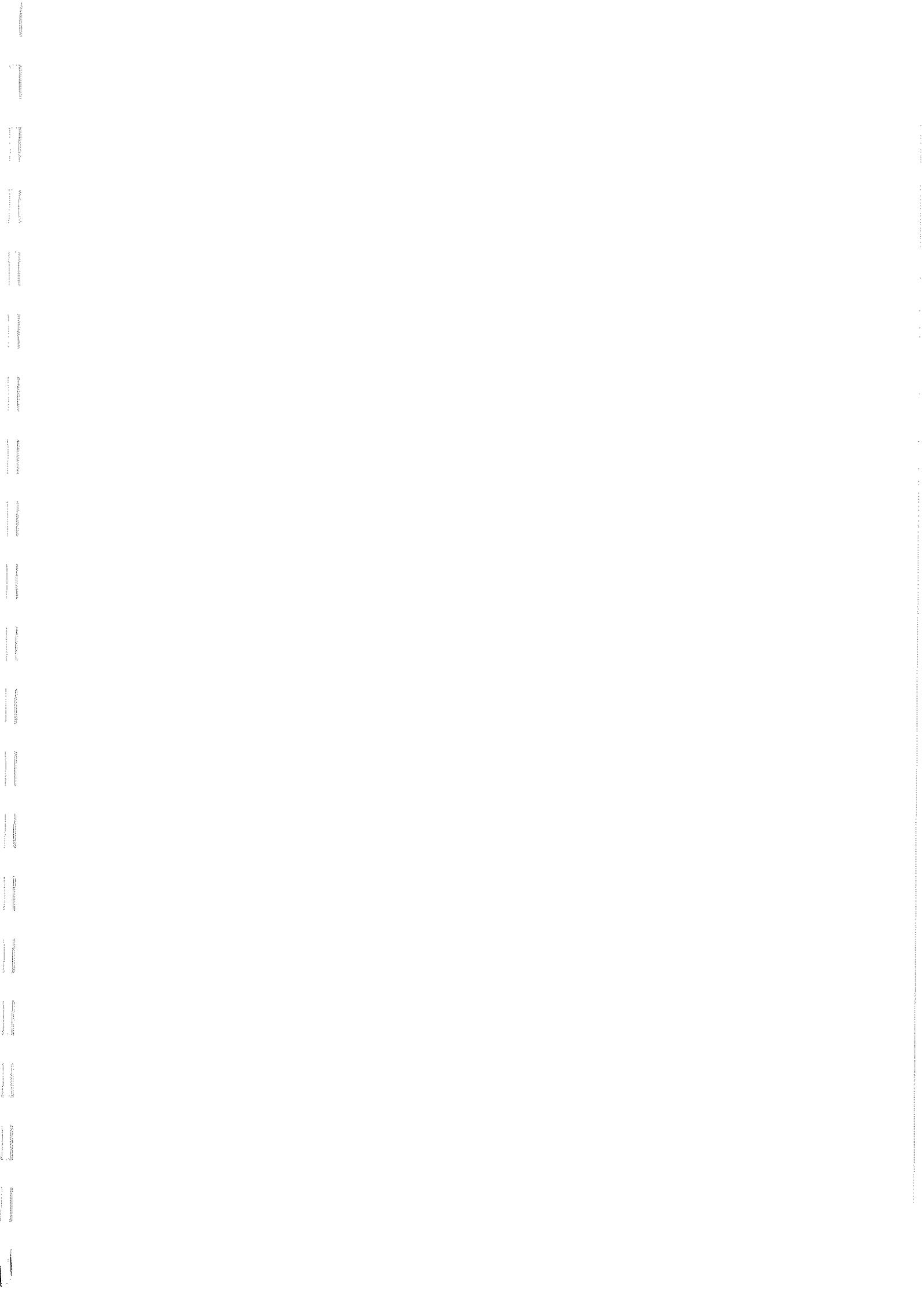
### **Nouvelle rencontre avec "ALEX"**

Un dimanche, alors qu'avec ma femme et mes deux fils, je sortais de la messe de 9 H. 30, J'aperçois de loin, un civil qui paraissait m'attendre à l'entrée de mon domicile. Je préviens ma famille de faire attention, mais en approchant j'ai le grand plaisir de reconnaître "ALEX" habillé de bleu marine et coiffé d'une casquette à visière en étoffe qui lui donne tout-à-fait l'allure d'un capitaine de la marine marchande ou d'un patron à la grande pêche.

Je le fais entrer et j'ai la joie de converser avec lui plus d'une heure. Il me raconte les coups durs du réseau, les nombreuses arrestations qui sont l'oeuvre de "CAPRI" et la désorganisation presque totale de notre service de liaison. Il voulait,

depuis longtemps, reprendre le contact avec moi, mais me connaissant bien, hésitait à m'adresser un jeune agent de liaison inconnu de moi. Il attendait donc qu'une occasion et le temps, lui permettent de pousser jusqu'à Quiberon qui, par sa situation géographique, représente une souricière qu'il est possible aux Boches de fermer à volonté. Il s'était donc fait établir une carte d'identité au nom de Tual domicilié rue de Port-Haliguen à Quiberon. J'insiste pour qu'il reste déjeuner mais il me déclare qu'il est déjà invité. Je me creuse la cervelle pour essayer de deviner où il peut être invité et ce n'est qu'en Décembre 1944 que j'apprendrai par mon bon ami Lucien Apiou "YVON" du réseau "JONQUES" qu'"ALEX" était invité chez lui ce jour là et que c'était lui-même qui l'avait amené à Quiberon. "ALEX" nous quitte en emportant mon courrier. Je ne devais plus le revoir puisque c'est au début du mois de Novembre qu'à Paris, se rendant compte un peu trop tard que les Boches lui avaient tendu un piège, il a voulu s'enfuir et a été descendu d'une rafale de mitrailleuse. Tout compte fait, je préfère pour lui cette mort brutale à la mort lente des camps.

Entre sa visite et sa mort, "ALEX" m'envoya deux fois un nouvel agent de liaison dont le pseudo était "LAURENT" et dont le véritable nom était A. Levy, je crois. S'il est rentré d'Allemagne et qu'il vit encore, s'il lui arrive de lire ces lignes, qu'il veuille bien m'excuser mais je ne sais pas pourquoi, sa tête ne me revenait pas et il ne m'a jamais inspiré confiance. Je lui ai cependant remis un jour un document important mais n'ai jamais su s'il avait été transmis. Il s'agissait du changement d'indicatif d'appel du radiophare de Belle-Ile que les Boches venaient de modifier. Cette modification était très importante pour la sécurité des bateaux alliés qui, par brouillard se guidaient sur ces émissions. C'est tout-à fait incidemment que j'avais appris la chose. J'avais été chercher à l'hôpital de Vannes le fils du gardien-chef du grand phare de Belle-Ile. Ce dernier m'accompagnait pour aller. Suivant ma louable habitude, je l'avais questionné tout le long du voyage sur ce que les Boches leur demandaient de faire pour eux, s'ils avaient modifié quelque-chose etc.. C'est alors que ce brave homme m'apprit que l'indicatif du radiophare dont il était chargé venait d'être modifié. Les lettres émises auparavant étaient "B.I" et avaient été remplacées par "B.T". Connaissant toute l'importance de cette modification, J'ai cru bon de confier ce rapport spécial à "LAURENT" afin que nos alliés soient plus rapidement informés, ce dernier me déclarant qu'il devait retrouver "ALEX" le jour même. "LAURENT" m'avait remis deux lettres d'"ALEX". L'une d'elles me convoquait à Paris où je devais le rencontrer. Le manque de confiance en "LAURENT" m'a fait ne pas suivre ces instructions. J'ai prétexté que je suivais une affaire intéressante qui m'interdisait de m'absenter pour le moment. La seconde, m'informait que par suite de circonstances très pénibles, mon dernier courrier avait dû être détruit et me demandait de le reconstituer, si possible.



Cette lettre devait être la dernière que je recevrais de notre cher "ALEX". Puis ce fut le coup de massue, la phrase de la B.B.C. : "N'ALLEZ PAS CHEZ ALEX, IL A LE CHOLERA". J'étais assommé et me sentais absolument dégonflé, me promettant de ne plus m'occuper de rien. Ce fut le goût du risque et de la lutte qui reprit le dessus; mais entre temps, il fallut lutter contre moi-même et la peur. J'ai donc eu à lutter contre cette horrible peur qui est terrible lorsqu'elle s'accroche à vous. Vous la voyez partout ; Elle vous suit dans tous vos déplacements et pendant votre sommeil. Ma pauvre Jeanne, si courageuse, d'habitude, était aussi découragée que moi et insistait pour que je renonce à continuer et que je remette ma démission ce qui n'était pas fait pour me remonter le moral.

Après quinze jours de réflexion et une lutte farouche contre cette peur qui me poursuit toujours, je prends la décision de continuer. Mais comment reprendre contact avec le réseau. Je sais ce qui se passe dans ces cas-là. Tout l'entourage immédiat de l'agent arrêté est mis en quarantaine comme si cet entourage avait lui-même contracté le choléra. Il faut reconnaître que c'était une excellente précaution qui a sauvé la vie à de nombreux agents dont mes deux fils et moi-même. Je n'ai donc aucun espoir d'être contacté par un agent du réseau. En outre je suis peut-être surveillé tout spécialement par la Gestapo, afin que si je cherche à reprendre le contact, elle puisse arrêter en même temps que moi, d'autres membres du réseau. Que faire ???

Après mûre réflexion, je décide de continuer à recueillir les renseignements que je noterai soigneusement, ainsi que toutes les modifications apportées dans le dispositif de l'ennemi dans mon secteur, afin d'être en mesure, au moment où j'aurai pu reprendre le contact, de fournir un état complet des effectifs, de l'armement et des défenses de mon secteur.

### **Coupé de mon réseau je continue le sabotage**

Entre temps, je continue mon travail de sabotage des wagons, camions, motos et tout ce que je peux approcher de Boche. Je m'amuse aussi à leur dépens. Un jour qu'une équipe de dorés sur tranche de la Banhoff arrive à Quiberon accompagnés de personnages importants de la Wermarcht, dans un wagon et train spécial, j'attends patiemment le départ du train dont j'ai appris l'heure à la gare et prépare une étiquette que j'enduis de colle. Au moment où le train démarre, Je colle mon étiquette à l'arrière du wagon de ces messieurs. J'aurai voulu voir leurs têtes lorsqu'ils sont arrivés à destination et qu'ils ont pu voir sur leur wagon une étiquette rouge portant ces mots : "A DESINFECTER A L'ARRIVEE".

Le début de 1944 se passe sans que j'aie pu reprendre le contact. Mon courrier s'accumule et n'aie aucun moyen de le transmettre. Je maudis la C.N.D. et ses dirigeants actuels. Je tâte à droite et à gauche mais sans résultat. Je trouve des agents

d'autres réseaux qui sont tout prêts à m'embaucher. Quoiqu'ayant maudis la C.N.D. de me laisser tomber, je veux lui rester fidèle. Il se forme aussi des organisations de résistance F.T.P. , F.F.I. et tout cela me paraît pas sérieux. Les personnes qui en font partie manque véritablement un peu trop de discrétion. Les gens qui comme moi se renseignent et observent, ne mettent pas vingt-quatre heures à découvrir les membres de ces organisations. Comme je n'aie jamais eu de prédilection pour le suicide, je me garde bien d'entrer en rapport avec ces troupes. Je l'interdis aussi à mes fils. Je respecte en cela les instructions reçues qui étaient formelles. La résistance active était une chose, le renseignement une autre. Ces instructions que je tenais d' "ALEX" nous interdisaient de nous mêler à ces groupes et à priori de les mettre au courant de nos activités. Je n'ai jamais pu comprendre et n'arrive pas encore à réaliser comment les Boches n'ont pas découvert tous ces groupes et comment tous les braves types qui en faisaient partie n'ont pas été arrêtés.

Au mois de Juin 1944, grand remue ménage. Presque tous les jeunes gens quittent Quiberon, à pied, en vélo etc. . Il y a, paraît-il, eu un ordre de départ. Je pense aussitôt que tous ces pauvres gosses vont se faire ramasser et arrive à me demander, en raison de la façon dont ce départ est organisé, si celui qui a donner cet ordre n'a pas partie liée avec les Boches, et n'a pas reçu des instructions pour expédier tous ces jeunes afin de mieux les faire cueillir sans aucun dérangement et plus facilement qu'en montant une expédition pour venir les ramasser à leur domiciles.

Je dois reconnaître que je me trompais. Celui qui avait donné cet ordre était et est demeuré un excellent patriote mais il a fait risquer gros aux jeunes gens qu'il a ainsi expédiés.

On avait l'habitude, en France, de croire le Boche beaucoup plus sot qu'il ne l'est en réalité. Aussi bête qu'il puisse être, le factionnaire qui du haut des nombreux observatoires qu'ils avaient aménagé un peu partout, voyait un drainage inaccoutumé de jeunes gens vers le même point, fini tout de même par se demander ce que cela signifie et se décide à en informer ses chefs qui, eux pigent un peu mieux.

J'ai donc été me rendre compte comment les choses allaient se passer.

Tous ces braves jeunes gens, gonflés à bloc, avaient reçu l'ordre de rejoindre un camp près de Grandchamp. sur toutes les routes aboutissant à cette localité c'était un véritable défilé. Les Boches ont réagi en mettant sur la route une voiture chargée de quatre feldgendarmen suivi d'un camion dans lequel avaient pris place une dizaine de soldats armés de mitraillettes. Tout homme rencontré sur la route était interpellé. S'il s'arrêtait, il était embarqué dans le camion et conduit à Auray pour interrogatoire. S'il n'arrêtait pas, la parole était aux mitraillettes.

Les Boches ont ainsi fait le circuit Auray, Sainte-Anne, Plumergat, Pluvignier, Auray.

Deux mamans littéralement affolées viennent me demander si je consentirais à aller chercher leur fils qui, arrêtés dans ces conditions, on abandonnés leurs vélos sur la route pour s'enfuir à travers champs et sont maintenant cachés dans des fermes d'où ils n'osent plus sortir.

Je part avec une camionnette et découvre mes deux jeunes gens. Je leur demande de bien me dire ce qui s'est exactement passé. Ils me le racontent comme je viens de l'expliquer plus haut. Je leur demande si ils avaient leurs noms sur leurs vélos. Ils me répondent qu'à leur départ on leur avait recommandé de bien mettre leur nom et adresse sur leur bicyclettes afin qu'il soit possible de les retourner. Je pense aux conséquences que cette particularité peut avoir car il est évident que les Boches sont en possession de ces vélos et qu'ils vont y relever le nom et l'adresse de mes deux jeunes gens. Il ne reste plus qu'une solution. Il faut absolument qu'ils aillent, tous les deux déposer plainte à la gendarmerie française pour vole de leurs vélos à la porte d'un café situé sur la route de Quiberon entre Plouharnel et Auray, mais avant cette dernière ville. Ils raconteront qu'ils allaient au ravitaillement et qu'ils sont entrés pour se rafraîchir. De cette façon, les Boches ne pourront pas leur dire que ce sont eux qui ont abandonné leurs vélos pour s'enfuir à travers champs après la sommation de s'arrêter qui leur a été faite.

La démarche effectuée à la gendarmerie d'Auray, nous rentrons à Quiberon et dépassons sur la route de nombreux jeunes gens qui, aussi déçus que ceux que je transporte, rentre chez eux. J'embarque le plus que je peux mais il y a le contrôle à Penthievre où il faut produire les cartes d'identité. Je ne tiens pas du tout à ce qu'ils montrent les leurs, si seulement ils les ont encore, des ordres ont peut-être été donnés par la feldgendarmerie pour qu'on les arrête. J'arrive au barrage, montre mes papiers au factionnaire et lui tends deux cigarettes. Après un merzi et un salut militaire impeccable le brave boche me laisse passer. Je respire et mon chargement aussi. Il n'est pas dans mes intentions de critiquer qui que ce soit, mais, tout de même, celui qui a donné l'ordre de faire rejoindre Grandchamp à tous ces jeunes gens, aurait dû réfléchir aux conséquences possible d'un tel ordre.

On aurait voulu livrer à domicile tous ces jeunes gens pleins d'ardeur et de fois patriotique, aux Boches, qu'on ne s'y serait pas pris autrement.

Depuis le 11 Juin, nous n'avons plus de train entre Auray et Quiberon. tout service a été supprimé. L'aviation alliée ne laisse aucun répit aux convois ferroviaires ou routiers. Le train ouvrier de Lorient - Quiberon est rentré le 10 criblé de balles de mitrailleuse lourde et reste garé à Quiberon. Le service du vapeur de Belle-Ile devient de plus en plus irrégulier malgré les deux escorteurs qui l'accompagnent à chaque voyage, Les Boches n'osent pas risquer la vie de leurs soldats. Toutes les permissions sont supprimées. Le 30 Juin tous les permis de circuler en automobile sont supprimés.

On ne peut circuler en auto que munis d'un "sunder ausweiss". Ces derniers sont délivrés au compte-gouttes par la feldkommandantur.

Il faut absolument que j'en obtienne un, d'abord pour pouvoir continuer à circuler avec ma voiture, ensuite pour voir comment ils sont faits afin que "POLBA" puisse les imiter. Grâce à la complicité d'un ingénieur des ponts et chaussées, je réussis à en obtenir un et vais à Plumelec où l'on m'a signalé des opérations de maquis. Les routes sont sillonnées de voitures et de camions chargés de Boches casqués, armés de mitraillettes et de grenades. Je suis arrêté et fouillé plus de dix fois, mais je me suis muni d'un certificat médical indiquant que je vais prendre une malade au sanatorium de Plumelec. J'arrête à Saint-Jean-Brévelay chez mon ami Le Brun. Un feldgendarme en armes monte la garde devant sa porte. Je ne peut pas abandonner ma voiture, sinon elle m'est soufflée ou par les F.F.I. ou par les Boches. Je la confie donc à la garde du feldgendarme. Je demande à voir Le Brun mais apprends que sa maison a été réquisitionnée le matin même par la feldgendarmerie. Il m'apprend que lorsque le premier feldgendarme s'est présenté, il avait, couché chez lui, deux officiers français parachutés la nuit précédente. Il a eu juste le temps de les faire filer. Il m'invite à déjeuner et nous causons des événements qui semblent se précipiter. Je le quitte et continue sur Plumelec. Dans ce petit bourg qui est en état de siège, toutes les routes donnant accès au bourg sont gardées. à chaque carrefour, une mitrailleuse en position avec tout son armement. Aux fenêtres, des fusils mitrailleurs. L'armée allemande avait peur des patriotes qui, sans armes, sans munitions et sans vêtements, lui tenaient tête. Volant éviter la grande bagarre qui paraît se préparer, je rentre à Quiberon par Trédion. C'est exactement la même chose. On ne voit que des voitures et des camions chargés de Boches. Je suis arrêté, fouillé, ainsi que ma voiture et questionné au moins dix fois. Un officier qui examine mon sunder-ausweiss me demande si je suis milicien. Je ne réponds pas mais lui fait : "chut..." en mettant un doigt sur la bouche. Il n'insiste pas. Après Auray cela va tout seul et je rentre sans encombre.

Le 3 Juillet 1944, un train de munitions arrive en gare. Ce sera le dernier train allemand. La machine repart avec du matériel vide mais les wagons séjourneront à Quiberon jusqu'au 18 Mai 1945, date du rétablissement des trains après réfection de la ligne qui a beaucoup souffert des tirs français et alliés.

### **Je m'embarque à la pêche**

Les renseignements que je possède sur Belle-Ile ne doivent plus rien valoir. Il faut absolument que je m'arrange pour en obtenir de récents. Tout service régulier est interrompu avec cette île, il est impossible d'y aller. Il ne me reste qu'un moyen. Je m'embarque à la pêche sur la Glorieuse qui appartient à mon beau-frère qui se livre à

la pêche aux maquereaux. Les bateaux de pêche sont autorisés à livrer le produit de leur pêche à Le Palais qui est le port principal de île. De cette façon je pourrai voir et demander à des amis sûrs, ce qui s'y passe. Je réussis à prendre contact et fait un résumé des effectifs et des défenses de île. Ma navigation me permet aussi de noter tous les mouvements maritimes. Elle présente aussi, pour ma famille et moi-même, l'avantage de contribuer à notre ravitaillement qui devient de plus en plus difficile. Par un bon camarade de Ploermel, j'ai réussi à obtenir deux sacs de farine blanche que je vais prendre avec ma voiture et que je réussis à rentrer à Quiberon sans encombre. Grâce à ces deux cents Kg. de farine, nous n'avons jamais, même aux jours les plus sombres, été privés de pain. Me rappelant ma première navigation aux longs cours sur les voiliers où l'on nous apprenait à tout faire, je pétrissais tous les seconds jours et cuisais dans le four de la cuisinière qui était chauffée au bois. Je suis arrivé à fabriquer un pain nettement supérieur à ce que nous vendaient les boulangers avant la guerre.

Le 15 Juillet, un groupe d'avions attaque et coule deux gros patrouilleurs allemands, mouillés devant ramonette à Belle-Ile. Gros émoi parmi les Boches qui réquisitionnent ma voiture pour transporter les blessés à Sainte-Anne d'Auray où ils ont un hôpital. Il y a eu cinquante tués et près de cent blessés, une bombe ayant atteint une soute à munitions de l'un des patrouilleurs. Lorsque le convoi de blessés traverse une localité, tous les gens sont aux fenêtres et paraissent tristes mais aussitôt qu'ils s'aperçoivent qu'il s'agit de Boches, les figures changent et paraissent satisfaites. Les Boches nous ont fait tant de misères que nous en sommes arrivés là.

Le 30 Juillet 1944, les transfuges russes qui étaient Géorgiens et qui occupaient Quiberon depuis près d'un an, postent des factionnaires à la porte de l'église, à l'issue de la messe de neuf heures trente. Un vicaire qui s'est aperçu de la manoeuvre, passe dans l'église et prévient les hommes de sortir par les portes de côté. C'est ce que nous faisons puis, par dessus le mur, nous sautons dans notre jardin qui est enclavé entre plusieurs immeubles et, de ce fait, difficile à découvrir pour ceux qui ne connaissent pas très bien les lieux. Nous sommes quinze à avoir pris cette voie.

Les Russes ont réussi à rafler une vingtaine d'hommes qu'ils contraignent à aller décharger un bateau de ciment qui est entré à Port-Haliguen.

J'avais promis à Monsieur Rio de le conduire à Vannes. Je vais le trouver le 3 Août et lui déclare que s'il veut se rendre à Vannes, ce sera aujourd'hui car je crains fort que demain ce soit impossible. Nous partons et arrivons à Vannes pour voir la feldkommandantur déménager. Le Boche s'en va de partout. Sur la route ce sont que convois sur convois qui se dirigent vers Nantes. Que cela fait du bien de voir ce mouvement lorsque, comme moi, on a vu l'autre, à l'arrivée triomphale!!!!

J'allais oublier une petite histoire amusante qui vaut d'être contée. A la fin du mois de Juillet je m'étais rendu à Pontivy pour essayé de ramener du beurre. J'avais rempli mon coffre arrière de crabes, destinés à des amis de cette ville.

Je suis arrêté par une patrouille russe qui me fait descendre et commence la fouille de ma voiture. Le sous-officier qui opérait, plonge la main dans mon coffre et la retire aussitôt en hurlant. L'un de mes crabes lui a pincé le pouce et ne le lâche pas. Je ne peux m'empêcher de me tordre et tous les Russes, à cheval, se moquent de leur sous-officier qui n'arrive pas à se défaire de son crabe et continue à hurler. Je me décide à aller le délivrer et du même coup, la fouille de ma voiture est terminée et je peux repartir. Je conseille mon truc à tous ceux qui auront des documents à transporter. Entre Baud et Pontivy, nouvelle patrouille russe mais cette fois commandée par un feldwebel boche qui fouille ma personne et ma voiture. Il s'en prend à ma serviette d'où il retire mes dossiers et une carte routière sur laquelle j'avais, imprudemment marqué un point de parachutage. Le Boche le découvre et me demande ce que cela signifie. Je reste sec un moment, puis :

- Vous avez remarqué que mes dossiers concernent tous des transports de voyageurs. J'appartiens au comité technique des transports. Ces fonctions m'obligent à aller contrôler les transporteurs dans tout le département. La semaine dernière, je suis allé contrôler un transporteur à cet endroit et j'ai marqué sur la carte où je pourrais le rencontrer. Et je lui cite le nom d'un transporteur que je savais exercer son activité dans cette région. Mon histoire prend et je suis autorisé à continuer ma route. Au premier tournant, je m'empresse de déchirer la partie de la carte compromettante.

Je suis toujours sans liaison avec la centrale et isolé. J'ai cependant noté tous les mouvements de l'ennemi dans la région et ai mis sur pieds un plan de toute la défense de la Presqu'Ile et de Belle-Ile.

Dans les pages qui précèdent, j'ai reconstitué les événements auxquels nous avons été mêlés depuis Octobre 1940, date du début de nos activités. j'ai malheureusement suivi la consigne qui était formelle, lorsque j'ai entendu la B.B.C. annoncer qu' "ALEX" avait le choléra et ai tout détruit y compris les doubles de tous mes rapports que je conservais cependant avec un soin jaloux. A compter de maintenant je puis fournir des dates exactes et me bornerai à relater ce que je signalais dans mes rapports dont je possède encore tous les doubles depuis le 3 Août 1944.

### **Evacuation partielle de Belle-Ile**

Dans la nuit du 3 au 4 Août 1944, plusieurs bateaux accostent à Port-Maria et débarquent les premières troupes qui semblent évacuer Belle-Ile. Les Géorgiens qui occupaient la Presqu'Ile, réquisitionnent tous les chevaux et voiture disponibles pour

évacuer. Les allemands débarqués la nuit précédente s'en vont par la route et passent à Saint-Pierre-Quiberon à quatre heures du matin. J'ai camouflé mes attelages qu'ils viennent, en vain, me réclamer.

5 Août 1944. Trois Boches se présentent pour me réquisitionner ma Simca 8. Je discute et leur montrant mon sunder-ausweiss leur fait remarquer que, seule la feldkommandantur 750 peut me réquisitionner ma voiture. Ils me répondent qu'il n'y a plus de feldkommandantur et que chaque unité a le droit de réquisition.

Comme j'ai pris la bonne habitude de toujours dégonfler mes pneus et d'inverser les fils de bougies, ils vasouillent d'abord pendant une heure avant de trouver la panne. Ils me demande ensuite une pompe que je leur déclare ne pas posséder mais que j'ai un gonfleur électrique. Nous sommes privés de courant depuis trois jours. Ils me demande ensuite, où ils peuvent trouver une pompe.

- Allez voir chez les garagistes.

Ils partent tous les trois. Je n'attendais que cela et, sitôt leur départ, je me glisse sous ma voiture et au moyen d'un couteau, je coupe le flextor arrière en en laissant à peu près un centimètre. Avec ça, ils peuvent parcourir au maximum, dix kilomètres. Les événements devaient me donner raison car ma voiture n'a pas pu atteindre Plouharnel et j'ai eu le plaisir de la récupérer un mois après, les portières arrachées et pas mal de choses enlevées ou détériorées, mais j'avais la satisfaction de me dire qu'elle n'avait pas servie aux Boches pour s'enfuir.

Je me souviens que lors de ma visite à la orstkommandantur pour réclamer un bon de réquisition régulier, le Boche qui s'y trouvait, après avoir examiné mon sunder-ausweiss, me demande si je suis milicien. Alors, le regardant bien en face :

- Milicien moi ? Vous m'avez bien regardé ?

A 14 heures, passant devant l'hôtel de France où siège le délégué Nazi de Belle-Ile, ober-leutnant Grossbrockman, Un sous-officier boche avec lequel j'entretenais des relations forcées en raison de ses fonctions consistant à assurer la police du quai, fait le tour d'un camion qui stationnait devant l'hôtel, fait semblant de marcher dans le même sens que moi et me dit :

“- Monsieur Bayonne, partir tout de suite avec vos enfants, Grossbrockman veut vous mettre en prison.

Je rentre précipitamment chez moi et mes deux fils et moi allons nous camoufler.

Dans la nuit du 5 au 6 Août, environ huit cent Boches de Belle-Ile , débarquent à Port-haliguen, amenés par L'Emile Solacroup, Idée Rose, Heinrich et deux patrouilleurs. Ils débarquent aussi deux canons sur chenilles, des camions, des voitures de tourisme, des canons de D.C.A. et anti-chars. Ces troupes se répartissent dans tous les hôtels et locaux encore habitables. Réquisition de mes deux attelages avec les conducteurs et tentative de réquisition de tout ce qui peut rouler, y compris brouettes,

poussettes et voiture à bras. La douane qui a chargé tout son matériel à bord des bateaux de pêche, cherche, en vain les patrons pêcheurs ou les capitaines de la marine marchande présents à Quiberon pour les piloter. Ces derniers ont été avertis par mes soins d'avoir à se camoufler. Malgré toutes les menaces, aucun ne se présente et le chef de la douane en est réduit à brûler tous ses papiers et même les vêtements de ses sous-ordres. Il jette à la mer sa provision de sucre et fait prendre le même chemin aux boîtes de conserves de réserve qu'il a bien pris soins de crever avant.

500 gros avions alliés survolent la Presqu'île à 20 heures, direction Nord-Est.

Dimanche 6 Août 1944. Nouveau débarquement de troupes d'artillerie et d'infanterie de marine, en provenance de Belle-Ile et nouvelles recherches de véhicules. Chaque compagnie essaye de se débrouiller pour trouver du matériel roulant. Dans la nuit affolement complet des Boches qui quittent Quiberon emmenant mes deux attelages. Dans leur précipitation pour partir à 2 heures du matin, ils ont abandonné dans leurs cantonnements provisoires, une grande quantité de matériel et de vivres. Ils ont même laissé la majeure partie de leurs sacs individuels. Nous assistons de notre fenêtre, au départ de nos "protecteurs" et nous amusons beaucoup de voir la nouvelle motorisation de la Wermarcht.

Lundi 7 Août. Soupire de soulagement, il ne reste plus que quelques soldats qui gardent les cantonnements. On annonce la prise de Vannes par les patriotes. Violent bombardement sur Lorient. Depuis hier matin, il est interdit de sortir ou d'entrer dans la Presqu'île et nous sommes coupés de toutes communications avec le reste du monde. Nous sommes dans la poche.

Mardi 8 Août 1944. Au réveil, à 6 heures, on ne voit plus un Boche. Je vois mes voisins d'en face partir en exploration. Les voyant revenir quelques instants après, les mains vides, j'en conclus qu'il y a encore du Boche. L'un de mes attelages dont le conducteur a été contraint de véhiculer le matériel boche jusqu'à 500 mètres au delà de Pont-Lorois, rentre après avoir réussi à franchir ce pont, au retour, juste avant que les Boches le fassent sauter. Quelques marins venus de Belle-Ile en vedette débarquent à Port-Maria et se dirigent vers les points fortifiés qui ont tous été abandonnés. Ils rassemblent les munitions qui y sont restées, y joignent celles abandonnées par les troupes évacuées et annoncent qu'ils vont les faire sauter. A 16 heures, la casemate du château de la pointe saute et est démantelée par l'explosion. A 22 heures, c'est celle du château Rodel qui saute à son tour pulvérisant tous les carreaux aux alentours.

9 Août 44. A 14 heures je n'ai pas encore vu un Boche. De nombreux bombardiers alliés nous ont survolés à 12 heures, faisant route au Sud-Est. Mon

deuxième attelage rentre et son conducteur m'affirme avoir croisé à Brandérion, deux autos montées par des Américains. Espoir !!!

10 Août 44. Une auto, toutes portes arrachées, montée par quatre Boches, circule dans les rues de la ville mais n'y moisie pas. La plage est jonchée de munitions abandonnées. A 21 heures, six camions venant de Plouharnel se dirigent vers les cantonnements et récupèrent les sacs et provisions abandonnés. De nombreux bombardiers nous survolent cap Sud-Sud-Est presque sans interruption de 21 heures à 24 heures. Monsieur Rio est parti pour Vannes à bord d'un petit voilier.

11 Août 44. Les camions sont partis ce midi. Pendant tout le temps qu'ils opéraient, ils avaient postés au premier étage du magasin Saint-Antoine, une mitrailleuse qui balayait la route nationale donnant accès à Quiberon. Je sors voir ce qui se passe et note la présence à l'hôtel de France, de deux douaniers qui sont revenus et gardent le téléphone. Je découvre sur la plage, un stock de grenades à main et voie des enfants qui s'amuse avec. Quelques instants après un camion revient, il en débarquent quatre hommes qui font sauter tout ce qui reste de munitions, y compris les grenades. Toutes les vitres du quartier sont brisées.

12 Août 44. Un bateau de pêche rentre de Vannes. Son équipage nous fait part de l'enthousiasme qui règne à Vannes. Il nous annonce que Monsieur Rio va rentrer incessamment avec cinq tonnes de farine prélevées sur le stock que les Boches avaient entreposé à Vannes. A 20 heures la farine arrive. Il y a quatre mois que la population est privée de pain. Je me fais traité de collaborateur par le plus couard de tous les Quiberonnais qui n'a jamais été soldat et par conséquent fait aucune des deux guerres. J'hésite à lui répondre car je veux pouvoir continuer à travailler sans donner l'éveil aux Boches mais comme il y a beaucoup de monde à nous écouter et qu'il va un peu plus loin, je propose ma main sur la figure du Monsieur s'il répète ce qu'il vient de dire. Il me déclare, alors qu'il ne le répétera pas parce que je suis plus fort que lui. Je termine l'entretien en lui disant que tant qu'il n'aura pas eu l'honneur de porter l'uniforme militaire, il n'aura qu'un droit, celui de fermer sa gueule et d'en abuser. Sa bravoure a été mise à une telle épreuve, que pendant quinze nuits après cet incident, il n'est pas resté dormir à son domicile et a été demander asile à ses beaux-parents craignant sans doute que je le dénonce aux Boches !!!

Nous verrons ce brave, le jour de la libération, défiler au premier rang, un brassard F.F.I. au bras.

15 Août 44. Le vapeur Emile Solacroup accoste à Port-Maria, amenant les Quiberonnaises qui travaillent avec les Boches de Belle-Ile. Il débarque aussi

Grossbrockman qui vient rafler les trois derniers petits chalutiers marchant au mazout, qui nous restaient. C'est bateaux ayant été mis en panne par leurs équipages, les Boches sont contraints de les faire remorquer. A 11 heures, un petit bateau à moteur qui s'était rendu clandestinement de Quiberon à Vannes arrive en vue de Port-Haliguen qu'il croyait, sans doute, débarrassé du Boche. Apercevant des soldats sur le quai, le patron vire de bord et prend le large. Les soldats tirent plusieurs coups de fusils dans sa direction et lui font signe d'accoster. Il met son moteur en route à toute vitesse et prend le large sous un feu de mousqueterie nourri. L'homme de barre paraît avoir été blessé. On voit alors l'équipage jeter un paquet par dessus bord. Les Boches envoient à sa poursuite une de leurs vedettes qui a accompagnée le Solacroup, mais trop tard, elle ne peut pas le rattraper. Elle rejoint Port-Maria après avoir repêché le paquet jeté par dessus bord. Ce paquet contenait un uniforme français kaki portant les galons de sergent et une croix de Lorraine bleu sur la poitrine. Les Boches annonce en ville qu'ils viennent de repousser un débarquement terroriste (pas moinsse).

J'apprends par le capitaine du Solacroup qu'un bateau de guerre allié a, en deux salves, détruit à Belle-Ile une batterie de 75 installée près de la sirène d'alarme. Par la même source j'apprends qu'un soldat boche du nom de Ketler, qui fut l'interprète de la kommandantur de Quiberon et se trouvait en la même qualité à celle de Belle-Ile, a déserté en emportant pas mal de documents et que Grossbrockman a fait publier dans toute île qu'une forte récompense serait versée à qui pourrait fournir des renseignements susceptibles de le faire retrouver ou de découvrir les personnes qui l'ont aidé à fuir.

16 août 44. Une soupe populaire est créée et il est question de faire passer à domicile des quêteuses pour alimenter la caisse. Cette opération n'étant destinée qu'à nourrir les ouvriers qui travaillaient pour les Boches et, gagnant à ce moment là beaucoup d'argent, ne se sont privés de rien, mais n'ont pas économisé un sou, l'affaire ne durera pas longtemps. Je conserve tout mon personnel que je continue à payer, bien que tout travail soit arrêté.

Ayant entendu des camions rouler toute la nuit vers Port-Haliguen, je m'y rends pour voir ce qui a motivé ce mouvement et vois un petit yack immatriculé V.1216, amarré au quai près du phare, n'ayant personne à bord. Je me renseigne et apprends que ce bateau a accosté à 13 heures avec deux hommes à bord. Ils ont été immédiatement arrêtés par les douaniers qui, depuis hier soir réoccupent le château Rouge où ils ont installé une mitrailleuse.

Je vais à Port-Maria où j'apprends que la nuit dernière, un bateau est venu de Belle-Ile et qu'il a débarqué du pain qui a été chargé sur camion venant de la batterie "E" au Bego près de Plouharnel. Rapprochant ce fait de la réquisition des voitures à

Saint-Pierre-Quiberon pour travailler à cette même batterie "E" située à un kilomètre de Plouharnel, J'en conclus que les Boches qui cuisaient leur pain à la meunerie-boulangerie de cette localité et trouvaient plus près les chevaux et les voitures qui leur étaient nécessaires, se seraient servis sur place. L'envoi du pain de Belle-Ile et la réquisition des voitures de Saint-Pierre, démontrent qu'ils n'ont plus le contrôle de Plouharnel. La radio de 19 heures 30 nous apprenant d'autre part qu'Erdeven a été prise aujourd'hui, par les premières unités motorisées françaises, opérant en Bretagne, l'espoir de notre prochaine délivrance grandit. Le ravitaillement devient de plus en plus difficile, les communications par mer avec Vannes nous étant maintenant interdites, tout au moins officiellement.

Le tambour de ville publie un communiqué du commandant de Belle-Ile invitant la population au calme en la menaçant de la destruction immédiate de la ville en cas d'incidents. Il annonce, en outre, (quelle complaisance) que les quelques soldats allemands qui restent à Quiberon, sont munis d'un poste émetteur et qu'ils pourront, de toute façon, même si on coupe les fils téléphoniques, alerter Belle-Ile et la batterie "E", qui bombarderont la ville. Il relate aussi la tentative de débarquement d'hier qui a échoué par la destruction du bateau (ce qui est inexact). Il prévient la population qu'il a donné des ordres, pour qu'on tire, sans préavis, sur tout bateau suspect. Le couvre-feu est fixé de 21 heures à 7 heures.

J'apprends par un Boche que la Cie d'infanterie qui cantonnait à Plouharnel est partie pour Lorient. Il doit donc rester à la batterie "E", un maximum de cinq cents hommes.

17 Août 44. Journée sans histoire. Je vais faire ma tournée habituelle aux deux ports. J'apprends que l'équipe d'urgence de la croix rouge a obtenu l'autorisation de se rendre à Vannes en bateau et qu'une délégation part demain matin s'ils obtiennent l'autorisation de revenir.

Deux camions de la batterie "E" dont l'un armé de deux canons de 20 jumelés roulent des sacs de ciment qu'ils entassent à Port-Haliguen.

18 Août 44. La pinasse "Etoile Quiberonnaise" a obtenu sous le couvert du pavillon de la Croix-Rouge, l'autorisation de se rendre à Vannes, chercher du ravitaillement, à condition que l'équipage, le Maire et le délégué de la Croix-Rouge soient seuls à bord et donnent leur parole de revenir seuls.

Entre temps, plusieurs petits bateaux font la navette emmenant ou ramenant des patriotes. Il faut absolument que j'aie pris contact à Vannes. Les wagons que j'ai dotés de leur petite dose de poudre émeri, risquent maintenant d'occasionner des accidents graves aux alliés. Il faut donc que je prévienne, le plus tôt possible les

services intéressés. Un seul moyen pour cela, reprendre mes sorties en mer sur la Glorieuse. J'embarque donc à nouveau.

23 Août 44. Je constate que, chaque nuit, au mois un bateau quitte Quiberon pour la zone libre.

25 Août 44. Je réussis à récupérer ma Simca 8, toutes portes arrachées et en piteux état mais je suis satisfait de constater que mes prévisions se sont réalisées. Elle n'a pas pu dépasser Plouharnel.

27 Août 44. On publie, à la sortie des messes que si le coiffeur et son complice qui ont coupé les cheveux à une jeune fille de Saint-Pierre accusée d'avoir collaboré, ne se présente pas demain à la batterie "E", dix otages dont le maire seront pris à Saint-Pierre et si pareils faits se renouvellent, l'agglomération sera réduite en cendres.

29 Août 44. Une vedette allemande de Belle-Ile accoste à Port-Maria dans la nuit et débarque du pain pour les hommes de la batterie "E". Elle repart vers 3 heures du matin emportant des légumes frais achetés à Quiberon. J'apprends qu'il reste à ce jour, à Belle-Ile mille quatre cent trente Boches, répartis dans les différents postes de l'île.

2 Septembre 44. La nuit dernière, deux vedettes armées (type petit chalutier d'Arcachon) relâchent à Port-Maria. J'expédie "POLBA" en prendre la silhouette, note soigneusement leur armement qui est assez important et représente une belle puissance de feux.

3 Septembre 44. Après une tentative de sortie, les deux vedettes regagnent Port-Maria à 23 heures.

4 Septembre 44. Profitant de l'amélioration de l'état de la mer, les deux vedettes appareillent dans la soirée. Pour mon compte, je veux aussi profiter de cette amélioration du temps pour aller à Vannes. Je décide une partie de l'équipage de la Glorieuse à m'accompagner.

5 Septembre 44. Nous partons pour Vannes à 5 heures du matin, clandestinement, naturellement et profitons du voltage pour embarquer dix officiers marinières et marin de la marine de guerre qui rallient Vannes. Voyage sans histoires, à la voile, naturellement, pour éviter que le bruit du moteur nous fasse découvrir par les Boches qui nous auraient canardés comme des lapins. Par une mer assez houleuse,

plusieurs de nos passagers qui n'ont pas navigué depuis assez longtemps ont le mal de mer. Arrivée à Vannes à 11 heures après avoir été contrôlés par un poste F.F.M. à Port-Navalo, à l'entrée du Golfe-du-Morbihan.

Je vais voir un ami sûr à la préfecture et lui demande à qui je peux m'adresser pour fournir tous les renseignements que j'ai accumulés sur la Presqu'Ile et Belle-Ile. Il m'aiguille vers la mission militaire de liaison française qui est commandée par le capitaine Le Diberder, père de "LUC" qui travaillait pour nous en 1943 que j'ai du reste le plaisir de retrouver au bureau de son père. J'y rencontre aussi le lieutenant de vaisseau Flament du 2ème bureau marine qui me demande d'aller le voir le lendemain.

6 Septembre 44. Je vais au 2ème bureau marine où le lieutenant de vaisseau Flament me présente au capitaine de vaisseau Charrier qui est commandant de la Marine. Il me demande de vérifier, en rentrant s'il est exact que les Boches augmentent l'angle de tir latéral des trois pièces de 340 composant la batterie "E". Nous prenons tous arrangements pour l'acheminement et la réception de mes courriers que j'adresserai à la mission militaire qui les diffusera aux intéressés. Je demande un peu d'essence pour rentrer, mais à ma grande stupéfaction, la Marine n'en possède pas. Je me demande comment nous allons faire pour descendre la rivière jusqu'à Port-Navalo avec le courant de flot sur le nez. Enfin, on se débrouillera mais il est pénible de constater combien on est peu aidé dans ce difficile métier. Je suis appelé au C.I.C. américain qui a reçu mes informations et les trouve intéressantes. On me demande des précisions sur mes sabotages de wagons et comment on pourrait faire pour les retrouver. Il n'y a qu'un moyen. Demander à la gare d'Auray, le numéro de tous les wagons qui sont passés à cette gare pour, ou en provenance de Quiberon et les faire vérifier. L'interprète français qui traduisait, car depuis 25 ans que je n'avais pas parlé Anglais, j'avais oublié quantité de mots, m'écoutait et ses yeux s'agrandissaient au fur et à mesure que je rendais compte de mes sabotages de wagons de marchandises et que j'ai déclaré que je soignais particulièrement ceux chargés de conserves de sardines à l'huile que je savais destinés à l'armée allemande en Russie. Il finit par me dire : "- Monsieur, je travaillais, pendant l'occupation, à Paris, dans une maison de transit qui s'occupait, précisément de la réception de ces wagons de conserves. Je m'explique, maintenant, pourquoi ils ne parvenaient que très rarement. La plupart du temps, il s'était produit en route, une rupture d'essieu qui avait occasionné un déraillement. Les wagons étaient alors, régulièrement pillés de leur contenu".

C'est avec une bien grande satisfaction que j'ai appris, de cette façon, le résultat de mon travail.

Je rejoins la Glorieuse et trouve les trois hommes d'équipage qui ont bien voulu m'accompagner, absolument désolés. La Marine ne veut pas nous laisser repartir. Je

les console et leur déclare que je vais essayer d'arranger cela. Je retourne voir le commandant Charrier qui est heureux de constater que ses ordres sont bien exécutés mais qu'il va me faire établir un laissez-passer. Je reviens au quai et nous quittons Vannes au moteur. Avec le peu d'essence qu'il nous reste nous ne sommes pas du tout certains de pouvoir atteindre Port-Navalo mais nous y parviendrons quand même. Nous mettons à la voile après avoir été contrôlé à Port-Navalo où le chef de poste protestait contre ce qu'il appelait les ordres et les contre-ordres qu'il recevait. Il avait, en effet, reçu le matin même, l'ordre de laisser tout bateau français rentrer mais d'interdire la sortie à tout bateau. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi, la seule Glorieuse était autorisée à sortir et cherchait à en connaître les raisons que je n'avais pas à lui donner pas plus que je n'avais soufflé mot à l'équipage.

Nous rentrons à Port-Maria à 16 heures au nez et à la barbe des douaniers boches, comme si nous rentrions de la pêche. Ce n'est que beaucoup plus tard dans la soirée que nous débarquons les lettres, paquets et vivres que nous ramenons de Vannes.

7 Septembre 44. Si je fais d'autres voyages semblables, je me garderai bien de ramener des lettres ou des colis que nous avons pris pour être agréables aux gens privés de nouvelles des leurs. Tout le pays sait déjà que plusieurs personnes ont eu des nouvelles de leur famille par M. Le Bayon qui est allé à Vannes. Je me mords les doigts mais c'est trop tard. Si les Boches ont appris quelque chose, je ne m'en aperçois pas. Je n'ai aucun ennui.

9 Septembre 44. Je suis sorti à la pêche en mer toute la journée d'hier et j'y retourne aujourd'hui. La pêche aux maquereaux s'effectue en dedans de Belle-Ile où nous rencontrons des pêcheurs de cette île. Nous engageons conversation avec eux et j'apprends, ainsi qu'il ne reste plus à Belle-Ile que les trois petits chalutiers en bois raflés à Quiberon. Tous les autres bateaux, plus importants ont quitté île. Tous les autres renseignements que je demande ne peuvent pas m'être fournis.

10 Septembre 44. Les Boches font publier que tous les bateaux à flot devront être rendus à Port-Haliguen pour 18 heures. Il leur est interdit, à compter de ce jour, de séjourner à Port-Maria. Ils devront, en outre, pour être autorisés à sortir se faire pointer avec nom et photo de chaque membre de l'équipage à la Gast de Port-Haliguen. Heure de départ autorisée, 6 heures du matin et rentrée obligatoire avant la nuit. La liaison maritime va devenir difficile.

11 Septembre 44. Pêche sous Belle-Ile par forts vents Est-Nord-Est. Je glisse malencontreusement sur du sang de maquereau répandu sur le pont et tombe les reins

sur la manette des gaz. Je souffre terriblement des reins à chaque coup de roulis ou de tangage. Hier j'ai été voir si la batterie "E" avait subi une modification quelconque. Les 340 sont toujours orientés de la même façon et de terre ou du côté de la mer, on ne remarque aucune modification. Je transmets ces renseignements à Vannes avec mon courrier que je vais déposer à l'île de Houat d'où un pêcheur sûr l'acheminera jusqu'à Vannes.

14 Septembre 44. Les Boches amènent de Lorient, sur des vedettes armées, des quantités de bouteilles d'oxygène qui sont acheminées sur la batterie "E". Serait-ce pour la modification de l'angle de tir des pièces de 340 ???

15 Septembre 44. Le Blaky, l'un des petits chalutiers raflés à Quiberon, a été remis en état et possède maintenant un équipage allemand. Il se livre à des contrôles de bateaux en mer, sur les lieux de pêche. A 5 heures, ce matin, trois vedettes armées dont j'ai adressé la silhouette à Vannes, entrent à Port-Maria. L'une d'elles va se mettre au sec et semble prête à couler. A marée basse, je constate que son étrave est cassée et qu'elle est éventrée sur bâbord (un mètre de long sur cinquante centimètres de large). Elle a dû passer sur les rochers à l'entrée du port et a eu une chance inouïe de pouvoir rentrer. Les deux autres sont chargées de bouteilles d'air. Les Boches procèdent à une réparation sommaire de leur vedette et réussissent à aveugler la voie d'eau. Tous ces mouvements sont signalés par courriers au moins hebdomadaires.

17 Septembre 44. J'apprends que quinze Polonais et Autrichiens enrôlés dans la Wermacht, ont quitté la batterie "E" et sont arrivés à Carnac, malgré le tir des canons légers de cette batterie sur un malheureux bateau à voiles qui chalutait en baie, mais que les Boches supposaient avoir embarqué les fuyards qui, en partant, ont emmené une patrouille boche qui voulait les arrêter.

Un enfant s'étant enlevé une partie de la main par l'explosion d'un détonateur avec lequel il s'amuse, je tente le passage des lignes avec la voiture de Monsieur Rio que j'ai empruntée pour la circonstance, pour essayer de le conduire à la clinique de Carnac pour intervention chirurgicale.

Après palabres, les Boches acceptent de me laisser passer et m'autorisent à revenir à condition que mon absence ne dépasse pas une heure. Ils enlèvent les mines posées sur la route nationale et enlèvent aussi quelques rails du barrage anti-chars, ce qui me permet de relever leurs emplacements exacts. J'ai aussi profité de mon passage pour vérifier, une fois de plus, qu'aucune modification n'a été apportée au dispositif des canons de 340 et de la défense, en général. Aucune modification, à part un canon dont je n'ai pas pu identifier le calibre placé sur un point que je repère soigneusement

pour le reporter sur la carte E.M., point qui lui permet de balayer la route nationale depuis la sortie du bourg de Plouharnel (direction Quiberon). Tous ces renseignements font l'objet d'un courrier spécial que je vais porter moi-même en traversant la vasière du fond de la Baie à Pen-Ar-Le.

18 Septembre 44. J'apprends par Monsieur Rio qui revient d'une conférence avec les Boches que ces derniers sont au courant du trafic de nuit, par mer, entre Saint-Pierre-Quiberon et Carnac. Ils en ont pour preuve, le beurre qui leur est apporté par cette voie. Ainsi, voilà en quoi consistent les soi-disant missions officielles effectuées par les super-patriotes d'Août 44. Je n'arrive pas à m'expliquer comment les troupes françaises du secteur de Carnac, tolèrent ce ravitaillement clandestin des Boches.

Je continue la pêche en mer et recueille pas mal de renseignements sur Belle-Ile par conversation en mer avec les pêcheurs du port de Le Palais.

26 Septembre 44. Je pars pour la pêche en mer et décide l'équipage à tenter d'aller vendre les 400 maquereaux que nous avons pêchés, à Belle-Ile. Ils acceptent et pendant qu'ils livrent le poisson, je vais faire un tour rapide sur les quais de Le Palais. Je constate qu'une fois de plus, je ne pourrai jamais me fier à des renseignements fournis par des tiers. Alors que les pêcheurs de Le Palais m'avaient affirmé qu'il ne restait plus un seul bateau de tonnage moyen, je note la présence, dans le bassin à flot, de quatre gros patrouilleurs et d'un petit cargo de 200 tonnes. Je note également la modification du dispositif de défense du port et des emplacements de canons nouveaux sur la Citadelle.

27 Septembre 44. Je pars pour la pêche en mer. En rentrant à Port-Haliguen, je constate la présence, sur les quais, d'un lot d'obus de 137,5 qui proviennent de la batterie "E". Je suppose qu'ils sont destinés à la batterie de Taillefer à Belle-Ile qui possède quatre canons de ce calibre.

28 Septembre 44. Je pars pour la pêche en mer. Nous retournons vendre à Belle-Ile. Je vois dans l'avant-port, le cargo Aldebaran chargé de munitions et ayant sur le pont des canons sur pneus provenant de l'Ile. Je fais un courrier relatant tout ce qui précède et demande s'il est possible de m'établir une liaison journalière par Carnac en spécifiant que les renseignements recueillis aujourd'hui gagneraient à être transmis rapidement pour intervention éventuelle.

1er Octobre 44. Le transport des munitions a continué et il y a à présent sur le quai, un stock que j'évalue à 70 tonnes, d'après le nombre de voitures qui sont passées chargées et que "POLBA" avait ordre de contrôler.

Dans la nuit, plusieurs personnes sont arrêtées. Tous les ports de Belle-Ile sont consignés. Le cargo Spees accoste à Port-Haliguen où il charge les munitions qui représentent un bon chargement mais aussi une bonne proie pour l'aviation si nous en avons une convenable et pouvant bombarder correctement. Je vais porter un courrier spécial et suis désolé d'apprendre que nous n'avons pas un bateau susceptible d'intercepter le Spees à sa sortie et de le couler.

9 Octobre 44. Je pars en mer essayer de pêcher des merlans au large d'Hoedik. Nous sommes pris par le calme et n'ayant pas d'essence, nous mouillons sous Houat à 19 heures 30 n'étant pas autorisés à rentrer de nuit à Quiberon.

10 Octobre 44. Nous appareillons à 5 heures. Calme plat. Nous rentrons à la godille. A 8 heures 10 nous apercevons dans le Sud, le Blaky qui vient de Belle-Ile et fait route sur Port-Haliguen. Il est survolé par deux avions alliés qui paraissent l'ignorer. A 8 heures 25, l'un des avions pique et lâche deux bombes qui tombent dans le Sud-Est du Fort-Neuf. Il vient ensuite tourner autour du Blaky qui va s'engager dans Er-Toul-Vras (passage pour rentrer en baie de Quiberon). Le Blaky a stoppé, nous avons entendu des commandements hurlés et tout l'équipage et les passagers sont descendus dans la cale à l'exception de l'homme de barre. Il se dirige prudemment vers la plage d'un petit îlot. L'avion revient et lui lâche une rafale de mitrailleuse mais ne paraît pas l'avoir touché. A 8 heures 35, le deuxième avion lâche ses deux bombes qui paraissent tomber au même point que les premières.

Arrivé à terre je vais voir le Blaky qui est entré à Port-Haliguen et ne porte aucune trace apparente de balle. Grossbrockman qui se trouvait à bord déclare que les aviateurs français sont des apprentis. Le fait est que s'ils avaient atteint le Blaky, ils faisaient un beau coup car, outre la sale bête de Grossbrockman, ce bateau avait à bord une trentaine de soldats venant renforcer l'armement de la batterie "E". Quand aux quatre bombes lâchées, je suis allé voir leurs points de chute et n'arrive pas à comprendre ce que les avions ont voulu bombarder.

Toutes les personnes qui avaient été arrêtées ont été relâchées après 48 heures de détention et un interrogatoire.

Les Boches ont stocké un autre lot de munitions sur le quai de Port-Haliguen.

17 Octobre 44. Sur la demande des Américains, Je fournis les plans de tous les forts de la Presqu'île et en raison de l'urgence, charge Monsieur Rio qui se rend officiellement à Vannes, de les remettre. J'y ai joint un plan d'attaque de la Presqu'île

et propose de guider avec "POLBA" et "YANN" les troupes débarquant à Port-Haliguen, Saint-Julien et près du fort Penthièvre, pour occuper ces forts.

19 Octobre 44. Un enfant de Saint-Pierre s'étant très gravement blessé, pendant que son camarade était tué, en faisant éclater un obus. Je pars en voiture le conduire à la clinique de Carnac. Les Boches ne me laisse passer qu'après que leur médecin soit venu constater l'état du blessé qui perd beaucoup de sang et que la demie heure passée à attendre le médecin boche, a certainement empêché de sauver. En franchissant les lignes, je vois, en travers de la route, un camion boche immobilisé par suite de l'explosion, sous sa roue arrière droite, d'une de leurs propres mines. Puis, de l'autre côté du barrage anti-chars, un camion américain qui a fait exploser deux mines du premier barrage en quittant Plouharnel et a tout son avant en piteux état. Malgré cela, par la vitesse acquise, sans doute, il a parcouru une cinquantaine de mètres au delà du barrage. Je me renseigne près des Boches et apprend que deux camions américains, conduits par des noirs, se sont trompés de route et sont venus se fourvoyer chez les Boches. C'est en remorquant le premier des camions américains que le Boche a sauté sur ses mines. Résultat : deux tués chez les Américains, deux tués chez les Boches. Arrivé à Plouharnel, je tente d'obtenir de plus amples renseignements mais personne est au courant. J'en déduis qu'il est tout de même extraordinaire que deux camions aient pu à 20 heures approcher les lignes de si près, sans qu'un coup de canon, voire même de fusil ait été tiré. Il faut croire que la veille est aussi bien assurée d'un côté que de l'autre. Je rentre à Quiberon, ramenant à ses parents le cadavre du pauvre gosse que j'ai essayé de sauver et qui est mort au moment où le chirurgien allait tenter une opération. La demie heure que le Boche m'avait fait perdre lui a été fatale.

Dans mon premier rapport, je signale l'intérêt qu'il y aurait à mettre, de nuit, un veilleur, où simplement une barrière au bourg de Plouharnel, afin d'éviter que d'autres camions se trompent de route par nuit noire, temps bouché et tempête, comme s'était le cas la nuit dernière. J'insiste aussi pour que si les alliés ont l'intention de prendre la Presqu'île, pour supprimer le point d'escale entre Saint-Nazaire et Lorient qui permet aux Boches d'effectuer la totalité de ce parcours, de nuit, ils se dépêchent car certains indices me font penser que l'ennemi va réoccuper les forts dont j'ai adressé les plans. J'ajoute que ces forts, bien armés commandent toute la Presqu'île et un assez grand secteur maritime. J'adresse aussi un projet de kidnapping de Grossbrockman qui accompagne chaque Jeudi le Blaky. Il arrive et repart toujours à heure fixe. Il serait donc facile, à mon avis, de l'intercepter et les Boches de Belle-île, perdant de ce fait leur terreur nazi, leur morale pourrait s'en ressentir.

Je me sers toujours pour transcrire mes rapports, de la machine à écrire de la Marine. Je ne l'emploie pas à autre chose à seule fin qu'en cas de découverte de l'un de mes courriers, les Boches ne puissent pas savoir immédiatement qui les a tapés. J'ai

ma machine personnelle qui me sert couramment. Je suis donc obligé de cacher constamment la première et suis contraint d'avoir un guetteur qui, en cas de venue d'un ou plusieurs Boches, me fasse, à temps, le signal convenu qui me permettra de camoufler machine et rapport. En l'occurrence c'est ma belle-mère ou ma brave petite Jeanne qui assumaient ces fonctions. La première, qui n'était au courant d'aucune de nos activités ne s'expliquait pas toutes ces précautions. Je lui ai alors expliqué que les Boches cherchaient des machines à écrire et que je ne voulais, à aucun prix, qu'ils entendent taper et qu'ils sachent que je possédais une machine.

23 Octobre 44. Mes prévisions se réalisent. Je viens de voir trois officiers boches, arrivés de Lorient cette nuit, explorer les forts, cartes en mains. Le bateau qui les a amenés, a débarqué deux canons de 47. Monsieur Rio allant à Vannes, officiellement par le bateau de la Croix-Rouge, je le prie d'en aviser les intéressés de ce fait nouveau et puisque je suis à Port-Haliguen pour assister au départ du Samourai qui est le bateau adopté par la Croix-Rouge, je m'offre le luxe d'aller visiter le château rouge qui est maintenant occupé par cinquante douaniers et garde-côte. Je sais que le central téléphonique s'y trouve et il faut que je connaisse son emplacement exact, afin qu'en cas de besoin on puisse le neutraliser. Je me présente donc à l'entrée et suis introduit par un douanier à qui j'explique que je voudrais me rendre à Vannes pour assister à une réunion du groupement des transporteurs dont je suis membre. Il me conduit auprès de son chef, un lieutenant qui me refuse poliment l'autorisation demandée dont j'avais cure. Pendant que j'attendais d'être reçu par ce lieutenant, j'ai soigneusement noté toutes les installations et l'armement. Rentré chez moi, je fais faire un plan par "POLBA" et lui fais noter tout ce que j'ai pu relever d'intéressant. Je me procure une carte postale représentant le château rouge et expédie le tout avec les plans de tous les points occupés par les douaniers. Mon courrier qui n'a pas pu passer me revient. Je pars le 22 Octobre et vais le porter moi-même à Vannes où je reste jusqu'au 4 Novembre passant mon temps entre le P.C. de la D.G.E.R. dirigé par Lesoil du réseau "HUNTER", la mission militaire près des alliés, le 2ème bureau marine et le C.I.C. américain. Je prends aussi contact avec le capitaine Nollet du 2ème bureau de la 19ème D.I. et pendant mon séjour au bureau du capitaine Nollet j'ai la surprise de voir un lieutenant du 2ème bureau F.F.M. du nom de Caro, venir lui faire, devants moi, un rapport sur Quiberon. Il lui raconte que 600 Boches sont arrivés dans la Presqu'île, qu'il y a plus de 300 tonnes de munitions stockées sur le quai de Port-Haliguen, que les hommes de 50 à 60 ans vont être déportés à l'île de Groix etc....

J'écoute sans rien dire et vois le capitaine Nollet me regarder du coins de l'oeil. Il remercie et après le départ du lieutenant Caro, me demande mon avis sur ce que je viens d'entendre.

Je lui déclare que tout ce qui vient d'être raconté relève du domaine de la pure fantaisie et que, s'il y a eu, depuis mon départ, un fait nouveau, "POLBA" qui est à Quiberon et est, maintenant, suffisamment entraîné pour me remplacer, nous l'apprendra par un prochain courrier.

Rentrant à Quiberon le 4 Novembre, je lis le double du rapport que "POLBA" a adressé à Vannes, en mon absence et constate que rien d'extraordinaire méritant d'être signalé, ne s'est passé. Cependant, deux agents de la Gestapo séjournent à l'hôtel de l'Océan sous l'uniforme de douanier.

### **Le cargo Aldebaran échappe de justesse**

21 Octobre 1944. Le petit cargo Aldebaran (200 tonnes) accoste à Port-Haliguen et débarque deux canons de 47, un side-car et commence le chargement des 70 tonnes de munitions entreposées sur le quai. J'apprends, en questionnant un douanier que sa destination est Saint-Nazaire et qu'il doit quitter Port-Haliguen cette nuit ou demain matin à la marée haute, sans escorte. Il faut absolument que j'informe Vannes afin que tout soit tenté pour l'intercepter et le couler. Monsieur Rio se rendant à Vannes par le Samourai je lui confie mon rapport et lui demande d'alerter tout le monde. L'Aldebaran n'est ni armé ni escorté. Il doit donc être facile, avec les deux petits chalutiers en bois, armés chacun d'un 75 de couler l'Aldebaran entre Port-Haliguen et Saint-Nazaire.

Je me félicite, déjà, de pouvoir enfin, contrôler le résultat d'une information fournie par moi car je ne doute pas un seul instant que ce bateau n'atteindra jamais Saint-Nazaire.

Il ne devait, malheureusement, rien lui arriver. C'est pendant mon séjour à Vannes que j'apprendrai que Monsieur Rio, bien qu'arrivé très tard à Vannes, alerta tout le monde. La Marine monta une opération avec ses faibles moyens. Le petit chalutier basé à Port-Navalo devait être rejoint par un autre, ayant son port d'attache à Auray et tout deux devaient intercepter l'Aldebaran et le couler. Malheureusement, le bateau basé à Auray à bord duquel avait pris place un capitaine américain plein d'allant, du nom de Ashton, s'est mis au sec près de Saint-Philibert pendant que celui de Port-Navalo l'attendait et ne pouvait pas prévoir qu'il s'était mis au sec. Il ne devait, en aucun cas, partir seul. Pendant ce temps, le capitaine Ashton, fou de rage et, suivant son expression, maudissant the French Navy, se jetait à l'eau et se faisait conduire à Vannes où il alertait l'aviation. Deux appareils partirent, au jour, et trouvèrent l'Aldebaran, dont j'avais indiqué la vitesse horaire en mer. Ils l'attaquèrent à la bombe et le manquèrent. Ils revinrent prendre d'autres bombes qu'ils lâchèrent sans plus de résultat. Il en fut de même la troisième fois où ils n'obtinrent pas plus de succès. Il faut dire à leur décharge que les pilotes n'étaient pas entraînés au

bombardement en piqué qui était nécessaire avec ces appareils. Quoiqu'il en soit, l'Aldebaran réussit à gagner Saint-Nazaire, avec ses 70 tonnes de munitions et le reste de sa cargaison. Lorsque j'obtins la relation exacte de l'opération manquée, j'étais fou, je n'arrivais pas à admettre qu'une information aussi complète que celle que j'avais fournie sans rien négliger, puisque je donnais, l'heure du départ, le chargement, la destination, la silhouette du bateau de plan et de profil et sa vitesse, puisse avoir un aussi piètre résultat. Je me souviens même avoir déclaré au lieutenant de vaisseau Flament qui me racontait l'histoire de la mise au sec du chalutier, qu'il faudrait qu'il change la casquette du patron de ce bateau et qu'il la remplace par un Képi. Cependant ma qualité d'ancien marin me faisait me dire que si j'avais été à sa place, j'aurais, peut-être, fait encore plus mal que lui. Avant de jeter la pierre et de critiquer le capitaine ou le patron d'un bateau quelconque, il faut se demander ce que l'on aurait pu faire à sa place. Dans ce métier, la critique est toujours facile, mais plus que n'importe où ailleurs, c'est l'art qui est difficile.

### **Je découvre deux agents doubles**

Lors de mon dernier voyage à Carnac, par la route officielle, j'avais remarqué, dans les emprises de la batterie "E", causant amicalement avec le commandant boche, un homme que je supposais, depuis longtemps, être un agent double. Sa présence insolite, à cet endroit, en grande conversation avec l'ober-leutnant Soulig, me confirme que j'ai à me méfier de lui, mais aussi à le surveiller. Nous l'appellerons, pour les besoins de la cause "LE MUSICIEN".

Je reçois, un jour, la visite d'un camarade de plage de mes enfants que nous appellerons "LE DU", qui à ce titre vient me demander conseil. Il m'expose qu'il a travaillé pour un réseau de renseignements et à l'appui de ses dires, me communique un papier signer R.J. suivi d'un N°. Ce papier paraît me démontrer qu'il a travaillé pour le réseau "JONQUES" que je connais, mais je me garde bien de le mettre au courant de nos activités.

Après qu'il m'eut déclaré que son "patron" lui avait donné l'ordre d'attendre ses instructions à Quiberon, Je lui fis remarquer que bien que ne connaissant absolument rien à toutes ces histoires, son patron comme il le nommait, n'avait plus aucun moyen de le toucher puisque nous étions dans la poche mais qu'il avait peut-être besoin de lui et que le seul moyen de le savoir, était de passer en zone libre pour essayer de le retrouver. Il me demande par quel moyen.

- Vous connaissez tout de même le moyen qu'emploient tous les gens qui passent de l'autre côté.

“- Oui, mais je possède un poste émetteur que je voudrais bien emmener car j’ai reçu la visite de deux agents du 2ème bureau ???? qui connaissaient la présence de ce poste chez moi”.

- Avez-vous passé d’ici, des messages ?

“- Oh Oui, plusieurs fois”.

- Cela me paraît extraordinaire, les Allemands possèdent certainement des postes à gonio à Lorient, Belle-Ile et Saint-Nazaire et à Votre première émission d’ici, vous auriez été repéré.

“- Mais c’est que je travaille aussi pour les Allemands et j’essaie de leur sortir le plus de renseignements possible”.

Dans ces conditions, l’affaire dépassait ma compétence et il ne me restait plus qu’à le passer le plus rapidement possible au P.C. de Vannes et à employer tout les moyens pour y arriver. Je lui propose donc de le faire passer, clandestinement avec ses appareils où j’ai par hasard rencontré un ami auquel il devra se présenter de ma part et demander les renseignements lui permettant de retrouver son “patron”.

J’alerte immédiatement le chef de cette mission et l’avertis de la qualité du personnage que je lui adresse.

“LE DU” m’affirme qu’il se fait fort d’obtenir, des Allemands, l’autorisation de quitter Quiberon officiellement puis se retire.

Toute cette histoire me laisse fort perplexe.

12 Novembre 44. Me promenant avec ma famille sur les quais de Port-Maria, je vois “LE DU” escorté de deux Boches, qui se dirige vers une vedette sur le point d’appareiller pour Lorient. Je m’arrange pour passer près de lui et, arrivé à sa hauteur, il me dit :

“- Ils m’emmène à Lorient”.

Je reste assister au départ et ai la surprise de constater que “LE DU” ne paraît pas être traité en prisonnier. Il converse amicalement, dans la chambre arrière, avec quatre officiers dont un colonel qui ont pris passage dans la même vedette que lui. Je ne comprends plus !! ou je comprends trop bien...

J’apprends que les Boches lui ont fait passer une visite médicale, à l’issue de laquelle, le médecin lui a déclaré qu’il ne pouvait pas l’autoriser à quitter Quiberon, avant qu’il ait subi un interrogatoire à Lorient et qu’enfin les Boches se sont rendus chez lui où est toujours son poste émetteur.

13 Novembre 44. La vedette qui avait embarqué “LE DU”, avait un blessé à bord. L’état de la mer qui faisait, paraît-il souffrir le blessé, l’avait obligé à faire demi tour et à rentrer au port. “LE DU” passe la nuit au corps de garde des douanes à Port-Maria en compagnie du blessé et est transféré, ce matin à Port-Haliguen, d’où

tous les passagers d'hier partent de bonne heure à bord d'une plus forte vedette armée. Les deux ports sont consignés, c'est à dire qu'aucun bateau n'est autorisé à entrer ou à sortir.

J'ai un moment pensé à aller kidnapper le poste émetteur de "LE DU" mais ai réfléchi qu'en sa qualité maintenant certaine d'agent double, les Boches connaissent certainement la présence de ce poste et s'étonneront, à juste titre de sa disparition.

Lui-même peut en parler à Lorient, au cours de son interrogatoire que les services du capitaine de corvette Bernardhi, chef de la sécurité maritime des poches de Lorient et Saint-Nazaire, ne manqueront pas de lui faire subir. S'il y a enquête sur cette disparition, cela peut me gêner pour continuer un travail plus utile.

Je décide donc de ne rien faire et d'attendre les événements.

15 Novembre 44. Je constate la présence, au poste de douanes de Port-Maria, d'un civil allemand qui, renseignements pris, serait interprète à la sécurité maritime de Lorient et serait venu ici, en compagnie du capitaine Hoffman de l'état-major de Lorient, pour négocier l'évacuation de la population civile de Belle-Ile.

Je vais à Penthièvre-Plage voir ce qui s'y passe. Conformément à mes prévisions, le fort Penthièvre vient d'être occupé par des soldats portant l'uniforme de la Luftwaffe. Ils sont arrivés dans la nuit du 13 au 14 par le Heinrich. Je relève en passant des traces de camions venant de Plouharnel et rentrant au fort. Un officier est sur les remparts avec trois hommes et semble chercher des emplacements de canons. Aucune pièce apparente dans les casemates. Les soldats qui occupent le fort ont déclaré qu'ils étaient une cinquantaine et venaient de Ploeumeur, près de Lorient et avaient été envoyés ici au repos. Ils ont offert 400 francs aux habitants de Kerhostin pour un kilo de pain.

Premier convoi de 250 expulsés civils de Belle-Ile qui sont acheminés vers Carnac par tous les véhicules hippomobiles de la Presqu'île réquisitionnés à cet effet et escortés par des feldgendarmen.

21 Novembre 44. J'ai fait interviewer le civil allemand par une personne de confiance qui a eu affaire à lui à Lorient. Il a déclaré que Lorient avait une garnison de 25 000 hommes commandée par deux généraux qui se sont, au moment de l'avance alliée, repliés de Pontivy sur cette ville fortifiée. L'amiral Mathias commande la Marine et la base sous-marine. Ils auraient des vivres en conserves pour tenir jusqu'en Avril ou Mai mais ont perdu l'espoir d'être ravitaillé en viande fraîche. Ils conservent les chevaux qui leur restent pour la boucherie. Ils reçoivent du courrier d'Allemagne par l'île de Groix où il est parachuté une fois par semaine. Ils ne pensent pas être attaqués en force et en tout cas ne s'attendent pas à une attaque à laquelle ils ne croient pas. Tous les ponts aboutissant à Lorient sont en bon état à l'exception toutefois du

pont du Bonhomme qui ne peut plus être utilisé que par les piétons. La garnison se compose, dans l'ensemble, d'hommes âgés. Les jeunes sont des marins. Le morale des troupes est mauvais et tout ce monde était prêt à capituler le 4 Août, si une formation américaine s'était présentée. Il n'y aurait plus un seul sous-marin dans les abris de la base. Ce même civil a déclaré que s'il n'avait pas craint des représailles pour sa femme qui est en Allemagne, il aurait profité de son séjour ici, pour passer en zone française libre.

25 Novembre 44. deuxième convoi de 250 civils expulsés de Belle-Ile. Je vais conduire une voiture Hippomobile transportant ces malheureux à Carnac et en profite pour passer mon courrier et observer, en franchissant les lignes, les modifications du dispositif de défense, sans oublier le résultat des tirs des jours derniers sur la batterie "E".

26 Novembre 44. Un commandant d'infanterie, venant de Lorient, inspecte en side-car, tous les postes de défense de la Presqu'Ile.

Un troisième convoi de 300 civils expulsés arrive de Belle-Ile et est dirigé sur Carnac.

27 Novembre 44. Quatrième convoi de 300 civils expulsés.

28 Novembre 44. Cinquième convoi de 300 civils de Belle-Ile. Je vais à nouveau conduire une voiture à Carnac. Aperçu une patrouille américaine à 700 mètres des lignes allemandes. Peu après notre arrivée à Carnac, vu deux jeeps emmenant avec la patrouille rencontrée, deux prisonniers boches dont un sous-officier. Gros émoi parmi les membres de la Croix-Rouge qui accompagnaient le convoi. Ils accusent les Américains de ne pas respecter la trêve nécessaire au passage des convois d'expulsés et sont persuadés qu'à notre retour, les Boches vont prendre des otages parmi nous. J'ai aussi remarqué, en passant sur la voie ferrée, quatre obus de 340 qu'une équipe de soldats s'apprêtait à descendre sur la route où des trous ont été creusés pour les recevoir afin de faire sauter cette portion de route, en cas d'attaque. Je relève les coordonnées de ce point et les communique, dès le lendemain aux services intéressés.

29 Novembre 44. Je repars pour Carnac avec un nouveau convoi d'expulsés. Les Américains apprenant, enfin, qu'il s'agissait d'expulsés et non d'évacués volontaires, interdisent le retour des véhicules à Quiberon, afin que privés de moyens de transports, les Boches soient obligés d'arrêter cet exode de population civile. Ils font en outre, connaître aux Boches que leur façon d'agir est contraire aux lois

internationales et qu'ils tiendront les commandants de la poche de Lorient comme personnellement responsables si les expulsions continuent.

### Contact avec le Quartier Général Américain

Je vais prendre contact avec le capitaine Ashton qui commande les troupes américaines à Carnac. Il téléphone immédiatement au Head-Quarter où je suis convoqué pour le lendemain.

30 novembre 44. Je pars pour Châteaubriant dans une Jeep, mise à ma disposition par le capitaine Ashton. Il m'a fait mettre un casque américain pour que mon déplacement ne se remarque pas. Je passe toute la journée à travailler sur les cartes et vues aériennes de la Presqu'île et suis étonné de voir la somme de travail fournie par les officiers et hommes, membres du 2ème bureau de cette division qui est la 94ème commandée par le général Maloni.

Je me demande quand ils mangent et quand ils dorment. J'ai été très bien reçu mais, par précaution, il m'est interdit de sortir en ville. Je fournis à un capitaine commandant un groupe de choc, des renseignements complémentaires sur le plan d'attaque que j'ai précédemment adressé et indique les points de débarquements possibles, sur une carte en relief de la Presqu'île, de réalisation parfaite.

Le chef du 2ème bureau, lieutenant-colonel Love, me remercie de mon travail et de tous les renseignements que je leur fait parvenir, deux fois par semaine par le canal du P.C. de la D.G.E.R. de Vannes. Ils me demande comment, en mon absence, ils pourront être informés des mouvements de l'ennemi. Je le tranquillise en lui déclarant que mes deux fils s'en chargent et que "POLBA" est maintenant parfaitement capable de me remplacer. Effectivement, des renseignements transmis par "POLBA" arrivent au Q.G. alors que je m'y trouve encore. Il nous transmet les coordonnées d'une batterie de 77 que les Boches viennent d'installer entre le fort Penthièvre et Portivy, ce qui permet une canonnade en règle de ce point avant la construction d'abris.

3 Décembre 44. J'ai réussi à obtenir du général américain qu'il rapporte l'ordre qu'il avait donné d'interdire le retour des voitures à Quiberon en lui faisant ressortir, que si elles ne rentraient pas, la population se trouverait dans l'impossibilité de se procurer du bois de chauffage qui doit être transporté des bois de Penthièvre. Je rentre donc avec le convoi et en profite, une fois de plus pour noter au passage toutes les modifications apportées au dispositif de défense.

4 Décembre 44. Pendant que je tape mon rapport et que "POLBA" me fait un croquis des modifications que j'ai observées, à 20 heures 30, on frappe à la porte

extérieur de mon domicile. J'envoie "YANN" au premier voir qui est là pendant que précipitamment, nous camouflons machine à écrire et papiers. J'entends à l'extérieur une voix :

"- C'est le commandant de la Presqu'île qui voudrait parler à M. Le Bayon".

Je vais ouvrir et comme il n'y a pas de lumière dans le bureau, je suis contraint de faire entrer mes deux Boches dans ma salle-à-manger où nous nous éclairons à l'aide d'une vieille bouteille d'acétylène dissous que j'ai retrouvée dans mon atelier. C'est la première fois depuis le début de la guerre que ma salle-à-manger, en dehors des perquisitions, est souillée par la présence des Boches.

Présentations : Ober-leutnant Souling, Ober-leutnant Schtuden.

Je connais parfaitement de vue Schtuden qui est ici depuis plusieurs mois et celui que Souling me présente sous ce nom n'est pas Schtuden, mais l'ober-leutnant Schmidt adjoint au commandant Bernardhi chef de la sécurité maritime des poches de Lorient et Saint-Nazaire. J'ai même sous le mabre d'un secrétaire à côté duquel il s'assoit, la photo, en civil, de ce monsieur que je me propose de transmettre à Vannes, où il s'est rendu, paraît-il plusieurs fois. Il parle un Français châtié et sait même, à l'occasion, y joindre un accent de la région lorientaise, fort bien imité.

Pendant mon absence, une dame Baer, allemande de naissance, qui exploitait une pension de famille à Quiberon, depuis 1935 et était, depuis la fermeture de la poche, infirmière major à la batterie "E", a été kidnappée dans la nuit et je l'ai rencontrée à Carnac et lui ai naturellement parlé, alors qu'escortée par une patrouille française elle remontait vers la ville.

L'un des autres conducteurs de voiture a certainement appris à Souling, ma conversation avec cette dame. Le but de la visite de Souling et de Schmidt est de me demander ce que je sais de son enlèvement.

Flairant un piège et persuadé que quelqu'un les a déjà renseignés, je leur déclare que j'ai, en effet, vu madame Baer, Samedi 3 Décembre, escortée de soldats français, je lui ai causé et lui ai même serré la main. L'officier qui commandait l'escorte m'a demandé si je connaissais cette femme. Sur ma réponse affirmative, il m'a donné l'ordre de me tenir à la disposition de la gendarmerie de Carnac toutes les heures. A 18 heures j'ai été pris par une voiture automobile qui m'a conduit à Vannes où j'ai été interrogé par un capitaine français sur ce que je savais de madame Baer.

Je leur ai alors raconté ce que j'avais répondu au capitaine Lecloitre de la S.M. et que je pouvais leur répéter sans inconvénients.

Schmidt : " Cet enlèvement peut avoir des conséquences très graves pour la population et pour nous-mêmes".

- Je ne vois pas en quoi cela peut avoir des conséquences graves pour nous et vous.

"- Vous pensez que le commandant de Lorient va féliciter Souling de laisser subsister des trous dans ses lignes ? Trous qui permettent d'enlever une vieille femme

aujourd'hui et peut-être demain des officiers. En tout cas je ne félicite pas le commandement français pour le choix de ses agents".

Comme j'en prenais un peu pour mon grade, je réponds :

- Dans cet ordre d'idée, vous n'avez pas grand chose à nous envier car j'ai moi-même, ainsi que mes deux fils, été arrêté sur la dénonciation d'une putain. Mes deux Boches n'insistent pas et s'en vont.

Pendant leur séjour chez moi, je pensais que si j'avais pu prévoir leur venue, il m'était facile de les kidnapper après les avoir maîtrisés. Mes deux fils et moi y serions bien arrivés. J'appelais le chauffeur qui les attendait devant la porte, le faisais entrer et lui faisais subir le même sort. Nous aurions pu alors, dans leur propre voiture qu'aucun factionnaire n'aurait osé arrêter, emmener le trio à un bateau qui les aurait conduits à Carnac ou à Vannes. Mais sans bateau sous la main c'était vraiment impossible et je l'ai toujours regretté.

A la suite de cet enlèvement, le couvre-feux est fixé de 19 heure à 7 heure. Le fort Neuf est occupé par 5 douaniers armés d'un F.M. ainsi que tous les points qui avaient été abandonnés. La surveillance est renforcée partout et le 11 Décembre, des vedettes armées venant de Lorient, débarquent des renforts en hommes et en matériel.

Je reçois la visite de "YVON" du réseau "JONQUES" R.J.653. . Je lui fournis, sur sa demande, un état récapitulatif des effectifs de la Presqu'Ile et de Belle-Ile à ce jour.

11 Décembre 44. L'interprète de Bernardhi est revenu. Il se nomme Browsers. Il m'apprend un renforcement général des défenses, consécutif à l'enlèvement de madame Baer. Ce renforcement est en effet effectué. J'expédie un rapport signalant ces faits et déconseille, maintenant le débarquement dans la Presqu'Ile suivant le plan que j'avais soumis, en raison de ce renforcement. L'intérêt stratégique de l'opération ne justifiant pas les pertes en hommes qu'il faudrait maintenant consentir pour la mener à bien. L'occasion est manquée et je le déplore, mais pense qu'il n'y a plus à revenir.

13 Décembre 44. Je signale à nouveau les activités de l'agent double que nous avons convenu d'appeler "LE MUSICIEN". Je vois l'un de ses indicateurs en grande conversation avec Browsers. Ce dernier me demande de lui procurer une carte d'identité pour qu'il puisse passer en zone libre. Comme je sais que son chef, l'ober-leutnant Schmidt, en cherche une aussi pour y mettre sa photo en civil, je réponds à Browsers que je ne vois pas du tout le moyen de lui en procurer une. Il insistera encore deux autres fois sans plus de succès. J'apprends par ce même interprète qu'il a laissé, au moment de l'avance alliée, ses bagages chez une dame habitant Auray et qu'il voudrait bien récupérer. Je lui promets que si l'occasion se

présente, je ne manquerai pas d'essayer de lui donner satisfaction, et par courrier spécial, informe la S.M. d'aller visiter ces bagages qui pourraient contenir des choses intéressantes en raison des fonctions de leur propriétaire.

14 Décembre 44. Nouveau débarquement de canons et de munitions. Une compagnie sous les ordres de Grossbrockman débarque à Port-Haliguen, amenée par de petites vedettes escortées de vedettes armées. La compagnie cantonne à l'hôtel de France.

16 Décembre 44. Nouveaux renforts en hommes en provenance de Lorient. Ils sont répartis entre le fort Neuf et le fort Saint-Julien. J'apprends de Browsers que ce qui a affolé le commandant de Lorient, c'est par ordre d'importance, l'enlèvement de madame Baer par des soldats Français en uniformes et la présence de soldats américains à l'île de Houat. Présence qui leur a été révélée par des femmes de Quiberon.

Ce matin, avant le jour, toutes les vedettes et leur chargement d'hommes ont appareillé de Port-Haliguen, laissant deux canons de 20 en batterie sur les quais. J'apprendrai quelques jours plus tard que c'était une opération sur l'île de Houat qui s'effectuait. Elle aura pour résultat, la mort d'un lieutenant de vaisseau français et la capture par les Boches d'une cinquantaine de prisonniers.

J'avais, lors de mon passage à Vannes, fortement déconseillé une occupation de cette île qui, en raison de sa situation était à la merci d'un raid de Lorient, Belle-Ile ou Saint-Nazaire. Raid que l'absence quasi total de bateaux de surveillance du côté des alliés ne pouvait empêcher. Lorsque j'avais fait part de mes craintes au C.I.C. pour les Américains qui y avaient un poste de radio, il me fut répondu que nos chefs devaient savoir ce qu'ils faisaient.

20 Décembre 44. Les rues et les routes sont patrouillées toutes les nuits. Il me devient difficile d'obtenir des informations sur le trafic nocturne. Tous les douaniers sont maintenant habillés en soldats. Je signale l'intérêt qu'il y aurait à renforcer la surveillance maritime pour empêcher les passages clandestins dont les auteurs ramènent aux Boches des renseignements comme ceux qui ont permis de monter l'opération sur l'île de Houat. Je signale aussi que maintenant que les rats sont dans la ratière que représentez la Presqu'île, il serait facile, en leur interdisant toutes communications maritimes de les amener à se rendre sans coup férir, bien que depuis l'avance dans les Ardennes, ils relèvent la tête et redeviennent virulents. Nous sommes maintenant dotés de 500 feldgendarmen et les Boches parlent de la venue ici de 5000 hommes destinés à tenter

une percée par Plouharnel pour essayer de rejoindre la poche de Saint-Nazaire. Il y a beau temps et s'ils en avaient l'audace, ce serait, à mon avis, chose faite.

23 Décembre 44. Le hauptman Hoffman et Browsers embarquent pour Lorient. Tous les mouvements maritimes se font maintenant de nuit ce qui complique sérieusement ma tâche. Il faut que je trouve un observateur sérieux habitant sur le port. Après tâtonnement, j'en trouve un bon et sûr.

Depuis ce matin, on entend une violente canonnade dans le Nord. Vers 10 heures une dizaine d'obus tombent sur le fort Penthièvre et deux autres tombent à proximité de la batterie 77 placée dans le Sud-Sud-Ouest du fort. A 10 heures 15, les Boches croyant sans doute à une attaque, mettent canons et mitrailleuses en batterie dans les rues et conduisent, traîné par des hommes, un canon de 37 vers Saint-Julien. Bien que le tir des alliés ait cessé depuis 11 heures, les Boches restent à leur postes d'alerte.

24 Décembre 44. Entendant parler d'une histoire de messages confiés à une personne quittant volontairement Belle-Ile, messages où il était question d'officiers quittant Belle-Ile pour Lorient et devant se rendre ensuite à Vannes et à Carnac, on raconte que la personne à qui ils ont été confiés, a eu peur de les conserver pour franchir les lignes et les a laissés à une famille quiberonnaise. Supposant qu'il s'agit d'officiers boches, je m'arrange pour obtenir copie de ces messages. Après avoir pris connaissance, je constate qu'il s'agit certainement d'officiers français, fait prisonniers lors de l'affaire de Houat. A toutes fins utiles, j'adresse le texte de ces messages au S.R. de Vannes.

L'arrivée de renforts paraît stoppée. Je vais donc pouvoir faire un état récapitulatif de l'armement et des effectifs. Les troupes de la Presqu'île ont reçu du courrier d'Allemagne le 20 courant.

25 Décembre 44. Je vais faire le tour de la pointe Sud-Est de la Presqu'île afin de m'assurer qu'aucun dispositif de défense n'est en place depuis la pointe de Beg-Er-Vil jusqu'au fort Neuf. Je remarque cependant que les canons de 47 placés sur ce fort, tiennent sous leur feu toutes les plages, depuis Port-Haliguen jusqu'à la pointe de Conguel. Toutefois, je note et transmets qu'un débarquement au moyen de bateaux plats ou d'embarcations ayant un faible tirant d'eau, est encore possible.

26 Décembre 44. Le morale des Boches est dans l'ensemble bien meilleur, leurs officiers leur racontent que dans 6 semaines, la guerre sera terminée par une victoire totale de l'Allemagne. Je transmets au S.R. de Vannes la répartition des effectifs en place dans chaque postes et leur armement. L'agent double "LE DU" qui avait été emmené à Lorient est de retour depuis Dimanche soir. Je pense le voir.

27 Décembre 44. "LE DU" vient me voir. Je lui avais tapé à la machine, une lettre que j'avais signée des initiales et du matricule qui suivait l'attestation qu'il m'avait présentée pour me prouver qu'il travaillait pour les Français et qui étaient, autant que je me souviens, R.J.858.. Dans cette lettre, son "patron" lui demandait de passer immédiatement en zone libre, avec tout son matériel, si possible, et au moins son matériel secteur. Il me fait lire ma propre lettre que je lui avais remise en lui disant qu'elle m'avait été confiée par un inconnu qui m'avait prié de la lui remettre en mains propres.

Il me déclare, alors qu'il ne peut pas partir avec son matériel, mais qu'il le fera suivre plus tard par un autre agent qui, d'après ce qu'il m'en dit, est le "MUSICIEN" l'autre agent double. Je m'empresse d'aviser Vannes du jour de son départ qu'il me confie, ainsi que son arrivée probable à Carnac. Puis je le fais un peu causer. Il me fournit ainsi de très précieux renseignements sur Lorient et la poche de Saint-Nazaire où il s'est rendu sur ordre des Boches, à bord d'une vedette armée faisant partie du groupe qui assure les patrouilles et les escortes de bateaux. Il m'apprends que l'ober-leutnant Schmidt lui a remis deux de ses photos, en civil, pour qu'il lui fasse établir une carte d'identité française. Je lui en subtilise une afin d'essayer de faire croquer ce cher Schmidt s'il lui prend la fantaisie de retourner à Vannes. Je vois aussi dans son portefeuille, une lettre adressée à un Monsieur Maurras, village de plaisance, près de Vannes, ainsi que trois autres lettres dont le nom des destinataires m'échappe. Il y en avait une pour Auray, une autre pour Pluvignier et la troisième pour la Trinité-sur-Mer.

Tous ces renseignements font l'objet d'un rapport spécial qui spécifie que "LE DU" m'a aussi déclaré que les Boches ne l'avaient laissé partir qu'après qu'il eut promis de travailler exclusivement pour eux. Je vais porter moi-même ce rapport à Vannes.

29 Décembre 44. Les Boches, accompagnés du maire, sous prétexte de pouvoir alimenter la population civile, font l'inventaire de tout ce qui peut rester dans les usines de conserves et dans l'après-midi, raflent tout ce qu'ils ont inventorié, conserves de poissons, huile et même la semence de petits pois. Ils remettent le tout dans leur magasin à vivres qui est géré par un intendant du nom de Schill.

A 10 heures 30, trois prisonniers français dont un capitaine ou un sergent-chef, je n'ai pas pu distinguer, sont amenés de la batterie "E" par camion et enfermés à l'hôtel de l'Océan.

Entendant une canonnade dans le Nord et les départs me paraissant proches, il faudra que j'aille voir demain matin qui a tiré.

30 Décembre 44. Je vais à Kerhostin et apprends que ce sont les canons de 77 qui y sont en batterie qui ont tiré hier.

1er Janvier 1945. Puisse cette année qui commence nous amener la Libération !

3 Janvier 45. "LE DU" n'est pas parti hier, comme il me l'avait promis. Il vient me voir et me déclare qu'il n'est pas parti hier parce qu'il attendait le "MUSICIEN" qui devait venir prendre ses appareils. Il part demain matin. Je n'ai plus les moyens d'aviser de son départ mais suppose bien que son arrivée va être surveillée.

Il y a eu palabres hier soir entre : Von Maltzen (commandant de place), Monsieur Rio et le maire de Quiberon. Le premier demandait sur ordre du général de Lorient, l'évacuation totale de la Presqu'Ile, Prétextant que cette évacuation avait un but humanitaire, les Allemands ne voulant pas que la population civile subisse les rigueurs de la guerre qui ne manqueront pas de se manifester à Quiberon avant longtemps. Ceci apporte un changement total aux arguments fournis par le capitaine Hoffman de l'état-major de Lorient qui, lui, affirmait que des civils ayant tiré sur des soldats allemands, il considérait l'évacuation obligatoire des hommes de 17 à 40 ans, comme une nécessité militaire. Monsieur Rio lui fit remarquer que si ce fait s'était produit, il en aurait certainement été informé, mais le capitaine Hoffman lui fit remarquer que du moment que lui, officier allemand affirmait une chose, personne devait en douter. Monsieur Rio termina alors l'entretien après avoir obtenu des Boches, la promesse formelle, que si le conseil municipal, tout en prenant acte l'avertissement des Allemands, se rendait responsable de la non-hostilité de la population civile, en cas d'attaque de la Presqu'Ile, l'évacuation totale ne serait pas exigée.

Le conseil municipal réuni cet après-midi a voté une motion dans ce sens. Les Boches utilisent, maintenant, les petits chalutiers qu'ils ont raflés à Quiberon, pour faire la pêche pour leur propre compte. Pendant toute la journée, le Blaky a chaluté dans les courreaux entre Quiberon et Belle-Ile. Ceci démontre une fois de plus qu'ils se croient libre de faire ce qui leur plaît sur mer.

4 Janvier 45. "LE DU" a quitté Quiberon ce matin à 9 heures pour la zone libre. Les Boches ont prévenu quelques pêcheurs qui avaient dépassé les limites permises, et que la prochaine fois, ils seraient canonnés sans avertissement.

5 Janvier 45. Deux feldgendarmen viennent perquisitionner puis visitent les véhicules qui me restent en m'informant qu'ils seront bientôt réquisitionnés. J'en profite pour les mettre un peu plus hors d'état de service et y réussis puisque un spécialiste qui a été déplacé de Lorient pour cette vérification, déclare qu'ils sont

inutilisables. Je m'étais du reste employé à lui démontrer et lui avais dit que s'il réussissait à les faire marcher, il me rendrait un signalé service. J'avais tout essayé pour essayer de faire marcher le gazogène et n'avais pas réussi.

Les journées du 6 au 10 se passent sans histoires, sauf quelques tirs de part et d'autres. Ce que je n'arrive pas à m'expliquer, c'est que malgré mes différents rapports, les Boches poussent maintenant l'audace jusqu'à faire naviguer, de jour, un petit cargo de 200 tonnes, entre Quiberon, Lorient et Saint-Nazaire.

10 Janvier 45. Les Boches réquisitionnent à nouveau, plusieurs villas ce qui laisse supposer l'arrivée de nouveaux renforts. Ils pourraient, en effet, très bien prélever cinq ou six mille hommes sur les trente milles enfermés dans la poche de Lorient, pour les amener ici, par petits paquets, et tenter un jour une sortie en force par Plouharnel.

Nous recevons l'ordre d'expulsion de mes deux fils qui doivent partir demain matin. Je leur recommande d'observer, en franchissant les lignes, le résultat des tirs effectués par les Américains sur la batterie "E" et d'en rendre-compte à leur arrivée à Vannes, ce renseignement m'ayant été demandé d'urgence.

A l'aide d'un petit cargo, signalé plus haut, les Boches ont prélevé à Belle-Ile 150 tonnes de blé qui ont été acheminées sur Lorient ce qui leur permettra de tenir encore un peu. Mais que font donc nos bateaux et nos avions ? Je sais qu'ils ont suffisamment de travail, peut-être plus intéressant ailleurs, et pense que nos chefs, tenus au courant, par mes soins, savent ce qu'ils ont à faire.

12 Janvier 45. Les Boches commence à placer des mines anti-chars autour des forts de la Presqu'Ile. Froid intense qui arrête toute circulation. Les routes sont gelées. Je pense à mes pauvres gosses qui sont partis avec des souliers en très mauvais état.

Les Boches amènent, maintenant, tous les soirs, de la batterie "E", les effectifs nécessaires à l'armement complet des forts de Quiberon et tous les matins à 8 heures, des camions viennent les reprendre pour les ramener à la batterie.

15 Janvier 45. Le maire a été convoqué ce matin pour s'entendre dire que 1200 expulsés de Belle-Ile, arriveraient ici en deux voyages de l'Emile Solacroup aujourd'hui et demain et qu'il aurait à s'en occuper et à les faire conduire à Carnac par la route, cette évacuation étant faite en accord avec les alliés. Le maire répond qu'il avait reçu des instructions des autorités françaises à Vannes, pour ne plus s'occuper d'aucun convoi d'expulsés et qu'en conséquence il ne s'en occuperait pas.

Je signale à Vannes la venue clandestine d'une femme pilotée par le "MUSICIEN". Elle se dit attachée à un état-major et incite la population à s'armer et à

attaquer les Boches. Ce n'est, à mon avis, pas le moment d'entreprendre, sans accord préalable une opération comme celle-là.

17 Janvier 45. Dégel complet. Les Boches chargent dans des vedettes armées, l'huile, le sel et les conserves raflés dans les usines. De 15 heures 30 à 17 heures 45, la batterie de Taillefer à Belle-Ile, tire en direction de Port-Maria. Les obus tombent, en général, en dehors du port, mais quatre tombent dans le port. Le tir est allongé et quatre obus tombent sur terre, au village de Kerabus. Aucun de ces obus n'explose heureusement. Ils font simplement un petit trou en tombant à la verticale, arrivant sans doute, à bout de trajectoire. Il n'y a pas de dégâts, mais ceci confirme ce que j'ai déjà signalé, qu'avant de tenter une opération quelconque sur Quiberon, il est indispensable de réduire la batterie de Taillefer. Je joins au rapport que je transmets, un plan de Quiberon que lequel j'ai noté les points de chute des obus.

18 Janvier 45. Quatre vedettes armées ont débarqué dans la nuit des munitions, des vivres et deux canons de 75 ainsi que deux projecteurs avec leurs groupes électrogènes. Les tirs de Taillefer recommencent à 15 heures en direction de Port-Haliguen cette fois. La population de ce port a été évacuée pour la durée des tirs. Je vais observer le tir au village du Roch et noté tous les points de chute sur un plan que j'expédie à Vannes. Le tir était allongé tous les quart-d'heures, pour atteindre son maximum à environ 200 mètres dans le Sud-Est du Fort-Neuf.

22 Janvier 45. J'apprends que les Boches ont réquisitionné huit voitures hippomobiles et vont aller, cette nuit, à Plouharnel les charger de pommes de terre. Il faut que j'essaie de les faire crocher avant leur retour. Je pars donc mais je suis arrêté en route. Mon lieu de passage habituel par la vasière est gardé. Je réussis à passer de bonne heure le matin et viens vers Plouharnel où je ne trouve pas une patrouille. J'apprends que les Boches sont, effectivement venus chercher des pommes de terre la nuit dernière, mais qu'il y a eu un accrochage sérieux avec des blessés de part et d'autres. Rentré à Quiberon, ne voyant plus le hauptman Schtuyer circuler dans les rues, je me renseigne et apprend qu'il a reçu lors de cet engagement, une balle dans le bras et dans le côté gauche et a été évacué à l'hôpital de Lorient.

25 Janvier 45. Monsieur Rio et le maire sont encore convoqués pour une conférence à 16 heures avec le commandant de la Presqu'Ile. Celle-ci se borne à une insistance insolite du hauptman Hoffman de l'E.M. de Lorient pour que chaque convoi d'évacués atteigne bien le chiffre de quatre cents personnes, chiffre fixé par lui. Menaçant s'il n'est pas atteint de mettre en camp de concentration tous les hommes mobilisables. Malgré toutes ces menaces, l'évacuation volontaire n'a pas

beaucoup de succès. A un officier boche qui me demandait Pourquoi je ne parlais pas je réponds que je ne quitterai la Presqu'Ile que derrière le dernier Allemand.

J'ai enfin réussi à découvrir la destination des deux canons de 75 débarqués le 18 et signale leur emplacement avec coordonnées.

Les Boches interdisent le départ du Samourai qui cependant navigue sous le pavillon de la Croix-Rouge. Ils déclarent que c'est pour des raisons d'ordre militaire.

26 Janvier 45. Les Boches continuent à charger pour Lorient tout ce qu'ils ont raflé dans les usines de conserves. L'un de leurs bateaux, le Heinrich, accoste à Port-Maria escorté de deux vedettes armées et après avoir débarqué le hauptman Hoffman et l'ober-leutnant Schmidt que je surveille particulièrement, charge quarante fûts d'huile, du sel et des conserves.

Au cours d'une conversation, Schmidt reconnaît qu'il s'est rendu à Vannes en civil depuis la fermeture de la poche, et assure qu'il a déjeuné à la Rôtisserie.

27 Janvier 45. Les Boches réquisitionnent toutes les bouteilles de vins et de liqueurs composant la cave de l'hôtel de la gare. Notre commandant de place Von Malzen qui est un ivrogne patenté va pouvoir se saouler pour se consoler des défaites allemandes. Nous n'avons plus, depuis bien longtemps, ni eau, ni gaz, ni électricité, ni chauffage. A la maison nous nous éclairons et nous sommes des privilégiés, à l'aide de bouteilles d'acétylène dissous. Pour pouvoir écouter Londres, mon beau-frère a installé avec un vieux vibreur de poste radio d'une voiture et des batteries, un poste convenable. Tous les jours, nous allons aux nouvelles. "POLBA" avait bien monté un poste à galène mais il fallait passer la nuit entière pour obtenir un communiqué potable.

30 Janvier 45. Les Boches qui n'ont plus de pommes de terre se sont emparés de pommes de terre de semence qu'ils ont volées la nuit dernière chez les cultivateurs. Depuis les bonnes nouvelles pour nous et mauvaises pour eux, ils se montrent beaucoup moins virulents. Un Boche isolé vous salue toujours lorsqu'il vous rencontre.

5 Février 45. Entendant parler d'une modification de la défense du fort Penthièvre, je vais voir mais il faut faire la route à pied. J'ai été obligé de camoufler mon vélo qui m'aurait été, sans cette précaution, certainement raflé. Je constate en effet, plusieurs changements que je note ainsi que la mise en place de lance-flammes, commandés électriquement de chaque côté de la route à l'entrée du fort. A l'endroit le plus étroit de la Presqu'Ile, les Boches ont enterré, de chaque côté de la route, trois obus de 340, avec un dispositif pour les faire sauter à distance. Ils ont en outre, installé

11 Février 45. Les vedettes qui sont depuis à Port-Haliguen, embarquent une éolienne raflée à Saint-Pierre où elle servait à pomper l'eau nécessaire au camp.

12 Février 45. La mer est toujours démontée au large. La mer rejette à la côte des bouteilles de schieps et des balles de caoutchouc brut provenant probablement d'un bateau torpillé. Les douaniers boches font des patrouilles sur la côte et tout pêcheur surpris récupérant une de ces balles de caoutchouc, est tenu d'aller se faire inscrire à la feldgendarmerie afin que ces messieurs puissent les retrouver le jour où ils en auront besoin.

15 Février 45. Hier soir, à 21 heures 50, G. Blanchard qui passait fréquemment en bateau de Quiberon à Carnac et vice-versa, est arrêté à Saint-Julien au moment où il allait s'embarquer avec quatre autres personnes. Ces dernières dont l'une portait une musette pleine de courrier privé, réussissent à s'échapper, mais Blanchard est conduit sous escorte au château Rouge à Port-Haliguen.

Je suppose qu'il a été dénoncé car c'est un vrai traquenard qui lui a été tendu. Il ne portait heureusement que sa valise personnelle lorsqu'il a été arrêté.

16 Février 45. A 8 heures, deux vedettes armées venant de Lorient débarquent à Port-Maria, cinq officiers dont Von Malzen, un colonel et une cinquantaine de sous-officiers et soldats qu'accompagne mademoiselle Ardeven que je tiens à l'oeil depuis l'affaire de Houat que je soupçonne fort d'avoir indiquée. Les officiers précédés du colonel, visitent tous les postes de défense de la Presqu'île.

18 Février 45. Les officiers sont repartis hier soir avec le même nombre de sous-officiers et hommes qui n'étaient pas les mêmes qu'à l'arrivée. On a du procéder à une relève partielle.

Blanchard est libéré à midi.

Les Boches réquisitionnent un peu partout des champs qu'ils cultivent et ensemencent. Il est très amusant de voir les habitants leur proposer leurs terrains en pensant bien que si c'est le Boche qui travaille et sème, pour une fois se sera le Français qui récoltera car, bien que les Boches travaillent comme s'ils ne voulaient plus nous quitter, personne de doute plus de la délivrance toute proche.

21 Février 45. Je vais à Penthievre voir si une modification quelconque a été apportée à la nouvelle batterie à la suite du dernier bombardement qu'elle a subi et tente de m'en approcher. Je suis encore salué par cinq coups de fusil qui m'obligent à ne pas insister. J'ai cependant eu le temps de voir que trois canons sont disposés en

5 Mars 45. Le Samourai accoste à Port-Maria à 11 heures et débarque un délégué de la Croix-Rouge internationale qui vient se rendre compte de l'état de la population. Il repart à 15 heures pour Lorient et Groix sur le même bateau mais escorté, cette fois, de deux officiers boches.

7 Mars 45. Entendant une forte canonnade dans le Nord, je vais voir et constate que c'est le fort Penthièvre, où j'ai signalé qu'était installé le poste de commande de tir des trois batteries de 75, qui paraît déguster ainsi que la batterie en position près du kilomètre 10.

8 Mars 45. Le Blaky qui était amarré au quai Sud de Port-Maria et qui s'apprêtait à appareiller est bombardé par un avion dont la bombe tombe à 500 mètres du but. Le Blaky attend, néanmoins, prudemment la nuit pour appareiller.

9 Mars 45. A 10 heures 20 un avion lâche deux bombe près de Port-Maria, puis deux autres dans les mêmes parages peu après. A 13 heures 30, nouvelle bombe, 15 heures 58, autre bombe, 16 heures 05, une autre. La D.C.A. réagit faiblement. Beaucoup de vitres cassées à Port-Maria. La population se demande le but de ces bombardements sans objectifs, moi aussi du reste car il n'y avait aucun bateau à quai, et j'ai signalé depuis longtemps que les liaisons Belle-Ile Quiberon se font toujours le Jeudi. J'adresse au P.C. un plan avec les points de chute des bombes.

10 Mars 45. Un avion revient ce matin à 11 heures 10 et laisse tomber deux bombes en dehors du Port. 13 heures 15, nouveau survole jusqu'à 13 heures 40. Le canon de la D.C.A. a été prudemment retiré de l'extrémité du quai Nord. Il est maintenant camouflé parmi des embarcation au sec sur le terre-plein.

12 Mars 45. Nouvelles bombes qui tombent à terre cette fois et qui occasionnent des dégâts matériels à de nombreux immeubles. J'adresse à nouveau les points de chute au P.C. de Vannes.

14 Mars 45. Nouveau survol, les habitants de Port-Maria évacuent. Les Boches se terrent. Je vais à Kerhostin voir s'il y a un changement quelconque et découvre le garage où sont entreposées les munitions des batterie de 75. J'en envoie les coordonnées à Vannes.

19 Mars 45. Les Boches qui étaient venus de Lorient vérifier, de la part du général, si les machines des usines de conserves pouvaient fonctionner sans électricité, (c'est du moins le motif invoqué) raflent, aujourd'hui, toute les courroies de

transmission en cuir. Ils font demander à la mairie le nombre et l'âge des chevaux qui restent dans la Presqu'île. Ont-ils l'intention de les manger ???

22 Mars 45. L'ober-leutnant Grossbrockman qui est arrivé de Belle-Ile par le Blaky, se rend au phare de la Teignouse où il détruit toute les installations intérieures. Le maire de Le Palais, arrivé par le Blaky, me déclare que les Boches vont encore prendre 120 bovins à Belle-Ile pour les expédier à Lorient. Grossbrockman a été promu au grade supérieur et arbore une nouvelle décoration qui doivent être sa récompense pour l'affaire de Houat qu'il a montée et dirigée, aidé par les renseignements de Françaises ou soit disant telles. Les troupes reçoivent du courrier d'Allemagne.

26 Mars 45. Une vedette débarque un compresseur qui est immédiatement utilisé pour creuser des trous dans le quai Sud de Port-Maria en vue de son minage. Les Boches ont raflé la cave de Madame Souchere qui était l'associée de Madame Baer pour l'exploitation de la pension de famille Saint-Cornély. Elle leur donne 300 bouteilles de vins fins, champagne et alcool. Le lendemain c'est le tour de celle de ma propre belle-mère qui tenait l'hôtel de l'Océan. Comme nous avions prévu cette éventualité, les Boches ne trouve à son domicile que les boissons saccharinées dont nous avions pas voulu. Il y a beau temps que les vins fins et les liqueurs de marque composant cette cave ont été partagés entre ses quatre enfants, et ils nous ont certainement fait autant de bien qu'ils auraient pu en faire aux Boches.

29 Mars 45. En revenant de Saint-Pierre où je suis allé vérifier le résultat des derniers tirs alliés, je rencontre sur la route, se dirigeant vers Saint-Pierre, un médecin, puis un pharmacien et encore un peu plus loin, un autre pharmacien qui, en bicyclette, prennent la même direction. Intrigué par ce déplacement insolite des pharmaciens qui, habituellement ne quitte pas leur officine à cette heure, je fais demi-tour et suis le dernier. Je vois les trois hommes entrer à la pharmacie Pillet à Kerbournec en Saint-Pierre. Je cache mon vélo et ma personne dans les tamarins en face et reste voir ce qui se passe. Je constate la venue au même lieu des organisateurs de résistance armée de la Presqu'île et la présence d'un Monsieur Stenfort qui, instituteur public à Saint-Pierre-Quiberon, a quitté son poste en Janvier 45 et est actuellement lieutenant F.F.I. à Vannes. Je me renseigne et apprend que le lieutenant Stenfort a été chargé de mission par le général Borgnis Degbordes. Il a convoqué le corps médical pour lui annoncer qu'il était chargé d'organiser un coup de main sur la Presqu'île et qu'il voulait savoir s'il pouvait compter sur son concours. Il lui fut répondu affirmativement.

Trouvant absolument ridicule cette façon de drainer les gens vers un même point pour leur passer des consignes, alors qu'il eut été si simple de donner à l'un d'eux qui les aurait transmises aux autres, pensant aussi que si les Boches voulaient s'en donner la peine, ils n'auraient aucun mal à cueillir tout ce monde à la pharmacie qui est le lieu de rendez-vous habituel ; je décide d'envoyer au P.C. un rapport spécial. Tout le monde parle de cette affaire qui est devenue le secret de Polichinelle. Les Boches ont-ils eu vent de cette affaire ? Toujours est-il que le lendemain, Vendredi 30 Mars, toutes les petites voitures revenant du bois de Penthièvre chargées de bois, sont fouillées après avoir été vidées de leur contenu et toute personne passant à proximité du fort est arrêtée et tenue de produire sa carte d'identité. On raconte partout que Stenfort a chargé plusieurs personnes de recruter des hommes à qui il ferait, en temps opportun, passer des uniformes et des armes en vue d'une attaque, par l'intérieur, des troupes de la Presqu'Ile.

Nanti de tous ces renseignements que je me suis fait confirmer par un des chefs de la résistance armée, en plaidant le faux pour connaître le vrai, j'adresse un rapport au S.R. de Vannes en relatant ce que je viens d'apprendre, mais en déconseillant l'opération qui, par suite du manque de discrétion qui entourait ses préparatifs, perdait tout effets de surprise et en raison de l'impréparation militaire, quasi totale des hommes qui devaient l'entreprendre, ne pouvait avoir d'autre résultat que le massacre de la population et une perte inutile de vies humaines, à un mois peut-être de la fin des hostilités.

J'ajoutais que je la considérais, sinon inutile, tout au moins inopportune.

Il parait que mon rapport a fait l'effet d'un pavé dans une mare à grenouilles et que le général Burgnis-Desbordes était furibard. Il n'aurait jamais pu prévoir que son envoyé puisse être aussi maladroit.

Résultat tangible, l'opération n'a jamais été tentée et nous ne pouvons que nous en féliciter.

30 Mars 45. Les Boches procèdent au recensement du bétail, des lapins et de la volaille ce qui m'oblige à trouver une combinaison pour protéger mon poulailler des regards indiscrets. Les feldgendarmen viennent à domicile et demandent même à quelle date les vaches vèleront.

Ils ont aussi trouvé un excellent moyen pour se ravitailler sur place et à bon compte. Tous les jours, un camion amène de la batterie "E", une vingtaine d'hommes qui se répandent dans la ville et les villages et vont de porte en porte demander que, par humanité, on leur vende quelque chose à manger. Bien des gens qui ont un membre de leur famille, prisonnier ou déporté, se laisse attendrir et chaque soldat arrive, ainsi, à recueillir 10 kilos de pommes de terre ou de légumes qui sont rassemblés le soir, dans le camion qui les ramène à la batterie "E". Leurs visites à domicile leur donnent, en

outre, la possibilité de repérer les clapiers, poulaillers et réserves de pommes de terre qu'ils viennent visiter la nuit suivante, et voilà le problème de leur ravitaillement résolu en grande partie.

Je rencontre un hauptman dont la tête est complètement inconnue à Quiberon.

31 Mars 45. Entendu ce jour madame Ardeven, sage-femme à Quiberon, promettre au commandant de place qui était accompagné du docteur boche, qu'elle ferait l'impossible pour leur procurer du pain pour le Dimanche de Pâques.

Les Boches continuent leur mouvement maritime de nuit. Ils viennent de débarquer des grenades sous-marines destinées à être descendues dans les trous qu'ils creusent dans le quai Sud pour le faire sauter.

La fouille des voitures effectuée le 30 avait, sans doute, pour but de découvrir les armes qui ont été débarquées et mises en lieu sûr. Il y a trop de gens qui causent et j'arrive à savoir à peu près tout ce qui se passe. Si les Boches étaient plus vigilants, il y aurait des quantités de braves types, trop imprudents, qui se feraient prendre journellement.

4 Avril 45. Nous sommes, maintenant, survolés presque chaque jour, par des avions français qui gênent considérablement le trafic maritime de jour des Boches, mais ne les empêchent pas de continuer la nuit.

12 Avril 45. La vedette Monique, qui en raison de sa consommation moindre de carburant, a remplacé le Blaky pour les liaisons Belle-Ile - Quiberon, appareille à 14 heures 30 cap à l'Est-Sud-Est. A 15 heures, alors qu'elle se trouvait par le travers de la Teignouse, elle est attaquée par un avion qui, en deux rafales de canon l'incendie.

Bravo pour l'aviation !!! Je suis d'autant plus satisfait de ce résultat que j'insistais, dans tous mes rapports pour qu'on envoie un avion, chaque Jeudi, essayer d'intercepter le bateau qui assurait le service de Belle-Ile qui était monté uniquement par des Boches ou des collaborateurs. Je désespérais de voir tenir compte de mes informations qui précisaient les heures de départ et d'arrivées dans chaque port, mais aujourd'hui je ne rouspète plus.

Les Boches sont complètement affolés et cherchent des pêcheurs pour aller au secours de la Monique. Ils ne trouvent évidemment personne. Ceux qu'ils découvrent leur répondent que les Allemands en interdisant de se servir des moteurs, sont responsables de l'impossibilité qui existe, maintenant, d'aller secourir des hommes en danger de se noyer.

Le Samourai, qui était prêt à appareiller pour Vannes, se dirige vers la Monique et sauve les quatre marins boches qui étaient à bord. Puis, une vedette allemande qui avait été dépêchée par Belle-Ile l'accoste au large et embarque les quatre rescapés.

Monsieur Rio, qui se trouvait à bord du Samourai, me déclare qu'avant d'embarquer l'un des naufragés, a voulu lui faire abandonner son revolver qu'il ne voulait pas quitter. Il a fallu qu'on le menace de le laisser à l'eau pour qu'il se décide à s'en défaire. Pendant ce temps, un engagement a lieu près de la Teignouse entre deux vedettes armées et deux avions. Ces derniers lâchent leurs bombes sans résultat, et les vedettes font feu de tous leurs canons et mitrailleuses sans aucun résultat non plus.

15 Avril 45. Quatre officiers dont un colonel qui étaient arrivés de Lorient la nuit dernière, repartent ce soir.

L'évacuation totale de Penthièvre-Plage a été ordonnée et doit être terminée le 21. Nous sommes toujours survolés par des avions français, deux à trois fois par jours. Je suis informé qu'on ne voit plus les volées de canons de 340 sortir de leurs abris, comme précédemment. Les trois pièces de D.C.A. et la mitrailleuse jumelée qui protégeaient la pièce de 340 la plus au Sud ont également disparu. Les Boches déplacent aussi deux canons de 88 pour les mettre en batterie près de la pointe de Pen-Er-Le. Ils tirent avec ces canons pendant un certain temps, puis les ramènent à leur emplacement primitif.

Ceci fait l'objet d'un rapport spécial où je propose, pour contrôler ce renseignement que je ne peux plus faire moi-même, (je me souviens des coups de fusil qui m'ont salué les deux fois où j'ai voulu me montrer trop curieux) de faire prendre une photo aérienne à 11 heures par temps clair. Cette photo pourrait, en raison de l'ombre projetée de la volée des canons qui ne peut pas se camoufler, renseigner utilement sur la position actuelle des canons. Si cette situation n'a pas été modifiée mais que les canons soient mieux camouflés, une photo aérienne doit nous renseigner.

20 Avril 45. Depuis quelques jours déjà, tout véhicule franchissant l'espace découvert entre la maisonnette du passage à niveau et le fort Penthièvre, est impitoyablement canardé par les canonnières-marins français qui tirent de Carnac. Le commandant de la Presqu'île arbore maintenant, lorsqu'il franchit cet espace, le pavillon de la Croix-Rouge sur sa Simca 5.

Le même commandant fait publier et affiche que nous devons nous attendre à être bombardés. Que les avions alliés emploient des bombes au phosphore qui sont très dangereuses. Il invite la population à quitter ses maisons en cas d'alerte qui sera donnée par le clairon des pompiers. Il ajoute qu'il est nécessaire de se protéger le visage et les mains au moyen de linges.

Pendant qu'il prend autant soin de la population civile, les américains ont fait sauter le dépôt de carburant de la batterie "E", hier à la suite d'un violent bombardement par artillerie lourde.

Les charrois de bois sont interrompus depuis ce matin en raison du danger que représente, maintenant, la traversée de la partie la plus étroite de la Presqu'Île. Il y aurait eu des morts et des blessés hier à la batterie "E". Un blessé grave qui avait été transporté à l'ambulance de Saint-Pierre-Quiberon est mort en arrivant. Il faut quand même que j'essaie d'aller voir le résultat des tirs de hier.

21 Avril 45. Je pars à pied pour Penthievre et arrivé à Saint-Pierre, longe la voie ferrée pour voir si la batterie Sud du fort Penthievre qui la borde, n'a pas dégusté. Au moment où j'arrive à la hauteur de cette batterie, je suis arrêté par un factionnaire qui me demande où je vais.

- Mais Monsieur, je vais voir mon champ qui se trouve un peu plus loin.

"- C'est défendu de passer par ici".

- Je ne le savais pas ; mais si vous ne voulez pas me laisser passer je vais m'en retourner.

"- Continuez cette fois ci, mais ne revenez plus".

Un peu étonné d'entendre un simple soldat parler aussi bien le Français, je continue donc et note plusieurs coups près du but, encadrant bien la batterie, mais le tir dans l'ensemble, a été encore de 200 mètres trop court. Je remarque bien les points de chute et les compte afin de pouvoir les situer sur un calque de carte E.M. qui sera transmis dès que possible. Je déplore que pas un des 75 n'ait été touché. Le remblai de la voie ferrée est bouleversé en plusieurs endroits et les rails et les fils télégraphiques sont coupés. L'autre batterie située à l'Est de la route nationale, n'a pas été atteinte non plus. Par contre, plusieurs maisons de Kerhostin ont reçu des obus, abattant des murs et crevant des toits.

24 Avril 45. Profitant de l'évacuation de la population civile de Penthievre-Plage qui doit être terminée Jeudi, dernier délais donné par les Boches, je me rends à cette localité afin de vérifier si un 77 installé dans une carrière à proximité de Kerhostin, a bien été détruit, comme on me l'avait indiqué. Je constate qu'il est toujours en place et en bon état. Ceci me prouve une fois de plus que je ne peux pas me fier aux informations qui me sont fournies par des tiers, et que je dois tout contrôler avant de transmettre un renseignement.

Je me rends ensuite à Penthievre et monte sur la terrasse de l'hôtel des Deux-Mers, d'où l'on domine la batterie "E". Je vois la volée du canon de 340 le plus Sud, qui dépasse comme d'habitude son abris, mais ne distingue pas les autres.

Comme je m'apprête à rentrer à Quiberon, je suis arrêté un peu avant le fort Penthievre, par un tir de barrage effectué par les marins français, qui m'oblige à m'abriter dans un fossé où je reste de 11 heures 30 à 15 heures 30, je me retrouve à

demi enterré par un obus, entré dans le talus juste au dessus de ma tête. Je n'avais pas été mis à une telle réjouissance depuis 1916.

28 Avril 45. Je retourne à Kerhostin où j'arrive à 8 heures. Là, on m'apprend que plusieurs soldats boches sont passés en zone française la nuit dernière. Je suis venu ici parce que je veux absolument savoir où est passé un "pom-pom" quadruple, qui a été débarqué à Quiberon par une vedette armée, et a été chargé sur un camion qui a pris la direction de Penthièvre. On m'affirme ici, qu'il n'est pas entré au fort. C'est tout ce que je peux apprendre et, malgré toute mes investigations je n'arrive pas à établir son emplacement.

Les Boches ont lesté avec du sable, une coque de bateau en bois nouvellement construit et amarré à Port-Haliguen, afin de pouvoir l'utiliser en cas d'évacuation forcée. Le propriétaire et patron du bateau qui est autorisé à se rendre à bord, ne veut à aucun prix voir son bateau partir avec les Boches, et résous le problème en creusant des trous au moyen d'une vrille, sous la partie de la coque masquée par le sable. Le bateau se remplit d'eau tout doucement sans que les Boches s'en aperçoivent.

2 Mai 45. Les Boches ont licenciés les dernières femmes qui travaillaient avec eux. Un sous-officier interviewé, me raconte qu'ils ont été réunis, hier soir pour écouter la radio qui leur a annoncé, d'abord qu'Hitler avait été tué au milieu de ses soldats. Il me déclare que tout le monde paraissait satisfait, il y en avait même qui riaient. Un petit air de musique puis la radio reprend pour annoncer que, l'amiral Doenitz prenait le commandement en chef et que la guerre continuait, les anglo-américains s'alliant aux Allemands pour combattre les Russes. Il ajoute que ses camarades et lui-même en ont assez et voudraient bien se rendre, mais leurs officiers veulent résister jusqu'au bout.

Je lui conseille alors de faire disparaître les officiers et de se rendre ensuite.

3 Mai 45. Les Boches ne paraissent plus être sûr de leurs hommes. Ils viennent d'interchanger tous les armements des postes de défense. Je retourne à Kerhostin voir le résultat du tir de ce matin sur une batterie. Elle a été encadrée par quelques obus mais le tir a été dans l'ensemble trop court de 50 mètres. Le hauptman Kroze commandant de la Presqu'île, est remplacé par le major Isser. Ce remplacement a été motivé par un coup de téléphone, à Lorient de l'ober-leutnant Souling signalant que Kroze, quittait le fort Penthièvre où était son P.C. pour se rendre à Quiberon, chaque fois qu'il y avait bombardement, ce qui du reste était exact ; mais il est néanmoins assez bizarre de voir, un inférieur obtenir le déplacement de son supérieur, par un simple coup de téléphone. J'en ai compris la raison lorsqu'il m'a été

confirmé, que Souling était délégué Nazi, fonction qui lui donnait le pas sur un officier d'un grade supérieur au sien.

Un sous-officier questionné sur son attitude, maintenant que le Furher est mort, me déclare qu'il a prêté serment à Hitler mais pas à Doenitz, et en conséquence il ne se considère pas lié de la même façon avec le second.

5 mai 45. Le petit cargo Heinrich a encore accosté Port-Maria hier soir, et a déchargé des mines et un tube de canon de 75 modifié en 1928.

6 Mai 45. L'hôtel de France a été réquisitionné pour recevoir des officiers supérieurs.

Les Boches deviennent d'une politesse exquise qui foise même l'obséquiosité. Ils disent bonjour les premiers à tous les civils.

7 Mai 45. Les Boches ont installé un gros télémètre sur le fort de Saint-Julien. Je vais à Penthievre voir ce qui se passe et constate que les Boches rassemblent toutes leurs armes portatives à l'hostellerie des Pins.

Je rentre à Quiberon et aperçois des drapeaux aux fenêtres à Port-Maria. A 19 heures les feldgendarmen les font enlever et le maire passe ensuite dire d'attendre pour pavoiser.

Je vais avec ma chère petite Jeanne écouter la B.B.C. chez mon beau-frère qui habite la maison touchant celle occupée par la feldgendarmerie. Nous entendons annoncer la capitulation sans conditions de l'Allemagne et entonnons, les larmes aux yeux, une vibrante Marseillaise. Nous sommes une douzaine dans la pièce, où nous venions chaque soir, entendre la bonne parole qui a tant contribué à nous faire tenir. Les feldgendarmen nous entendent certainement chanter mais ne réagissent pas.

**8 Mai 1945.** A 8 heure, je hisse à mon mat de pavillon le pavillon tricolore-croix de Lorraine et les couleur alliées. A 15 heures, nous écoutons, chez Monsieur Rio, le discours de Churchill et, spontanément un cortège se forme pour se rendre au monuments aux morts drapeaux en tête. Monsieur Rio prend la parole et prononce un discours qui émeut l'auditoire jusqu'aux larmes.

Je termine mon rapport qui sera le dernier que je transmettrai, je l'espère, contre les Boches exécrés.

Il va falloir maintenant se mettre au travail, et essayer de remonter une affaire que la guerre a bien mise à mal.

Les Boches que l'on voit circuler maintenant sont sans armes. Nous attendons les troupes alliées d'un moment à l'autre et fêtons la fin de notre occupation par l'ennemi qui est effective depuis le 22 Juin 40.

9 Mai 45. La distribution des récompenses a eu lieu la nuit dernière. Des Croix-gammées ont été peintes au coaltar sur les mur des maisons habitées par des collaborateurs ou considérés comme tels.

Pour notre compte, nous en avons deux superbes, peintes de chaque côté de notre portail. Ma pauvre Jeanne en est vexée. moi je lui interdis de les faire enlever mais lorsque je rentre, elle les a fait gratter. Je le déplore car je les aurais conservées longtemps.

Nous sommes fusillés du regard par certains F.F.I. de Quiberon qui font maintenant des patrouilles en ville.

Usant de laissez-passer qui m'ont été délivrés depuis longtemps par le général Borgnis-Desbordes et les autorités américaines, très ostensiblement, bien qu'il soit interdit de sortir de la Presqu'Ile, je pars pour Vannes en voiture et ai la grande joie d'en ramener mes deux fils qui, apprenant notre libération, se sont débrouillés pour rallier Vannes. Beaucoup d'habitants ne comprennent plus.

Ils ne comprenaient pas déjà, lorsque voyant une voiture marquée gendarmerie, s'arrêter devant mon domicile, Ils s'étaient précipités aux fenêtres pour avoir le plaisir de me voir arrêté, ils ont vu descendre un colonel et un commandant de gendarmerie qui, après m'avoir serré la main, sont entrés sur ma demande arroser la libération.

Ils ont encore beaucoup moins compris lorsqu'ils ont vu, que la première visite du C.I.C. américain fut pour mon domicile, et que le brave Lesoil du réseau "HUNTER" qui était chef du P.C. de Vannes et auquel je m'étais rattaché, est venu lui-même remplacer les croix-gammées par deux magnifique croix de Lorraine.

Tous ces signes et incidents me démontraient que nous avions bien joué notre rôle et, que notre discrétion à tous les quatre nous avait permis, pendant quatre ans et demi, de renseigner les alliés sur tous les mouvements, armements et dispositifs de défense des Boches dans notre secteur.

Je ne voudrais pas terminer ce récit sans remercier notre chef, le colonel Renault, Rémy, Roulier etc. . Qui sut, dès le début, nous insuffler cette foi patriotique et payant d'exemple, toujours au danger, nous servit d'exemple.

Quiberon (Morbihan)  
Décembre 1946

"LOYER"